

LA RUE

**REVUE CULTURELLE ET LITTÉRAIRE
D'EXPRESSION ANARCHISTE**

Maurice JOYEUX : La lutte révolutionnaire...
Michel RAGON : Art et contestation
Isidore ISOU : Le soulèvement de la jeunesse...
Jeanne HUMBERT : Conflit entre les peuples
Arthur MIRA-MILOS : De l'amour...
Gabriel POMERAND : Une noire vaut une blanche
Maurice FAYOLLE : La société de consommation
Raymond MARQUES : Zeph

En exclusivité

de Léo Ferré

Guesclin - LA MEMOIRE ET LA MER

Guy BENOIT : Armand Robin en flagrant délit...
Bernard SALMON : Hem Day
Gérard GEDELWEISS : Et si la poésie...
Pierre MERIC : Prostitution et résolution
Jean-Yves QUEFFELEC : Du surréalisme !

CHRONIQUES

Suzy CHEVET - Maurice JOYEUX
Jean-Loup PUGET

N° 8

2^e et 3^e trimestre 1970

Prix : 6 F

Edité par le groupe libertaire Louise-Michel

sommaire

EDITORIAL	1
LA PENSEE ANARCHISTE	
La lutte révolutionnaire (Maurice JOYEUX)	2
La société de consommation (Maurice FAYOLLE)	19
Prostitution et révolution (Pierre MERIC)	26
PHILOSOPHIE	
De l'amour... (Arthur MIRA-MILOS)	31
NOTRE TEMPS	
Art et contestation (Michel RAGON)	34
Soulèvement de la jeunesse (Isidore ISOU)	38
Conflit entre les peuples (Jeanne HUMBERT)	45
ART ET ANARCHIE	
Du surréalisme (Jean-Yves QUEFFELEC)	53
POESIE	
Et si la poésie... (Gérard GEDELWEISS)	56
La mémoire et la mer - En exclusivité (Léo FERRE)	62
NOUVELLES	
Une noire vaut une blanche (Gabriel POMERAND)	70
Zeph (Raymond MARQUES)	74
SOUVENIR	
Hem Day (Bernard SALMON)	79
Armand ROBIN (Guy BENOIT)	86
CHRONIQUES	
Sciences (Jean-Loup PUGET)	93
Le goût des livres (Maurice JOYEUX)	95
Les Guaranis (variétés) (Suzy CHEVET)	99

REVUE TRIMESTRIELLE CULTURELLE ET LITTERAIRE
D'EXPRESSION ANARCHISTE

EDITEE PAR LE GROUPE LIBERTAIRE LOUISE-MICHEL

Rédaction - Administration - Abonnements :

24, rue Paul-Albert — Paris-18^e — Tél. 076-57-89

Comité de rédaction et d'administration

Pierre BOISSEL - Catherine BOISSERIE - Michel BONIN - Roland BOSDEVEIX
Paul CHAUVET - Louis CHAVANCE - Suzy CHEVET - Jacques CUGINI
François GARCIA - Maurice JOYEUX - Arthur MIRA-MILOS
Jean-Loup PUGET - Jean ROLLIN

Le numéro	6 F
Abonnement de quatre numéros	22 F
Abonnement de soutien	30 F
Abonnement à l'étranger	30 F

Réglez les abonnements et les réabonnements, ou toute somme affectée à
« LA RUE » .

1^o) **par compte-chèque postal** (le plus pratique)

Michel BONIN : C.C.P. 31 276 42 LA SOURCE

2^o) **par chèque bancaire, mandats ordinaires, espèces, etc...**

Michel BONIN - 24, rue Paul Albert, PARIS-18^e

Toute correspondance concernant la rédaction, l'administration, etc. l'adresser à
Maurice JOYEUX, 24, rue Paul-Albert, Paris-18^e — Tél. 076-57-89

Un été frais...

L'avant-garde de la révolution prolétarienne, en l'occurrence les cadres de l'ex-Gauche prolétarienne, nous avait promis, pour ces quelques semaines de vacances, et après le procès de deux de leurs directeurs successifs, un « été chaud » sur les plages et dans tous les lieux où l'estivant, bourgeois par excellence, osait prendre son repos à « la sueur du prolétaire ». « Pas de vacances pour les riches », tel était le slogan lancé à toute volée par un carteron de révolutionnaires se disant (bien agréablement) anti-autoritaires, mais qui semblaient montrer plus de sympathie pour l'activisme infantile que pour l'action directe pure, froidement réfléchi, et efficace. Geismar avait promis que les bourgeois iraient se faire bronzer à l'ombre des C.R.S., et il est force de constater que loin d'être suivis par les « larges masses », les mots d'ordre du grand révolutionnaire contemporain sont restés lettre morte et ont rencontré bien peu d'écho, même auprès des fidèles de la « révolution » maoïste.

Qu'un certain nombre d'anarchistes demeurent séduits par l'activisme des groupes de la « Nouvelle Résistance populaire » n'est fait pour étonner que les naïfs. Ceux qui veulent la révolution ici et maintenant, parce qu'ils ont vingt ans et que la mode est à l'agitation, n'ont rien compris à ce à quoi ils entendent adhérer : le matérialisme historique. L'histoire est riche en enseignement, suffisamment en tout cas pour que les prévisions d'inefficacité concernant « l'été chaud » soient tout à fait raisonnables. Geismar a échoué, tout au moins momentanément. L'été fut bien frais à bien des égards. Et bourgeois et prolétaires se sont retrouvés tous mêlés pour un temps sur les plages de France et d'ailleurs. Les « casseurs » n'ont rien cassé, et Mao est resté bien sagement dans sa boîte à malice... Où sont les menaces fracassantes des pontes de la révolution, tant exploitées par la presse bourgeoise, et avec quel enthousiasme... Geismar a échoué... Les mois à venir ne feront qu'affirmer l'impuissance de ces « anti-autoritaires ». C'est que la situation n'est pas stratégiquement majeure, et que lancer des actions d'envergure et de sabotage (sous prétexte de relent de résistance anti-nazie) n'est que de l'activisme sans conséquence pour l'Etat bourgeois...

Que cela ne nous appelle pas à l'inaction. Mais que notre lutte ne soit pas simplement spectaculaire ; qu'elle soit aussi et surtout le fruit de nos réflexions et de nos déterminations communes...

Voir clair et parler net !

Tactique et stratégie de la lutte révolutionnaire

par Maurice JOYEUX

C'est volontairement qu'en composant pour le précédent numéro de « La Rue » mon article sur l'Islam, j'avais écarté toutes références aux luttes qui se déroulent actuellement au Moyen-Orient. Cela a pu étonner quelques-uns de nos lecteurs. Cependant, je suis persuadé qu'aussi sanglantes que soient ces luttes et quelle que soit l'émotion légitime qu'elles soulèvent, elles ne peuvent se comprendre, et nous ne pouvons porter un jugement sérieux sur leur déroulement, qu'après un examen complet des éléments économiques, sociologiques, géographiques et coutumiers qui les provoquent. Dans un sens différent mais partant de la même idée rationnelle, je me propose de donner ici mon opinion sur la tactique et la stratégie des luttes révolutionnaires armées qui se déroulent ou qui sont susceptibles de se dérouler dans le monde, en ne faisant à la théorie que les emprunts strictement nécessaires au sujet.

Une réflexion générale sur les luttes révolutionnaires armées doit naturellement tenir compte de l'efficacité. Mais l'efficacité n'est pas un but en soi ! L'efficacité ne peut se mesurer que par rapport aux buts que ces luttes prétendent atteindre... Une confusion dans ces genres, la théorie, les luttes et leur efficacité risque d'aboutir, comme ce fut souvent le cas au cours de ces cinquante dernières années, à leur inversion dans l'ordre logique des préoccupations des militants révolutionnaires et par conséquent au pourrissement de leur combat. Disons que le but est l'essentiel du projet et non pas les luttes qui sont seulement le moyen d'y parvenir, et que l'efficacité que nécessitent ces luttes ne doit en aucun cas détourner les révolutionnaires de ce but. Cela semble banal. Mais nous avons tant de fois vu les moyens se substituer au but qu'il semble obligatoire de préciser la place de chacun de ces éléments dans les préoccupations tactiques et stratégiques d'un mouvement révolutionnaire.

Enfin précisons que la lutte révolutionnaire n'a pas comme objectif la revendication dans le cadre du régime. Naturellement la revendication reste un élément important pour populariser le mouvement révolutionnaire qui en fait état. Mais pour conduire la revendication à son

terme, d'ailleurs toujours limité par le cadre du système, il existe des organisations dites de masse, telles les organisations syndicales par exemple, et si celles-ci ne sont pas suffisamment efficaces, il faut y pénétrer pour les transformer ou alors en créer d'autres.

La revendication pour améliorer les conditions des travailleurs dans le cadre du régime est une arme à double tranchant. Lorsqu'elle aboutit, elle peut à la fois renforcer la confiance des travailleurs dans les luttes sociales ou les démobiliser en créant le mythe d'une transformation révolutionnaire morceau par morceau qui se substituerait à la lutte armée révolutionnaire. Or l'histoire nous a appris que lorsqu'une classe dirigeante abandonnait des positions sur le front social, elle ne s'y résignait que pour se donner le temps de préparer la répression armée décisive qui la rétablirait dans ses privilèges.

D'autre part, il faut être conscient que le caractère que prendront les luttes révolutionnaires armées dépendront du milieu, de la prise de conscience de ce milieu par ceux qui se décident à cette lutte, de leur environnement humain, des structures économiques et politiques du pays, des us et coutumes codifiés par l'histoire, du climat, de la géographie. Ces luttes dépendront également des hommes que la propagande mais également le hasard rassemblent. Les hommes ne sont pas une matière brute « donnée ». Ils ont été façonnés par le grand mystère de la création et par un héritage biologique qu'on ne rejette pas d'un coup d'épaule. Il n'existe pas de pierre philosophale qui garantisse aux luttes révolutionnaires un succès certain, grâce à l'enseignement de quelques formules magiques extraites d'un cerveau génial.

Par exemple, les conditions de luttes qui furent celles qui bousculèrent la société russe en 1917 ne se sont jamais reproduites et ne se reproduiront vraisemblablement jamais. Copier Lénine, qui lui n'avait copier personne, mais avait su tirer tout le profit possible de la désagrégation de l'armée russe que personne n'avait envisagée, est parfaitement aberrant. Comme il serait aberrant de définir une même stratégie révolutionnaire en Angleterre qu'en Espagne, auprès d'une population sous-développée qu'au sein d'une population économiquement évoluée. Le problème de la mobilisation des travailleurs, mais également celui de la neutralité bienveillante de l'ensemble de la population, impose un pragmatisme dans le choix des moyens de lutte qui est évident. Il suffit d'ailleurs de jeter un coup d'œil sur l'histoire des convulsions dites « révolutionnaires » de ces deux premiers tiers du siècle pour s'apercevoir que chacun de ces affrontements prit un caractère différent. Ne nous leurons pas, la lutte révolutionnaire ne mobilisera pas toute une population, mais il faut que cette population considère le but de cette lutte comme une solution possible à ses problèmes. Cela aussi semble aller de soi. Cependant les organisations internationales de travailleurs sont précisément crevées, la deuxième comme la troisième, de la concentration, de l'uniformité des moyens d'action qu'elles préconisaient, et la quatrième ne vaut guère mieux. Et nous savons bien que les démocraties populaires ont pu naître, non pas d'un choix entre différentes propositions révolutionnaires, mais par le moyen classique que les guerres impérialistes fournissent aux vainqueurs, ce qui, convenons-en, n'est pas une méthode édifiante de suppression des classes.

Et si, au cours des siècles, les hommes qui luttèrent pour leur éman-

cipation ne posèrent pas le problème de ces luttes et des moyens révolutionnaires avec la même rigueur « scientifique » que nous les posons aujourd'hui, on constate, en feuilletant l'histoire, que d'instinct, et après de nombreux tâtonnements, ils se résigneront à un pragmatisme dont le point de départ serait une analyse concrète du milieu qui conditionnerait le moyen.

LES LUTTES REVOLUTIONNAIRES ARMEES ET L'HISTOIRE

Deux exemples nous sont restés des révoltes qui, dans l'Antiquité, secouèrent la société. L'une, qui fut une révolte d'esclaves conduite par Spartacus, prit un caractère insurrectionnel ; l'autre, celle des Gracques, dont le but réformiste était une refonte de la propriété des sols, essaya de se maintenir dans le cadre de la loi. Toutes deux échouèrent et se termineront par un massacre perpétré par la classe dirigeante de leur époque. Cependant, ces révoltes, dont le contenu était bien différent, eurent au moins un point commun. Elles copiaient leurs moyens de lutte sur ceux que la classe dirigeante employait pour maintenir les populations dans la servitude ou dans la dépendance. Il semble bien que l'efficacité de la structure politique de la République et de son appareil militaire et policier ait paralysé l'imagination des révolutionnaires de cette époque. Les Gracques, par exemple, en s'appuyant sur les structures politiques, employèrent ce qu'on appellerait aujourd'hui la voie parlementaire, et les classes dirigeantes, un instant bousculées, attendirent que le temps fasse son œuvre pour exterminer leurs adversaires par les armes après les avoir divisés. Spartacus et les esclaves constitueront une armée de « libération » qu'ils doteront des mêmes structures que l'armée romaine. Et il se produisit ce qui se reproduira souvent au cours de l'histoire : l'armée de métier écrasera l'armée improvisée des révolutionnaires. Il ne pouvait pas en être autrement. Il en sera toujours ainsi, car les « vertus » que réclame une armée pour être efficace sont justement celles que méprisent et que repoussent les militants révolutionnaires ; et lorsqu'ils seront obligés au nom de l'efficacité de se soumettre à ces méthodes classiques « qui font la force principale des armées », ils le feront avec mauvaise grâce, ce qui rendra inefficace leur lutte armée.

Il faudra des siècles aux révolutionnaires pour abandonner la routine et pour que l'imagination prenne le pas sur la copie servile des institutions oppressives qu'ils combattent. Il faudra l'écrasement des insurrections paysannes ou religieuses du XV^e et du XVI^e siècle, il faudra surtout la centralisation des grands Etats, la concentration de tous les pouvoirs dans une ville capitale pour que naisse un moyen nouveau et original de lutte révolutionnaire armée : la barricade ! Pour quatre siècles, la barricade réglera les rapports du pouvoir et de son opposition, sans détrôner complètement le concept démocratique hérité de la Rome antique qui laisse en place les structures dont le révolutionnaire se sert pour transformer la société et sans abandonner complètement le recours à une armée révolutionnaire classique, malgré les échecs subis. Echecs dont le dernier clora la guerre d'Espagne et dont la seule victoire, en Chine, dépendra de facteurs particuliers que j'analyserai plus loin.

C'est au milieu du siècle dernier, alors que l'économie capitaliste et le socialisme essayaient l'un contre l'autre leur jeune force et que se mêlaient au cours des combats révolutionnaires différents genres, allant du

terrorisme à l'armée de libération en passant par la barricade, créant une confusion dans les esprits les plus solides, et dont Bakounine des premières années comme le Garibaldi des dernières sont les exemples les plus éloquents, que Blanqui vint ! On parle peu de Blanqui chez nos révolutionnaires de préaux d'école. Le personnage ne se laisse pas plier aux fantaisies de la mode. Cependant quelles que soient les propositions doctrinales dont nous nous réclamons — et d'ailleurs le grand révolutionnaire fut dans le domaine doctrinal pragmatique, ce qui explique le silence dont on l'entoure — oui quelles que soient nos opinions, nous sommes tous, nous les partisans de la lutte révolutionnaire armée, les héritiers plus ou moins lointains, plus ou moins fidèles, d'Auguste Blanqui, l'homme qui domina la lutte armée du siècle dernier comme Proudhon domina la pensée théorique du mouvement socialiste.

L'apport de Blanqui inspirera toutes les luttes du mouvement révolutionnaire moderne. Son importance tient à ce qu'il sortira la lutte révolutionnaire du caractère statique que lui conférait le centralisme et son corollaire la barricade. Il va créer le mouvement, rompre avec la guerre de siège, prôner l'action incessante qui étonne d'abord, puis intéresse et enfin mobilise. Il va étendre le combat, et des tentatives malheureuses, mais riches d'enseignements, comme l'extension de la Commune de Paris à des villes comme Lyon, Marseille, Toulouse ne seront pas perdues et préluderont au caractère que prendront les luttes dans la seconde partie du XX^e siècle.

LES TEMPS MODERNES

Les temps modernes offrent au révolutionnaire un choix qui est simple dans sa conception générale, même si la réalisation pratique se heurte à des difficultés considérables.

Conquérir l'Etat par la force des armes, ou bien le désagréger de l'intérieur par un harcèlement incessant de façon à obtenir un pourrissement des structures qui le rende vulnérable à un assaut révolutionnaire classique, tels sont les deux éléments stratégiques qui se proposent à l'organisation révolutionnaire. Cependant, certains, et en particulier les révolutionnaires marxistes d'Amérique du Sud, en opposition avec les partis communistes locaux, prétendent avec Carlo Mari ghella, récemment abattu au Brésil, que ces deux formes de lutte, loin de s'opposer, se complètent et que la désagrégation intervient pour préparer l'action de l'armée révolutionnaire.

Et effectivement la conquête de l'Etat, de façon à le retourner avec son efficacité classique contre la classe dirigeante dont il était l'outil, nécessite une armée révolutionnaire classique. Ce fut, je l'ai dit, le moyen employé par Spartacus, et j'ai également expliqué ses dangers. Et c'est justement parce que l'expérience nous a appris les limites de l'armée révolutionnaire que les gauchistes qui se réclament du marxisme préconisent avant l'intervention militaire la désagrégation de l'Etat. L'exemple algérien peut servir de base pour illustrer cette proposition, et en forçant un peu les faits, on peut prétendre que c'est justement la désagrégation des structures coloniales de l'intérieur par la guérilla qui eût rendu possible et peut-être efficace une intervention de l'armée de l'extérieur constituée aux frontières, si le colonialisme n'avait pas cédé.

Mais il faut bien constater que le F.L.N. se trouvait dans une situation d'environnement particulier, avec sur toutes ses frontières des Etats amis qui lui servaient à la fois de base et de refuge pour ses troupes, et que cette situation, qui dans une certaine mesure est celle de l'Indochine, ne se reproduira vraisemblablement jamais plus, en tout cas dans les pays de l'Europe occidentale.

Les exemples de l'armée révolutionnaire sont loin d'être probants, et on peut penser aujourd'hui que c'est justement l'emploi d'une armée classique sur un front continu suivant la stratégie des écoles de guerre qui amena l'échec de la révolution espagnole, comme on peut également juger à la lumière des renseignements que nous possédons et des enseignements qu'on peut tirer de cinquante ans d'insurrections dans le monde que, compte tenu des forces et de la qualité des combattants des organisations révolutionnaires espagnoles, et en particulier des anarchistes, une forme plus appropriée de combats révolutionnaires aurait laissé indécise la décision jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, et qu'alors la libération aurait balayé Franco par une pesée intérieure. Mais bien sûr ce sont là des jugements fragiles que l'on ne peut qu'avancer avec précaution à la lueur de l'expérience.

L'exemple de la Chine, qui est la tarte à la crème de tous les petits gauchistes de faculté, n'est pas plus convaincant : les prémices de la Seconde Guerre mondiale, les nécessités de la défense du territoire contre le Japon, ennemi commun des révolutionnaires comme des conservateurs, l'obligation pour les Américains de renforcer l'armement de l'armée Rouge, alliée momentanée des démocraties, créeront également une situation particulière. Vingt années de guerre qui promèneront les hommes d'une extrémité à l'autre de l'immense territoire donneront à l'armée rouge chinoise une structure classique équivalente à celle qui lui est opposée par la bourgeoisie du pays. La constitution d'une armée révolutionnaire de la qualité de l'armée rouge chinoise exige des circonstances particulières, du temps, un environnement favorable, un espace considérable. L'inconvénient d'une telle armée, c'est justement les structures qu'elle doit s'imposer, en particulier la hiérarchie, qui vont à l'encontre du but fixé par les révolutionnaires. L'armée devient un clan à part dans la nation, avec un caractère de classe. Sa victoire lui donne une puissance telle, qu'elle cesse d'être un outil dans les mains du peuple pour devenir l'arbitre, ce qui la conduit à un moment ou à un autre à assumer le pouvoir, ou pour le moins maintenir au pouvoir les hommes de son choix. Telle fut l'attitude des armées de la République qui accoucheront de Bonaparte, de l'armée Rouge, le plus solide soutien de Staline, de l'armée révolutionnaire chinoise qui maintint Mao au pouvoir contre la volonté des ouvriers et de leurs syndicats. Tel eût peut-être été l'attitude de l'armée républicaine espagnole si Franco avait été vaincu, tel est le cas des armées d'Amérique du Sud, même lorsqu'elles se réclament d'un certain progressisme.

Et c'est peut-être devant le problème de l'armée révolutionnaire que se pose avec le plus d'acuité l'opposition entre le but et l'efficacité, la ligne de démarcation qui, lorsqu'elle est franchie sous le prétexte d'efficacité, conduit la révolution à reconstituer une classe dirigeante sur les ruines de l'ancienne.

La dépendance dans laquelle l'armée retient le mouvement révolutionnaire, mais également le caractère temporisateur du mouvement révolutionnaire qui redoute l'armée, explique la scission dans le communisme sud-américain qui accouchera de la guérilla, élément préparatoire indispensable au triomphe de la révolution, mais également à la subordination du militaire au civil.

Et il n'est pas exagéré de penser que ces constatations furent présentes dans l'esprit des communistes dissidents de l'Amérique du Sud lorsqu'ils rompirent avec le lourd appareil de ces partis, dont les dirigeants, empêtrés dans des combinaisons électorales, n'avaient plus comme perspectives révolutionnaires que la constitution de « fronts populaires » voués à l'éclatement chaque fois que la bourgeoisie libérale cessait d'y trouver son compte.

Cuba et la victoire Castro seront l'élément mobilisateur d'une nouvelle stratégie révolutionnaire. En réalité, l'exemple de Cuba n'est pas indiscutable, et les hommes réunis à La Havane ne s'y tromperont pas. Mais à défaut de rigueur stratégique, l'expérience de Castro possède un immense potentiel émotionnel. C'est la dernière des révolutions quarante-huitardes, avec son débraillé folklorique haut en couleur. Elle fut servie par l'isolement de l'île. Le régime de Batista tombera comme un fruit mûr, étouffé par un double encerclement: celui des hommes de Castro qui se trouveront parmi les paysans pauvres « comme poisson dans l'eau » et celui de l'Océan qui empêchera une intervention rapide de l'impérialisme américain. Enfin la nature douteuse de l'idéologie castriste avant la conquête servira l'entreprise. Cependant, la leçon portera ses fruits et dans aucune des îles voisines de leur territoire, les États-Unis ne permettront qu'on leur refasse le coup de Cuba. Et lorsque d'autres essaieront, ils seront écrasés par les « Marines », ce qui une fois de plus démontrera que les situations ne se reproduisent jamais, et qu'appliquer une tactique qui a fait ses preuves dans un moment donné est le plus sûr moyen d'aboutir à un échec.

Bien sûr à la Havane Cuba sera le symbole qui permettra de réunir les « révolutionnaires » du tiers monde (assemblée d'ailleurs mêlée, où les politiciens ventrus et bavards du monde arabe voisineront avec d'autentiques révolutionnaires dissidents de tous les partis staliniens). Mais la stratégie qui sortira des discussions passionnées de l'assemblée n'aura que de très lointains rapports avec la tactique castriste que son auteur, tenu d'ailleurs par des nécessités économiques envers l'U.R.S.S., se chargera lui-même d'édulcorer. C'est un grand absent, le « Che » Guevara qui en sera le véritable initiateur. Certes, avant lui, sous l'impulsion d'éléments trotskistes, la lutte armée sous forme de guérillas avait éclaté avec des succès divers. Le « Che », lui, allait lui donner un caractère général, la faire échapper, du moins le croyait-il, à la dimension d'une aventure condamnée par Moscou. Il allait imposer la guérilla au monde révolutionnaire attentif. Il la dotera d'une doctrine qui sera une révision complète du marxisme interprété par Lénine. C'est au prolétariat paysan, au prolétariat en guenilles qu'il va s'adresser. La prise de conscience de la condition d'exploité ne passera plus par l'usine mais par les campagnes. On voit tout de suite que le « Che » prend modèle sur Mao, celui de 1925, qui rompit avec Moscou et s'enfonça dans la Chine immense à la conquête du paysan. Che Guevara échouera après avoir porté un coup

décisif au dogme imbécile qui sanctifie le « prolétariat des usines ». il échouera pour des raisons d'ailleurs dogmatiques.

« Comme un poisson dans l'eau » avait écrit Mao en ne jugeant pas « avant » mais « après » ce qu'avait été sa situation au sein des masses paysannes. « Comme un poisson dans l'eau » avait répété Castro, alors que la situation à Cuba n'avait rien de comparable à celle de la Chine. En réalité le « Che » et ses partisans, dans un milieu différent et mal analysé, vont se trouver « comme un poisson sur la berge à porter de main du pêcheurs ». Et dans les savanes de l'Amérique du Sud ils vont y laisser les espoirs que la guérilla paysanne avait soulevés à La Havane. Livrés par ces paysans pauvres qu'ils prétendaient libérer, ils vont succomber les uns après les autres sous les coups de l'armée avec la bénédiction des partis communistes officiels qui verseront sur leur fin une larme de crocodile qui ne trompera personne.

Jamais peut-être le mécanisme léniniste (dont le centenaire marque le début d'une critique virulente venue un peu de partout) d'examen des situations à travers l'évangile suivant saint Marx ne parut si désuet. Parce que pauvres, des paysans furent décrétés révolutionnaires en puissance, comme les ouvriers d'usines l'avaient été avant eux ; La Havane, qui avait voulu échapper à un mécanisme dogmatique né de la révolution russe, retombait dans un autre dogmatisme issu, lui, de la révolution chinoise, et cette espèce de « vice » de tous les marxistes, quelle que soit l'Eglise où ils font leurs Pâques, devait aboutir à la liquidation des maquis paysans.

Et on pouvait tirer une conclusion incontestable. Toutes les luttes entreprises sous le signe du dogmatisme marxiste avaient abouti à un désastre, même celles qui avaient pris le nationalisme comme alibi, et ce qu'il convenait d'appeler des « victoires » n'avait été que le triomphe du nationalisme, allié de l'impérialisme, de l'impérialisme russe ou chinois, mais qui laissait en place ou recréait une classe dirigeante exploiteuse de la grande masse des hommes.

Le plus curieux d'ailleurs, c'est que tous ces doctrinaires qui échouent, et dont le flot de sang qu'ils feront couler servira à la reconstruction de classes exploiteuses, prétendront que les autres révolutionnaires et en particulier les anarchistes sont des petits bourgeois, et cela avec l'approbation de ce vieux polichinel de la littérature, J.-P. Sartre, toujours prêt à montrer son cul avec l'indécence des primates du zoo.

Pour des hommes intelligents, une reconversion de la stratégie définie par le « Che » et plus ou moins acceptée à La Havane s'imposait. Il s'agissait d'en finir avec un certain particularisme doctrinal et de rassembler, pour qu'ils s'épaulent et non pas qu'ils se substituent les uns aux autres, les courants révolutionnaires obligatoirement et tactiquement différents parce que issus d'environnement et de préoccupations économiques différentes. Et même si on continuait à se référer aux « grands ancêtres » on essaya d'intégrer à la lutte stratégique des tactiques appropriées au milieu. Même si on ne l'avouait pas pour respecter les canons de la foi, on en revenait à deux hommes qui domineront le monde révolutionnaire de demain, deux hommes dont on se servira même si pour les besoins du dogme on camoufle leur enseignement sous l'étiquette

marxiste. Je veux parler du fédéraliste Proudhon et du combattant révolutionnaire Blanqui.

CARLO MARIGHELLA

Dans son dernier numéro consacré en parti à Carlo Marighella, la revue très orthodoxe « Tricontinentale » nous donne, sous une phraséologie très « classique » mais guère convaincante, un aperçu intéressant de cette reconversion. Mais que diable, soyons tolérants, les « voix du Seigneur sont impénétrables » nous dit l'Évangile, celle-là ou une autre d'ailleurs !...

Après nous avoir prévenus que Carlo Marighella n'a rien inventé, qu'il suit l'enseignement de Lénine, de Mao Tsé-toung, de Ho Chi Minh, de Castro, de Guevara, et j'en passe, le commentateur nous informe que « c'est le souci de faire la révolution qui a amené l'homme qui avait consacré toute sa vie à la cause du socialisme à élaborer une nouvelle stratégie globale pour la lutte de libération du Brésil » !

Ce qui pour le moins est contradictoire, mais passons. Que nous dit Carlo Marighella ? D'une part qu'à la guérilla rurale doit s'ajouter la guérilla urbaine, le tout préparé par une guerre psychologique et devant aboutir à la constitution d'une armée révolutionnaire rendue possible par la désagrégation de l'État. « Le guérillero urbain ne craint pas de démanteler et de détruire le système économique, politique et social en vigueur, car son objectif est d'aider la guérilla rurale... » et le militant ajoute : « Le guérillero urbain doit savoir vivre au milieu du peuple et veiller à ne se distinguer en rien du citoyen ordinaire ». Son but : « La liquidation physique des chefs et des subalternes des forces armées de la police. L'expropriation d'armes et de biens appartenant au gouvernement, aux grands capitalistes. » (Il y a là une restriction pour les « petits capitalistes » éléments d'éventuels fronts populaires, ou plutôt concession faite au parti communiste, élément de la guerre dans les villes.)

Il n'y a rien là de bien nouveau en dehors d'un essai de collaboration entre des gens issus de milieux divers, si ce n'est ce judicieux conseil de se garder de tout exhibitionnisme vestimentaire ou autre, conseil que devraient bien méditer les révolutionnaires des grandes écoles. Tout le reste des recommandations est de caractère technique et relève du « manuel de l'homme de troupe ».

Ce qui est plus intéressant, c'est certainement la combinaison grève-guerre urbaine qui passe par le sabotage, mais Emile Pouget nous avait depuis longtemps avertis de l'efficacité de cette méthode. Enfin la guérilla urbaine nourrit et alimente en armes la guérilla rurale qui n'est plus à la merci de paysans abrutis par la religion ou par la peur. A un certain stade l'action de ces deux guérillas qui s'épaulent « se transforme en guerre de manœuvre, avec la formation de l'armée révolutionnaire nationale ».

Enfin ce morceau, pour en terminer avec la méthode moderne de lutte révolutionnaire proposée par les marxistes dissidents, qui montre bien que s'ils ont été conscients de l'arbitraire de l'interprétation léniniste ou trotskiste des possibilités uniques du prolétariat des usines pour faire la révolution, ils n'ont pas pu par dogmatisme aller jusqu'au bout logique

de leurs expériences et de leur raisonnement, c'est-à-dire rejoindre une position voisine de la nôtre, où l'homme révolutionnaire s'additionne à d'autres en dehors d'un milieu artificiel qui lui faut briser !

« Personne ne met en doute l'importance qu'a pour la révolution brésilienne la lutte armée qui commencera dans les campagnes, que c'est là seulement que se trouvent les conditions pour la maintenir (théorie Guevara). De même que personne n'ignore qu'aux moments décisifs les villes réalisent pleinement le destin de la révolution (théorie Marighella). Pas seulement à cause de l'importance fondamentale du système industriel urbain dans l'économie, pas seulement à cause de l'importance numérique du prolétariat, **mais principalement à cause du rôle réservé à la classe ouvrière en tant que tête de la révolution brésilienne** (théorie Lénine) ».

Les applications de ce plan dans les pays d'Amérique du Sud se sont soldées par des résultats médiocres. Je ne dirais pas à cause de ce plan bien qu'il soit clair que sa réussite se fut soldée par une dictature du « prolétariat » sur toutes les autres couches de la population et qu'une liesse révolutionnaire semblable à celle de Cuba eût fini par une soviétisation du même genre. Il faudrait, bien sûr, vivre la vie de ces pays pour comprendre, par exemple, les réactions du paysan, de l'intellectuel, du commerçant ayant des sentiments révolutionnaires devant ce morceau « d'éloquence prolétarienne ».

On peut simplement constater que si des progrès notables ont été faits pour desserrer le carcan léniniste, le dogme qui reste partout présente annihile les parties positives du projet.

LA LUTTE REVOLUTIONNAIRE EN FRANCE

Tout homme « raisonnable » vous dira qu'une lutte révolutionnaire armée est impossible dans un pays de l'Europe occidentale et il aura raison en tant qu'homme « raisonnable ». Mais la raison et la révolution sont deux choses différentes. La raison veut que l'événement reste dans le cadre du possible, la révolution, qu'elle le brise ! Disons que la lutte armée sera indispensable si on veut abattre le régime capitaliste. Comme je l'ai mille fois avancé, il n'y a pas de nuit du 4 août sans 14 juillet triomphant. Renoncer à la force pour renverser le régime, c'est accepter le mirage réformiste, c'est-à-dire espérer que l'économie en se développant permettra des réformes qui, sans révolution, garantiront une vie matérielle confortable pour tous. C'est la politique du chien gras, qui ne retrouve sa niche et sa chaîne que le soir. Mais les hommes ne vivent pas seulement de pain. Ceux qui vivent d'autre chose, et pour ceux-là seulement, le problème de la lutte révolutionnaire se pose et doit être résolu. Non pas dans un temps donné, mais dans une éventualité hypothétique créée par des situations que les hommes peuvent hâter ou exploiter plutôt que déterminer.

Mais pousser un événement imprévisible, telles les journées de mai et juin 1968 à leur aboutissement logique, c'est-à-dire, pour nous, à l'expropriation du capital et à la construction d'une économie socialiste libertaire, suppose un certain nombre de conditions à remplir, même si cela ne préjuge pas du succès final de l'entreprise.

La première, celle qui conditionne toutes les autres, celle qui, lorsqu'elle n'est pas remplie, rend inutile toutes les luttes avec leur cortège de souffrances, c'est la **crédibilité** du but que se propose l'organisation révolutionnaire. Or, constatons-le, cette crédibilité n'a rien à voir avec les techniques de lutte. C'est l'organisation politique, pour nous la Fédération anarchiste, qui, à l'aide d'un arsenal théorique approprié, doit l'obtenir.

Croire une solution possible n'est pas obligatoirement l'approuver. Si on consulte l'histoire, on s'aperçoit que de nombreuses transformations radicales furent le résultat des efforts d'un petit nombre d'adeptes. Mais même lorsque les foules étaient surprises, même lorsque, par dégoût ou par lassitude, le plus grand nombre laissait faire, c'est qu'elles croyaient possible, qu'elles l'approuvent ou pas, le changement qu'on leur proposait. Bien sûr, des hommes, soit par idéologie soit par peur de l'aventure, s'opposaient au projet, mais les autres se résignaient comme on se résigne à changer de maison, alors qu'on se battrait pour ne pas aller loger à la belle étoile.

Ce fut le cas de la révolution de 1789 accomplie par un petit nombre d'intellectuels venus de la bourgeoisie et appuyés par ce qu'on a appelé la « populace », c'est-à-dire une partie infime de la population sous l'œil résigné de la grande masse du pays composée d'agriculteurs dont l'ignorance les préservait du doute sur les possibilités futures de la République. Ce fut le cas de la révolution russe, servie par la désagrégation de l'armée et de l'Etat autant que par l'ignorance de la paysannerie pour qui la paix passait avant tous les problèmes économiques du futur qui les dépassaient.

La crédibilité de l'organisation révolutionnaire est difficile à acquérir lorsqu'elle n'est pas servie par des circonstances « catastrophiques » qui font que, somme toute, rien ne peut être pire que ce qui existe. Dans ce domaine, la divine surprise que fut pour les marxistes la faiblesse, que personne n'avait prévue, de l'armée russe — ce qui permit la révolution et la construction de la Russie communiste — a servi puissamment le socialisme autoritaire. La preuve était faite que ce socialisme était possible. Pour les uns ça marchait mal, pour d'autres, ça marchait bien, mais pour tous ça fonctionnait. Dès lors, une révolution marxiste se présentait comme crédible. On était pour, on était contre, et on se battait farouchement pour l'un ou l'autre de ces postulats, mais pour la masse engagée de loin ou pas engagée du tout, la révolution n'était plus le cataclysme, le néant, mais quelque chose qu'on approuvait ou qu'on condamnait, qu'on jugeait, mais dont on ne niait plus les possibilités d'organisation de la société. Et du fait même de cette expérience qu'on prétendait réussie ou pas, mais qui existait, le combat des marxistes n'était plus un combat contre toute la population d'un pays mais un combat contre les adversaires seulement avec, au cas où ils l'emporteraient grâce à son caractère crédible, la collaboration plus ou moins enthousiaste du pays pour reconstruire une économie nouvelle.

Et à ce sujet je voudrais ajouter une remarque : moins les connaissances générales de la population sont développées, plus l'exemple et non pas l'analyse de l'existence d'autre chose peut rendre cette autre chose crédible. C'est une des raisons parmi d'autres du courant populaire marxiste dans le tiers monde, surtout s'il a la sagesse de ne pas s'attaquer

aux divinités régionales ou nationales. C'est en particulier le cas de l'Amérique du Sud où seul compte le rapport des forces entre les minorités en lutte, la grande masse basculant forcément vers l'une ou l'autre des solutions proposées sans s'engager dans le combat.

Ce n'est pas le cas du socialisme libertaire. Non pas que le socialisme libertaire manque de partisans. Il existe des gens qui croient à la possibilité du socialisme libertaire. D'abord ceux qui s'en déclarent partisans, pas tous toutefois ! Ensuite ses adversaires qui le combattent farouchement et en particulier les marxistes. Ceux-là prétendent le contraire, car pour eux nous sommes l'alternative à leurs échecs multiples. Mais la grande masse de la population, même lorsqu'elle reconnaît sa noblesse, n'y croit pas. D'abord parce qu'elle ignore ou veut ignorer les propositions théoriques sur quoi il repose et qui dérange les idées reçues, ensuite parce que les expériences faites à ce jour, que ce soit en Ukraine, en Espagne ou en Israël, l'ont été dans un contexte d'événements et de luttes classiques qui les ont rejetées au second plan.

Une révolution de type socialiste libertaire dans notre pays passe par la crédibilité de la proposition que nous faisons, mais qui n'existe pas encore sous son aspect global, même si un certain nombre de points qui la composent comme l'antimilitarisme, l'athéisme, la liberté sexuelle, et dans une moindre mesure l'autogestion, ont fait des progrès immenses dans l'esprit du public. Ou bien encore par un bouleversement profond de l'économie capitaliste qui crée une situation de crise aiguë, laquelle déclenche le mécanisme que je soulignais plus haut et qui se traduit par des formules de ce genre : « Au point où on en est, pourquoi pas eux, ils ne peuvent pas être pires que les autres. »

C'est à partir de l'une ou l'autre de ces situations que la lutte révolutionnaire armée devient possible. Pas seulement pour nous d'ailleurs, mais également pour toute autre organisation se proposant de faire une révolution et qui, tels les marxistes, possède un potentiel de crédibilité plus développé que le nôtre. Souvent, c'est l'existence d'Etats témoins qui rend plus croyable leur projet. Encore faut-il remarquer que les connaissances générales de la population en Europe occidentale ne rendent pas l'exemplarité des démocraties populaires si évidente que dans le tiers monde.

Et c'est le travail de la Fédération anarchiste, que ses adhérents soient partisans ou pas de la lutte révolutionnaire armée, de développer la crédibilité du socialisme libertaire. Ses adhérents auront d'autant plus de chance de rendre leur projet possible, croyable, qu'ils s'appuieront sur l'autogestion à travers la grève gestionnaire, proposition concrète qui explique ma position syndicale parfois controversée dans notre organisation.

De toute façon, si on veut faire la révolution, on n'échappera pas à la lutte armée contre une classe dirigeante décidée à se défendre avec tous les moyens qu'elle a forgés pour maintenir sa suprématie sur les masses, et c'est là que se place la seconde condition, qui elle aussi doit précéder la lutte armée. **C'est la désagrégation de l'Etat et de son appareil de coercition.**

Dans mon livre « L'Anarchie et la société moderne » j'ai expliqué pourquoi la lutte révolutionnaire ne pouvait plus être exclusivement celle d'un groupe socio-économique mais devait devenir l'œuvre de tous les

les hommes épris de liberté, de justice sociale, lutte dont le ressort serait non seulement l'économie mais le potentiel émotionnel des hommes. Je n'y reviendrai pas ici. Il suffit de constater le caractère de la société, que sa complexité rend de plus en plus vulnérable...

Comme toutes les machines compliquées, il suffit qu'un seul de ses rouages se dérègle pour entraîner le blocage du fonctionnement de l'appareil d'Etat. C'est un des grands enseignements des journées chaudes de mai 68. Et dans ce sens, quelles que soient la faiblesse idéologique et les limites des perspectives de transformation des groupes socio-économiques dont les appétits contradictoires s'opposent, l'agitation qu'ils entretiennent concourt à l'affaiblissement de l'Etat. Celui-ci l'a bien compris. Dans la mesure où les revendications ne mettent pas en cause l'ensemble qui est le système de classe, il s'efforce de leur donner satisfaction. Il n'y parvient que partiellement et pour un temps, ce qui contribue à maintenir cette agitation en permanence. L'organisation politique de la révolution, pour nous la Fédération anarchiste, doit l'entretenir et si possible la développer, car c'est lorsqu'elle est à son point culminant que la désagrégation intervient et que la lutte révolutionnaire armée est possible.

LA STRATEGIE DE LA LUTTE REVOLUTIONNAIRE

La stratégie de la lutte révolutionnaire doit être globale, c'est-à-dire englober la politique et la lutte armée. Son but doit être sans compromission avec le libéralisme bourgeois. Partout où le mouvement révolutionnaire marque des points, le socialisme libertaire, sous des formes multiples et appropriées, doit être instauré.

L'histoire nous apprend qu'au cours de toute lutte révolutionnaire il existe un instant où tout est possible. Mais nous savons également que lorsque la révolution s'installe, lorsque les difficultés de la reconstruction se précisent, la lassitude gagne la population. C'est alors l'heure du réformisme, des abandons « temporaires », et cette « normalisation » n'est rien d'autre que le retour au passé. C'est la N.E.P., imposée par Lénine lui-même, qui mettra fin à la révolution et sera le début de la reconstruction d'une nouvelle classe dirigeante en Russie, qui n'aura plus la même composition que celle qui autrefois exploitait les masses, mais qui à son tour les exploitera de façon différente, au profit d'une autre catégorie d'hommes. C'est la présence de militants révolutionnaires, anarchistes ou pas, au gouvernement, qui marquera le signal de la liquidation des espoirs révolutionnaires en Espagne. Ce fut également le grand tournant de la révolution de 1789. En remettant à plus tard l'application de la Constitution de 1793, en liquidant les « enragés », les Jacobins creuseront leurs propres tombeaux. La faillite des assignats, la vente des biens nationaux, la création d'une industrie de guerre préjudèrent à l'ère industrielle dans le pays, donnèrent naissance à une nouvelle classe dirigeante, qui, sous des formes multiples, s'est prolongée jusqu'à nous.

La stratégie révolutionnaire doit renoncer à la constitution d'une armée révolutionnaire de type classique. En dehors des dangers que j'ai expliqués plus haut, par la force des choses les opérations d'une armée révolutionnaire se traduisent par l'implantation de fronts continus, tout au moins dans les pays d'Europe occidentale, dont les dimensions res-

treintes empêchent des manœuvres du type de celle employée par Mao à travers toute la Chine, la Longue Marche, qui devait sauver les cadres de son armée d'un affrontement disproportionné. Un front continu sépare le pays en deux. La partie qui est dominée par l'adversaire se referme en vase clos et échappe à toutes les tentatives de désagrégation. Elle sert de base à l'armée de métier gouvernementale pour l'organisation de sa propagande, pour le stockage de son matériel pour la préparation de ses offensives. On a cru longtemps à une « cinquième colonne » révolutionnaire. La guerre d'Espagne nous a appris son inefficacité, et les leçons de cette guerre ne doivent pas être perdues. Rappelons en quelques-unes :

Au moment où l'insurrection militaire contre la république éclata, seules les régions et les villes où le mouvement ouvrier révolutionnaire, et surtout la C.N.T., était solidement organisé, résisteront victorieusement. Et même si les anarchistes furent pris de vitesse, les moyens qu'ils avaient su se créer leur permirent d'écraser les militaires. Dans ce domaine, l'action fut exemplaire à Barcelone mais elle fut encore plus significative à Madrid où ils étaient en minorité, et il suffit de l'intervention du puissant syndicat anarcho-sindicaliste conduit par Cyprien Méra pour rétablir une situation compromise par la mollesse des marxistes pourtant largement majoritaires dans les milieux ouvriers.

Lorsque le front militaire fut constitué, il devint impossible de désorganiser les arrières de l'armée de Franco qui put alors préparer l'arrivée des mercenaires marocains, puis des troupes fascistes et hitlériennes.

Enfin c'est l'armée républicaine organisée de façon classique qui imposa au gouvernement, faible parce que de coalition, la liquidation des militants révolutionnaires qui portaient ombrage au parti communiste espagnol.

C'est, par contre, l'absence de front continu qui empêche le Vietcong d'être écrasé par la puissance de feu de l'armée américaine. Et si avec une tactique originale qui ne tient pas compte des fronts continus, il existe cependant une armée révolutionnaire en Indochine, elle ne peut tenir que grâce à son environnement d'où elle tire sa substance et où elle se refait une « santé », ce qui ne se produira probablement pas en Europe occidentale en cas d'une insurrection armée.

De toute manière, pour des raisons d'efficacité comme pour des raisons politiques, les révolutionnaires d'Europe occidentale doivent refuser de faire appel à une armée de type classique.

Carlo Marighella dans son traité sur la guerre révolutionnaire a donné le premier rôle à une combinaison entre la guérilla urbaine et la guérilla campagnarde. Etudiant les luttes à travers un pays immense, le Brésil, il avait probablement raison sur ce point, même s'il avait tort dans sa définition théorique du rôle du prolétariat et sur la constitution d'une armée révolutionnaire.

C'est vrai que de nos jours la guérilla a succédé à la barricade et est devenue une arme classique pour désorganiser et battre l'appareil militaire de la classe dirigeante.

En Europe occidentale, l'esprit de guérilla est né de la résistance occidentale à l'agression hitlérienne. Nulle part elle eut l'importance militaire que pour des raisons politiques et de nationalisme de pays ou de

parti on lui a prêté. En France, le seul maquis vraiment important fut le Vercors qui fut cependant liquidé facilement par les Allemands. Les actions au moment du débarquement furent de circonstance, complémentaires, et, en dehors de la Yougoslavie, et encore faudrait-il étudier l'affaire de près, aucun des maquis de l'Europe occidentale ne donna l'impression de pouvoir libérer le pays, même lorsque les forces militaires hitlériennes étaient réduites et en retraite. Cependant et moralement dès le début de 1944 la situation à l'échelle du globe était un ferment s'appuyant sur des certitudes comme la victoire des Alliés, le retour prochain de la démocratie et sur les sentiments patriotiques d'une partie importante des classes dirigeantes installées dans des postes clés des Etats occupés. Ce sont des faits qu'il faut bien avoir en tête si on ne veut pas seulement céder au « bavardage ». Et il faut bien comprendre que dans la mesure où nous participerions à une lutte révolutionnaire dans le pays, ce sont des éléments mobilisateurs que nous ne retrouverions pas, même si nous en découvriions d'autres.

Dans un pays comme la France, et malgré ses massifs montagneux, la guérilla rurale paraît vouée à l'échec. La première raison consiste dans la densité des populations qui seront, et quelles que soient d'ailleurs leurs opinions, les premières victimes de cette lutte, contrairement à ce qui s'est passé dans des pays de plus vastes étendues où la population est concentrée autour des villes; il sera difficile à un mouvement révolutionnaire en lutte de faire un choix entre « les bons et les mauvais » et dans ces conditions la lutte n'est plus un affrontement entre les révolutionnaires et les mercenaires du capitalisme, mais un affrontement entre les révolutionnaires et la paysannerie tout entière. Et à ce stade-là, on peut tirer une première conclusion, la guérilla paysanne dans un pays comme le nôtre n'est pas un élément offensif, une arme d'attaque contre l'adversaire, mais une réserve. Et les maquis entre 1940 et 1944 ne furent pas autre chose. Des « planques » où les plus menacés se retiraient et refaisaient leurs forces. Dans notre pays, il existe une autre raison qui ne permettra pas à une guérilla paysanne de se développer, c'est la distance relativement courte qui existe entre les villes, éléments de centralisation administrative et militaire des régions; et cette densité des villes administratives permet à tous les appareils de coercition de s'épauler immédiatement.

On peut donc dire que la guérilla campagnarde ne revêtira pas chez nous l'importance que lui attribue Carlo Marighella au Brésil. Elle sera accessoire, base de repos, de transit ou de ravitaillement et, comme entre 1940 et 1944 elle restera longtemps secrète et extrêmement mouvante.

Par contre et pour les mêmes raisons qui nous conduisent à écarter la guérilla dans les campagnes comme élément principal de la lutte armée révolutionnaire, ce qu'on appelle, improprement d'ailleurs, la guérilla urbaine jouera un rôle décisif. Tout permet de le supposer. La tradition d'abord, le caractère administratif du système économique du pays et ses réalités géographiques ensuite.

TACTIQUE POUR UNE LUTTE REVOLUTIONNAIRE

La lutte révolutionnaire nécessite certaines connaissances théoriques, c'est certain. Une organisation révolutionnaire doit posséder en

son sein, ou parallèlement à elle, un groupe spécialisé dans la lutte armée. Ce groupe peut être contrôlé soit par l'organisation politique, ce qui est le cas des formations de type marxiste, soit, totalement indépendant, ce qui est souhaitable et sans inconvénients majeurs dans la mesure où les buts sont identiques, les moyens d'action restant totalement différents.

On peut avancer que l'organisation politique ou idéologique (il ne faut fâcher personne) définit les buts et la stratégie globale. Les groupes armés appliquent une tactique qui permet le succès de cette stratégie.

Dans un pays comme le nôtre — où les grands mouvements stratégique chers aux partisans de l'armée révolutionnaire, traumatisés par les « généraux de la république », l'armée Rouge et l'expérience Mao, et qui rêvent d'une « école de Bobigny » transformée en « école de guerre », sont exclus — les tactiques de luttes doivent être multiples, circonstancielles, choisies en dehors de tout dogmatisme d'école. Si le centre de ces actions sont les villes, si les moyens sont ceux définis par Carlo Mari ghella et qu'il est inutile d'énumérer pour des raisons que le lecteur comprendra, les éléments tactiques qui permettront de les mener à bien ne doivent en aucun cas être imposés par un appareil central.

Contrairement à une idée reçue dans le mouvement ouvrier révolutionnaire, et qui est une réminiscence des habitudes historiques, de copier pour se libérer les méthodes de l'opresseur, le principe fédéraliste, c'est-à-dire le principe de l'autonomie dans le choix du moyen, du type de l'action comme du moment, doit être respecté. L'intervention de groupes multiples, différenciés dans leur composition, habilités à choisir l'objectif, à déterminer le choix de l'adversaire, susceptibles de vivre par eux-mêmes, peut permettre un succès qui est conditionné par la dislocation du système, son effondrement, et l'organisation immédiate par le mouvement politique et syndical correspondant de la socialisation, c'est-à-dire la remise en route de l'économie à travers des grèves gestionnaires, élément constitutif de l'autogestion.

En aucun cas l'appareil politique ou militaire doit imposer une forme de socialisation déterminée autour d'une table ronde. L'appareil militaire désorganise et liquide l'adversaire, le mouvement politique et syndical favorise par sa cohérence et ses connaissances les méthodes d'organisation socialiste qui ne correspondent pas forcément à un modèle préétabli, mais à des nécessités d'économie régionale, aux traditions ouvrières locales, aux impératifs du caractère humain, de la structure émotionnelle des hommes qui vont entreprendre cette œuvre immense.

Et c'est cette diversité des formes de luttes, comme de construction socialiste, qui garantit finalement l'efficacité du combat, mais également la pureté originelle de son but. Aucun des inconvénients que possède cette forme de lutte diversifiée, et comme toutes les autres elle en possède, n'est plus important que les avantages qui sont les siens.

Les politiciens centralisateurs ne s'y sont pas trompés, eux. Ils reculeront devant toutes les perspectives révolutionnaires favorables politiquement à leur projet, dès l'instant où ils s'apercevront que cette révolution risque d'aboutir à des formes diversifiées d'organismes de caractère socialiste, car alors, comme cela s'est déjà produit autre part, ces « politiciens révolutionnaires » se verraient dans l'obligation de détruire

les unes après les autres ces expériences collectivistes, et recréeraient ainsi contre eux-mêmes une situation révolutionnaire.

L'attitude communiste en juin 1968 n'a pas d'autre explication logique que la crainte, dans un pays de vieille tradition révolutionnaire comme le nôtre, de se trouver devant de multiples rameaux socialistes qui l'auraient isolé dans le pays et réduit à la même impuissance que le gouvernement qui l'avait précédé. Et ce parti préférera toujours une victoire politique obtenue grâce à une alliance de caractère front populaire, car celle-ci lui garantit l'appui des états-majors des différents courants du socialisme pour faire rentrer dans l'ordre toutes les hérésies socialistes qui s'écartent de l'orthodoxie stalinienne. Ce fut le problème de la Tchécoslovaquie.

Les éléments d'une tactique diversifiée sont multiples. Il n'est ni prudent ni nécessaire de les énumérer ici. Disons que la liberté et le socialisme sont ses deux éléments de base. Les hommes qui composent les groupes de combat viennent de toutes les classes, de tous les milieux. La tactique de la lutte révolutionnaire est toute de souplesse et de compréhension des traditions et des coutumes des groupes humains, telle la paysannerie par exemple.

C'est à l'instant où la stratégie et les tactiques différenciées, où l'action politique et l'action armée se fondent et se confondent que le caractère global de l'action dans ces différentes dimensions s'impose aux masses. L'action révolutionnaire construit le socialisme, alors que l'action politique de caractère socialiste déclenche la lutte armée. C'est de cette inversion dans les rôles auparavant dévolus que naît l'unité de lutte qui est une unité d'aspiration et non une unité de centralisation.

Enfin, si on voulait définir la lutte révolutionnaire par une image, on dirait qu'elle doit être un combat au corps, qu'elle doit réduire la distance entre les combattants, que, par ses initiatives multiples, elle doit déconcerter l'adversaire. La distance, le champ laissé à l'adversaire permettent la manœuvre, la concentration des moyens. Elle donne l'avantage à la puissance du feu, à la supériorité du matériel, aux connaissances techniques. La lutte armée révolutionnaire doit coller au corps de l'appareil de coercition de l'Etat de façon que la supériorité de l'homme sur celui de ses moyens s'affirme. Dans ce cas, les qualités du militant seront toujours supérieures à celles du mercenaire.

Enfin la stratégie comme la tactique employée préfigurent dans leurs caractères fondamentaux la société que veut bâtir le mouvement anarchiste et qui est une fédération des multiples rameaux socialistes instaurés dans le pays.

EN MANIERE DE CONCLUSION

Je n'ai pas dit que la lutte armée révolutionnaire était possible ! Je n'ai pas dit que la victoire du socialisme clorait obligatoirement toute lutte révolutionnaire. Dans ce texte, je n'ai fait qu'une affirmation : sans lutte révolutionnaire armée, point de révolution socialiste libertaire !

Il y a vingt-cinq ans, au lendemain de la Libération, j'écrivais ceci dans le journal « Ce qu'il faut dire » qui venait de paraître

« Ce qui conduit les mouvements révolutionnaires à l'échec, c'est leur caractère de demi-mesure, temporisateur. Les révolutionnaires ne déclenchent pas de luttes armées, ils subissent dans les plus mauvaises conditions, le dos au mur, celles que leur impose la bourgeoisie qui choisit son heure, son terrain, ses armes. Voilà la principale raison des multiples échecs essayés depuis la Commune par le mouvement révolutionnaire. »

Ce texte devait soulever quelques remous dans le mouvement anarchiste. Je n'ai cependant pas changé d'avis.

Le problème est posé clairement et dans toute sa rigueur. Rappelons-en les données :

1° La grande masse des hommes, mais également de nombreux anarchistes, doutent des possibilités d'une lutte révolutionnaire armée, le prix à payer leur semble hors de proportion avec les chances de succès. 2° Le caractère de l'économie, la densité de la population, la multiplicité des centres urbains nécessitent un pragmatisme stratégique et tactique qui rompt avec le dogmatisme. 3° La désagrégation doit précéder l'action armée. 4° Enfin la solution socialiste libertaire doit apparaître pour le plus grand nombre sinon une solution idéale, souhaitable, au moins une solution possible, raisonnable. 5° En dernier lieu il est certain que le régime ne se laissera pas déposséder sans se défendre par tous les moyens dont il dispose, et quelle que soit la phraséologie qu'on emploie, renoncer à la lutte armée révolutionnaire, c'est en fait renoncer au socialisme libertaire.

Et voilà ! Sur l'échiquier social les pions sont posés. Il s'agit de les faire avancer dans un ordre souhaitable. Cela suppose de la résolution, une résolution qui dépasse le verbe. Une résolution qui ne dure pas seulement l'espace d'un printemps, fût-il celui de la vie.

De toute façon, et c'est une loi à laquelle aucun régime n'a encore échappé, le régime capitaliste sera un jour balayé par une lutte armée qui clôturera une décomposition préalable. Par qui ? C'est une question à laquelle nous devons répondre après avoir mûrement réfléchi à ce que nous voulons.

La révolution, c'est sérieux. L'activisme, c'est amusant. C'est entre ces deux projets qu'il nous faut choisir. La révolution, c'est la traduction dans les faits des rêves et des mots qui enchantent. L'activisme, c'est la dégradation des sentiments de révolte qui furent le moteur de l'humanité.

Le chemin passe par la lutte révolutionnaire armée. Refuser de s'y engager, c'est renoncer à la révolution au profit du verbe. C'est choisir l'activisme.

M. J.

La société de consommation

par Maurice FAYOLLE

Il serait vain de le nier : depuis le milieu du siècle dernier, époque à laquelle s'élaborent les deux grandes écoles divergentes du socialisme (autoritaire avec Marx et Engels, libertaire avec Proudhon et Bakounine), le monde a « bougé ». Et il a plus bougé en un siècle qu'il ne l'avait fait dans les dix, vingt, quarante siècles qui l'ont précédé. Cette accélération de l'évolution humaine, qui avait démarré avec les débuts de l'industrialisation et s'était visiblement manifestée après la guerre de 1914-18, a pris une allure vertigineuse depuis moins d'un quart de siècle, c'est-à-dire depuis la fin de la guerre de 1939-45.

Un monde nouveau est né, que nul, au XIX^e siècle, n'aurait pu imaginer — sinon sous une forme utopique. Au moment où Proudhon écrivait « Les Contradictions économiques », où Marx rédigeait « Le Capital », dans les pays occidentaux la naissante industrie bouleversait les structures économiques et sociales figées par des siècles d'une production artisanale stagnante. Autour de géantes usines surgies du sol et crachant vers le ciel des fumées noirâtres, des masses humaines venaient s'agglutiner : le prolétariat industriel naissait, se gonflant sans cesse de déracinés de la terre et de compagnons artisans chassés des petits ateliers.

Un prolétariat misérable. Si misérable que, malgré les récits de quelques grands écrivains, les hommes de ma génération, c'est-à-dire nés vers les débuts de ce siècle, n'en ont qu'une vision incomplète. Quant à la jeune génération, celle qui, en mai 68, du haut des barricades, se ruait à l'assaut de la « société de consommation », elle n'en a pas la moindre idée. Il faut essayer — aujourd'hui et c'est difficile — de se représenter ce qu'était hier la vie d'un homme ou d'une femme du peuple. L'école étant à peu près inexistante, l'enfant commençait à travailler vers six ou sept ans, c'est-à-dire dès que le jeune animal humain était en état de produire un effort musculaire. Le temps du travail se poursuivait jusqu'à la mort du producteur ou, du moins, jusqu'à ce que la vieillesse ou l'infirmité viennent le rejeter hors du cycle de la production — ce qui, pour la plupart, équivalait à un arrêt de mort. Quant à la durée quotidienne du travail, elle se situait aux alentours de quatorze ou seize heures. Aucun congé dans le courant de l'année, sauf quelques rares fêtes religieuses. Pas de sécurité sociale, pas d'allocations familiales ou de chômage : un accident ou la maladie et c'était la perte de l'emploi, la misère noire, la mère se tuant au travail pour acheter un peu de pain à une marmaille

piaillant de faim. Et, pour ce labeur inhumain, des salaires de famine qui permettaient tout juste de survivre en se gavant quotidiennement de pommes de terre, la viande n'apparaissant sur la table qu'en quelques exceptionnelles occasions.

Ah ! mes jeunes camarades, si vous pouviez comprendre comme ces misérables, ces « damnés de la terre », l'ont aspiré, l'ont espérée la société de consommation ! Ils ont souffert, ils se sont battus, ils ont construit des barricades sur lesquelles ils se sont fait tuer pour que nous, leurs petits et arrière-petits-fils, participions à ce festin de la vie que leur refusaient alors féroceement leurs exploités — ces bourgeois plus inhumains que ne le furent les profiteurs de l'esclavage antique.

Assurément, si, de ce néant d'où nul n'est jamais sorti, ni ne sortira jamais, par quelque impossible miracle l'un de ces forçats du travail et de la faim du siècle dernier avait surgi de sa tombe, il aurait été aussitôt terrassé par la stupeur en entendant la jeunesse vociférer contre cette société de consommation, qui n'avait été pour lui, l'arrière-grand-père au ventre vide, qu'un rêve merveilleux, le reflet d'un paradis inaccessible.

Evoquant aujourd'hui ce passé qui paraît si lointain, mon propos n'est pas, on s'en doute, de prendre la défense de la société de consommation telle qu'elle existe, mais de faire mesurer la différence qui sépare cette époque de la nôtre. Avoir une nette conscience de l'abîme qui sépare ces deux mondes, celui d'avant hier et celui d'aujourd'hui, est, à mon avis, indispensable, à la fois pour bien situer les œuvres des pionniers du socialisme dans le contexte de leur époque et pour, partant de leurs travaux, promouvoir un socialisme à la mesure des temps que nous vivons.

Il peut sembler paradoxal d'écrire que, ce dont nous devons nous persuader, c'est précisément, **que nous avons atteint cette société de consommation** pour la conquête de laquelle s'est battue la classe ouvrière pendant plus d'un siècle et, avant elle, les milliers de générations d'esclaves et de serfs pendant plus de cinquante siècles. Certes, la misère n'a pas totalement disparu : même dans nos pays surévolués, une frange « d'économiquement faibles » ne participe pas à la société de consommation. Mais, disons-le parce que c'est la réalité, cette frange ne représente qu'une petite minorité, alors qu'hier les oubliés du festin étaient la grande majorité.

Un monde ancien est mort, un monde nouveau est né : pourquoi ? Les prolétaires de notre temps, dont les aïeux crevaient de faim au siècle dernier, disposent aujourd'hui du nécessaire et même, pour un certain nombre, du superflu : pourquoi ? Et cependant, ils revendiquent toujours : pourquoi ?

*
**

Pourquoi le monde a-t-il bougé ? A cause, évidemment, de l'industrialisation. Mais celle-ci n'a été elle-même que la conséquence et le résultat de l'irruption dans une production artisanale stagnante, limitée à l'emploi de l'énergie musculaire, des énergies extra-humaines : vapeur, électricité, explosion, réaction nucléaire.

Cette irruption d'énergie, qui s'est échappée au XVII^e siècle de la marmite de Denis Papin, balbutiante tout au long du XVIII^e siècle, relativement lente à se développer au cours du XIX^e siècle, s'est brusquement amplifiée après la guerre de 14-18 pour jaillir en geyser après celle de 39-45. Dès lors, à une production limitée depuis des temps immémoriaux succédait une production pléthorique.

La théorie marxiste de la paupérisation croissante du prolétariat et son accroissement par la prolétarisation des classes moyennes avec, pour contrepartie, la concentration numérique et l'enrichissement continu des capitalistes, reposait sur une mesure de la production de l'époque et l'hypothèse d'une lente progression. De fait, la théorie s'est révélée exacte jusqu'au début du XX^e siècle, jusqu'à la fin de la guerre 14-18. Mais ensuite, elle a été bousculée et réduite à néant par l'inondation énergétique qui, en un demi-siècle, a fait passer la production du rythme d'un trot lent à un galop accéléré.

Alors, dans l'entre-deux-guerres, un problème crucial s'est posé au capitalisme en fonction de ce développement intensif de la production : pour que le système (du profit) demeure, il fallait nécessairement produire, **mais aussi et surtout écouler la production** — sinon la machine se bloquait. Or, la production atteignit très vite un seuil au-delà de laquelle elle ne pouvait plus être absorbée par la seule classe exploiteuse — cependant que les bas salaires de la classe exploitée ne lui permettait pas de consommer les produits excédentaires. La « surproduction » (c'est-à-dire la limitation de la consommation par saturation des classes riches et l'insolvabilité des classes pauvres) et le chômage en résultant furent les causes des grandes crises économiques qui secouèrent le monde de l'entre-deux-guerres.

La situation paraissait sans issue. L'asphyxie guettait à brève échéance le régime capitaliste si une porte enfoncée ne venait pas lui fournir l'air frais indispensable à sa survie. Cette porte, ce fut en Amérique qu'elle fut enfoncée. En Amérique où un capitalisme plus jeune et plus dynamique que celui de la vieille Europe comprit enfin que le seul moyen d'éviter l'agonie (et l'inévitable explosion révolutionnaire consécutive) était de donner à sa propre classe ouvrière les moyens d'acquérir les produits : ce fut le début de la politique des hauts salaires. Cet autofinancement injecta un sang nouveau dans une économie moribonde et, petit à petit, la machine se remit en route.

Mais en Europe, le capitalisme, figé dans des traditions bourgeoises, enkysté dans son égoïsme de classe, frémissant de haine pour une classe ouvrière dont les sursauts révolutionnaires avaient tant de fois troublé son sommeil et sa digestion, en Europe le capitalisme se refusa avec une bêtifiante obstination de suivre cette voie. La fausse révolution de 1936 fut une vaine tentative pour l'y contraindre. Mais le socialisme dégénéré à la Blum et le communisme aux ordres à la Thorez bloquèrent dans une impasse un sursaut populaire qu'un peu d'énergie et de clairvoyance auraient transformé en révolution.

Il fallut attendre une nouvelle guerre (qui fut la conséquence directe de ce refus du capitalisme européen de s'adapter), une guerre destructive qui brisa définitivement les structures économiques de la vieille Europe pour qu'une nouvelle génération de capitalistes s'engage enfin dans la

voie ouverte par leurs homologues américains. Le résultat fut spectaculaire : en moins d'un quart de siècle, la classe ouvrière des pays européens industrialisés a accédé au rang de consommatrice. Elle s'est incontestablement enrichie — non pas d'or accumulé, mais de biens consommés, ce qui est, en définitive, la seule forme valable de l'enrichissement.

Le vieux rêve du prolétaire crève-la-faim du siècle dernier s'est réalisé : son arrière-petit-fils roule carrosse — à pétrole ; il mange de la viande à chaque repas et, tous les ans, s'en va vacancer à la mer ou à la montagne, en ces lieux jadis hantés par les seuls privilégiés de la fortune

*
**

La classe ouvrière a donc acquis un niveau de vie absolument imprévisible au siècle dernier. Cependant, elle demeure exploitée. Et même, désormais à deux niveaux : celui de la production et celui de la consommation.

L'exploitation au niveau de la production a diminué dans de notables proportions, sinon globalement, du moins à l'échelle de l'unité humaine engagée dans la production. Jadis, il s'agissait pour le capitaliste — et c'est à partir de cette constatation que tous les théoriciens économistes et socialistes, autoritaires et libertaires, de Ricardo à Marx en passant par Proudhon définirent la loi de la plus-value —, il s'agissait pour le capitaliste, semblable en cela au paysan fournissant à son cheval la dose minimum de foin, d'octroyer à ses ouvriers le salaire minimum pour leur permettre de survivre et de produire — politique de bas salaires qu'il lui était facile d'imposer en raison de l'abondance de la « marchandise » offerte : le travail d'une part ; et d'autre part, de vendre les produits le plus cher possible — politique des prix élevés qu'il lui était également facile de pratiquer en raison de la rareté de ces produits.

L'explosion énergétique qui a suivi la guerre de 39-45 et l'extraordinaire développement de la production sont venus définitivement bouleverser ces données et rendre caduques les analyses économiques du XIX^e siècle. Le trait essentiel de cette mutation est que l'exploitation de l'homme a basculé pour une large part du niveau de la production à celui de la consommation. Le processus est désormais le suivant : pour permettre à la classe ouvrière d'acquérir les produits de consommation — et donc permettre au régime capitaliste de fonctionner — la classe exploiteuse concède à une large fraction des producteurs des salaires de plus en plus élevés et des loisirs de plus en plus longs. Même si l'on n'est pas tout à fait revenu à la semaine de quarante heures, même si l'on tient compte de l'accélération des cadences, il me paraît évident que la « somme » de travail d'un ouvrier en cette fin de siècle n'a rien de comparable avec ce qu'elle représentait pour son aïeul vers le milieu du siècle dernier.

Cependant, ces hauts salaires, que la nécessité a contraint la classe exploiteuse de concéder aux producteurs, il s'agissait de les lui reprendre — car, à cette condition seulement, le système pouvait fonctionner : le bas de laine de grand-mère et l'épargne de grand-père étaient condam-

nés. Le premier d'une manière définitive. Quant à la seconde, elle ne devait plus être prônée que dans les périodes d'inflation et dans la mesure où les capitaux de cette épargne sont immédiatement réinjectés dans l'économie sous forme d'investissements.

Ainsi, le système capitaliste du profit, pour se survivre, a dû se modifier profondément. Hier, il s'agissait d'une exploitation brute du producteur et de son travail. Aujourd'hui, il s'agit d'une « récupération » du supplément de salaire alloué par le moyen d'une incitation à la consommation. Jadis, les capitalistes ne réalisaient qu'un bénéfice restreint sur les produits consommés par la classe ouvrière, d'une part parce que, faute de moyens, cette consommation était réduite au minimum ; d'autre part, parce qu'il arrivait que de « bons » patrons jouent aux pères Noël avec leurs ouvriers en créant des magasins d'usine à prix réduits et en construisant des cités clapiers à bon marché — ce qui n'était pas une manifestation de philanthropie, mais un moyen de tenir en laisse la classe ouvrière.

Aujourd'hui, la pratique généralisée des hauts salaires a rendu caduque cette mise en condition réalisée sous le masque du paternalisme. D'autre part l'abondance des produits et la sévère concurrence qui en résulte rendent de plus en plus difficile le maintien de prix élevés. Dans la société de rareté, c'était par la contrainte des bas salaires qu'étaient maintenus dans la misère — la dépendance — les producteurs. Cette barrière ayant sauté par la pratique des hauts salaires dans la société d'abondance, la contrainte a dû céder la place à la persuasion pour reprendre l'argent des salaires dans la poche des salariés: c'est le rôle dévolu à la publicité. L'extraordinaire développement de celle-ci, son insistance obsédante n'ont pas d'autre objet que de « récupérer » par une incitation à une intensive consommation le surplus de salaire accordé par le patronat à ses ouvriers : le bon fonctionnement du régime capitaliste est à ce prix. Cela est si vrai que, dans le cadre des concentrations qui s'opèrent actuellement, on voit de plus en plus de grandes entreprises de production s'assurer le contrôle de vastes réseaux de distribution.

Ainsi en est-on arrivé à ce stade où une grève, même limitée, de la consommation porterait au régime capitaliste des coups beaucoup plus rudes que les grèves à la production. Voilà un petit fait que feraient bien méditer les stratèges de la lutte anticapitaliste. Certes, ce procédé n'est pas nouveau, mais il n'a été employé jusqu'ici que d'une manière limitée et exceptionnelle (la C.N.T. à Barcelone avant la guerre ; les Noirs dans une ville américaine il y a quelques années contraignirent ainsi les compagnies de transports en commun de céder à leurs revendications). Il semble évident que dans les pays surindustrialisés, où la source principale du profit se situe au niveau de la consommation, une grève de celle-ci mettrait en quelques semaines à genoux les capitalistes et l'Etat — et cela sans certains inconvénients qui résultent de la grève à la production.

*

**

Ainsi, dans la société de consommateurs, l'exploitation de la classe ouvrière demeure, mais celle-là n'a plus pour celle-ci les conséquences désastreuses de jadis. L'abondance d'énergie, en multipliant à l'infini la

production, a eu un résultat exactement contraire à celui de la paupérisation du prolétariat annoncée par Marx. Les luttes pour les augmentations de salaires n'ont plus pour objet d'obtenir le minimum vital, mais de conquérir le non-indispensable : la télé, la voiture, les lointaines vacances, la résidence secondaire, etc.

Ce phénomène, qui caractérise la fin du XX^e siècle, il faudrait, je crois, que les révolutionnaires en prennent conscience. Et qu'ils révisent leurs thèmes de propagande : on n'use pas des mêmes arguments envers un ouvrier selon qu'il a le ventre plein ou vide, les motivations qui peuvent l'entraîner dans l'action étant différentes. La stratégie révolutionnaire doit donc tenir compte de ce changement fondamental survenu dans les sociétés industrialisées.

Car, au sein de cette relative abondance, **la lutte continue** : la revendication ouvrière, si elle est souvent moins violente que par le passé, n'en maintient pas moins sa pression sur le patronat. Seulement, par le fait même que cette classe ouvrière a accédé à un niveau de large consommation, sa revendication a perdu son caractère **exclusivement économique**. L'économie n'est plus le fait essentiel qui fait agir l'homme et, donc, n'est plus le « moteur » de l'histoire. A la revendication de caractère purement économique se surajoute, en prenant de plus en plus d'ampleur, une contestation d'ordre moral : la classe ouvrière ne revendique plus un droit de vivre (qui lui est assuré dans une large mesure), mais conteste une **certaine** manière de vivre résultant de la domination morale et politique qu'exerce sur elle une minorité dirigeante.

En fait, j'estime que le fait économique, en raison de son acuité, de sa « présence » et qui fut, pour des milliers de générations, une question de vie ou de mort, a masqué pendant ce même laps de temps le problème fondamental des sociétés humaines qui est, au-delà de l'exploitation de l'homme par l'homme, la domination de l'homme sur l'homme, cette domination qui s'est exercée et s'exerce à travers tous les régimes politiques, depuis l'esclavagisme des sociétés antiques jusqu'au moderne « socialisme » des pays marxisés, ce qui prouve que l'économie n'est pas le problème clé.

L'abondance de la production résultant de l'abondance énergétique a pour effet de faire « tomber » le prétexte économique qui a longtemps dissimulé les causes profondes du combat. De nos jours, la lutte millénaire des asservis reprend son véritable sens : ce n'est plus, exclusivement, la lutte des affamés contre les affameurs, mais celle de l'homme, de tous les hommes, contre les aliénations morales et intellectuelles qui, aujourd'hui au sein de la société d'abondance comme hier au sein de la société de disette, les maintiennent dans un identique état de dépendance.

C'est donc, très exactement, la lutte de la liberté contre l'autorité, cette lutte qui est l'essence même de l'anarchisme.

L'ère d'abondance dans laquelle sont entrées les sociétés industrialisées a ainsi pour conséquence de « démarxiser » le problème social et de restituer son actualité à l'anarchisme.

*
**

Je sais : deux hommes sur trois à travers le monde ne mangent pas à leur faim. Je sais : la totalité des matières premières sont drainées des pays sous-développés vers les pays industrialisés, l'Amérique, à elle seule, en accaparant 40 %.

On peut donc penser que la « prospérité » que connaissent actuellement les pays industrialisés ne sera que momentanée et que, dans un monde où les deux tiers des humains ne disposent pas du minimum vital, le problème économique se pose toujours et se posera même avec une intensité de plus en plus dramatique.

C'est possible. Il est même probable que si ce problème n'est pas résolu dans les prochaines décennies, il provoquera des tragédies à l'échelle planétaire — une lutte de « classes » projetée hors du cadre de la nation dans une dimension mondiale et opposant les pays pauvres aux pays riches. Mais il est également possible que le capitalisme qui, **acculé par la nécessité**, a donné les moyens de consommer (et qui eût imaginé cela il y a un siècle ?) à sa propre classe ouvrière, lorsque celle-ci sera arrivée à la limite de la saturation, il est possible, dis-je, que le capitalisme, toujours acculé par la nécessité, fournisse aux masses des pays actuellement sans ressources les moyens d'absorber une production de plus en plus pléthorique.

Comment ? Par le même processus qui lui a permis de faire accéder au niveau de la consommation une classe misérable, hier vouée uniquement à la production. Il faut bien se convaincre que, à l'aube du XIX^e siècle, la richesse n'est plus et ne sera jamais, plus jamais matérialisée par des tas d'or, mais par la quantité de produits livrés à la consommation. C'est un enrichissement, non par une épargne privative, mais par une dépense permanente, par une élévation du niveau de vie rendues possibles par la surabondance d'énergie qui a multiplié la production et que, demain, l'automation et la cybernétique vont encore accroître. Une véritable révolution socialiste s'efforcera de donner à manger à ceux qui ont faim par raison humanitaire. Le capitalisme le fera **peut-être** — parce que cela sera pour lui une question de vie ou de mort.

En vérité, je crois que le véritable danger qui, à échéance, menacera les générations futures viendra du gaspillage insensé d'un capital de matières premières que la nature a mis des milliers de siècles à constituer et qui, épuisé, le sera définitivement.

Mais cela est un autre problème.

Ce qui est certain, c'est que la lutte révolutionnaire pour l'affranchissement, non plus seulement économique, mais moral et intellectuel, de l'homme demeure actuelle.

M. F.

Prostitution et révolution des rapports humains

par Pierre MERIC

*« La cité qui se voulait fraternelle devient une fourmière
d'hommes seuls. »*

(A. Camus - « L'Homme révolté »)

L'empressement de l'homme d'aujourd'hui et l'effervescence qui l'entoure ne sont qu'apparences de vie en société ; en fait, il n'a pratiquement plus aucune communication avec ses semblables. Le règne de la beauté individuelle, de la diversité des types semble révolu au profit d'un échantillonnage au service du système social, au profit de la conformité.

Bien qu'il soit au courant de tout ce qui se passe dans l'univers, l'homme d'aujourd'hui est toujours plus égoïste ; bien qu'il soit appelé à côtoyer une foule de gens, à leur parler, à rire et vivre avec eux, il se sent toujours plus seul.

Mais alors même que l'identique et le laid s'estiment être le progrès, alors que la décadence semble se rendre définitivement maîtresse du monde, nous disons qu'elle est dépassée par un type d'homme donnant enfin leurs véritables sens aux mots amour, beauté, puissance, et que c'est ce type d'homme-là qui, succédant à la décadence, se rendra maître du monde (à moins que la décadence ne suicide le monde).

Alors que la prostitution des rapports humains s'étend à la société tout entière, nous ferons la révolution de nos rapports en allant vers la création d'une société révolutionnaire.

Alors même que la décadence conduit l'humanité à la mort, nous sommes les premiers balbutiements de la plus grande renaissance que l'on aie jamais connue.

Alors que les structures se sclérosent, que l'on s'empresse dans l'aveuglement, nous débordons tous les carcans par le plus puissant et le plus profond souffle de jeunesse.

Alors que la totalité se construit à pas lents et sûre d'elle, nous ne nous satisfaisons plus seulement de lui embrouiller les cartes, mais nous jouons un autre jeu, nous faisons AUTRE CHOSE, nous prenons l'ini-

tiative de la construction de l'unité dans la diversité, c'est-à-dire de l'ANARCHIE — nous sommes l'AUTRE POUVOIR.

*
**

PROSTITUTION

La société entière devient un vaste camp de concentration ceinturé par les barbelés du système et de la domination psychologique, un vaste camp de la mort... de faim ou bien d'ennui. Paris ressemble un peu plus chaque jour à une prison où les détenus se bousculent pour avoir la pâtée et où les révoltés sont impitoyablement matraqués par leurs gardiens (prisonniers eux aussi du même pénitencier). Les écoles se transforment en casernes où l'on prépare les futurs bons soldats ou esclaves de la future fourmilière. Les usines sont passées du bagne au bordel, du labeur exécrationnel au sourire domestique encore plus exécrationnel, de la mort courbée mais le poing levé à la mort à plat ventre, soumis et bienheureux.

Les relations entre tous les humains deviennent des « relations de dirigeants à dirigés », de maîtres à esclaves, de proxénètes à prostituées. Mais alors même que l'un et l'autre éprouvaient malgré tout un certain amour réciproque, dominateurs et dominés d'aujourd'hui n'ont aucune communication entre eux — les relations sado-masochistes approchent de leur absolu. Le partenaire est toujours plus complètement nié, ignoré, vu comme un objet de consommation.

La prostitution proprement dite, qui fut longtemps cantonnée dans des ghettos et des quartiers réservés, s'étend peu à peu à la société tout entière — le nombre des « occasionnelles » surpasse progressivement celui des « professionnelles » — et ne peut-on qualifier de prostituées les employées qui gravissent la hiérarchie des salaires à coups de coucheries (tout comme des prostitués ceux qui le font à coups de coucheries morales plus communément nommées la participation).

La prostitution universalisée est un instrument de domination

Les publications pornos, même si elles sont la récupération d'une certaine libéralisation sexuelle, constituent une drogue diffusée par le système — c'est sa logique même. Quant au « paradis suédois », il n'est que la préfiguration sur le plan sexuel du totalitarisme vers lequel on tend aux U.S.A., en France ou en U.R.S.S.

On a scindé l'amour en deux (comme le christianisme et la bourgeoisie avaient séparé l'être en corps et esprit), et on a dit : « les rapports sexuels sont seuls réels ; quant à ces rêves utopiques d'amour qu'ont décrits poètes, musiciens et artistes, ça n'existe pas ! — « c'est bourgeois ! » — la délicatesse, la beauté, la douceur, la finesse, le frisson de la communication, le fait que je t'aime quand la terre est magnifique et quand j'ai espoir qu'un jour la puissance de notre amour corresponde à la formidable révolution fraternelle — tout ça n'existe pas !

Et on a dit : l'amour c'est « la fonction de l'orgasme » ; le partenaire est un objet destiné à satisfaire nos besoins ; tous les rapports humains sont destinés à devenir un échange commercial, un troc.

Des savants « révolutionnaires » en ont fait leur théorie maîtresse : des idiots « révolutionnaires » ont pris ces dires pour leur doctrine fondamentale, et des égarés dénomment liberté sexuelle ce qui n'est que la préfiguration des rapports amoureux totalement aliénés dans une société totalement malade au sein de laquelle les rapports sociaux seront totalement prostitués.

L'amour tend à se faire dans l'égoïsme et la solitude des partenaires — comme toutes les relations humaines. « L'amour libre », ou prétendu tel, n'est en fait qu'un libertinage bourgeois et sado-masochiste. La société entière se totalitarise ; la vie tend à devenir une partouze permanente.

Et l'alibi, c'est toujours la « bonne conscience » — qu'elle soit « révolutionnaire » ou pas — la tranquillité d'esprit, l'assurance, l'indépendance — en fait la solitude et le désamour.

La société se sert des abstractions de Freud et des « rationalistes », pour faire passer la prostitution et la participation (deux formes, une même démarche) et pour couper l'herbe sous les pieds à l'existence qui se manifeste.

NEGATION

Dans ce vaste camp de la mort les hommes deviennent, tous, les bourreaux cyniques les uns des autres.

Pour se « libérer » de l'insécurité ils se donnent une « puissance » ou alors ils se trouvent un soutien, ils prennent le pouvoir ou bien ils se soumettent — ils s'échangent une « supériorité », celle des rapports tyran-esclave, parti-membre, système-individu. En définitive, ils deviennent tous esclaves du système de leurs rapports prostitués. L'existence devient universellement niée. La vie n'appartient plus à l'individu, elle est le reflet du système qui l'intègre dans ses aspects les plus intimes — pour se l'aliéner le plus totalement possible.

Mais énormément de choses nous font penser que l'homme n'est pas complètement fait pour être un instrument ; ne serait-ce que le nombre croissant de dépressions, de folies et de suicides.

LIBERATION

Il faut rendre leurs valeurs aux mots.

L'amour libre — c'est la communication progressive, difficile, formidable et magnifique de deux êtres dans tous leurs aspects ; c'est une chose que la science et les savants détruisent, que les raisonnements ternissent et qui ne peut avoir de vie qu'à partir des colères, des révoltes, des réconforts et des frissons, d'une télépathie toujours plus intense, de la délicatesse et de la douceur.

La liberté — ce n'est pas l'indépendance ni la solitude, mais c'est l'amour et l'amitié, c'est la fraternisation, c'est la création issue de l'amour, c'est l'épanouissement complet.

La puissance — c'est la création enthousiaste, c'est la révolution dans le quotidien, et c'est l'acte révolutionnaire quotidien préparant l'avènement de la société révolutionnaire, c'est l'amour débordant.

Qu'est-ce donc qui peut nous permettre de définir ainsi ces mots ? — LA REVOLTE, le refus et le dégoût qui se manifestent face au cancer qui envahit l'association des hommes ; cette révolte qui revendique l'amitié, la beauté, la puissance et le rire éprouvant l'épanouissement d'une véritable libération.

La véritable libération ne surviendra que le jour où l'on ne portera plus secours par pitié, par compassion ou par charité mais par chaleur amicale et fraternelle, par solidarité — le jour où l'on ne travaillera plus en rouage du système aux côtés d'autres rouages, mais où l'on aboutira à la pratique permanente de l'entraide — le jour où l'on ne considérera plus ses compagnons de travail comme des concurrents qu'il faut doubler pour réussir, mais comme des frères — le jour où l'on saura que seule une victoire commune est une victoire véritable — le jour où l'on n'aimera plus son partenaire comme un esclave ou un tyran, comme exclusivement un objet de satisfaction sexuelle ou de « réussite sociale », mais comme un être avec lequel une communication totale est nécessaire pour parvenir à l'amour, le vrai, le seul pouvant être créateur d'un enfant de la libération.

La véritable libération ne surviendra que le jour où toutes les formes de prostitution seront en voie de disparition — cela suppose la révolution tout entière.

DEVIATIONS

S'il suffisait de se prétendre révolutionnaire pour faire la révolution, elle aurait déjà été faite. C'est parce qu'on a bâti des théories ignorant la source même de la révolution, la révolte, que toutes les révolutions comme tous les souffles révolutionnaires ont porté leurs traîtres en leur sein. On est presque toujours passé de la révolte au nihilisme en se prétendant encore révolutionnaire et en ne faisant ainsi qu'accélérer le processus conduisant à la construction de la totalité.

Le socialisme de parti, la révolution marxiste, le fascisme et l'hitlérisme sont les aspects célèbres et criants de cette déviation. Mais il en existe d'autres :

— l'auto-stop dans tous les domaines, que ce soit dans le domaine intellectuel ou économique, le parasitisme des rats de bibliothèques et des faiseurs de théories sans aucun rapport avec les volontés profondes de l'être, le parasitisme de « celui qui s'en tire » dans cette société malade ;

— les déviations sexuelles évoquées plus haut, croire que l'amour c'est seulement « ça » aboutit à des résultats pires que ceux de la prostitution bourgeoise, qu'est-ce que la partouse sinon la totalité parvenue à sa finalité ?

— toutes les drogues et tous les « paradis artificiels », tous les petits bonheurs de consommation, tous les « remèdes » galvaudeurs de l'existence ;

— l'individualisme exacerbé conduisant soit aux pratiques petites-bourgeoises chez un hypocrite, soit à l'isolement, équivalant au suicide, à l'auto-destruction de l'être, chez un individu sincère ;

— enfin les « chapelles » du mouvement anarchiste. On a fait divergences graves de ce qui était diversité, alors que de la confrontation de toutes les diversités, de leur communication, est en train de naître un souffle de pensée d'une richesse et d'une vie n'ayant rien à voir avec les doctrines écrites définitivement par des savants puis mâchées et remâchées sans cesse par leurs disciples.

REVOLUTION

L'organisation révolutionnaire naîtra de cette confrontation dans l'action et dans la pensée, dans la pratique en définitive. Les hommes et les groupes y demeureront toujours divers, préfigurant la diversité future, simultanément autonomes et unis. Son but est simple et immense à la fois ; l'organisation révolutionnaire est destinée à devenir la société révolutionnaire de demain. C'est pour cela que la révolution se fait autant dans le présent que vers le futur.

En premier lieu son rôle est de se renforcer par la propagande et l'élaboration théorique, par le développement d'une présence. Elle est ensuite l'instrument d'une lutte pied à pied, la plus forte et la plus intelligente possible, face à la fascisation et à l'offensive de répression. La révolution c'est aussi la pratique d'un refus de toutes les formes de prostitution ; l'ouvrier qui gueule dans sa boîte, l'enseignant qui se fait vider parce qu'il a enseigné en révolté pour des révoltés, n'ont plus aucun rapport prostitué avec leurs compagnons de travail, leur patron ou l'Etat. Le combat solidaire est nécessaire toutefois si l'on veut que cette forme d'action ait une continuité.

Enfin, l'organisation révolutionnaire ne peut être construite comme n'importe quel parti. En son sein, la pratique de la solidarité doit être systématique et les rapports prostitués doivent disparaître entre les militants. Pas de dirigeants, des animateurs, pas de bureau directeur mais des initiatives que l'on communique.

Pour tout cela il faudra que l'organisation aille vers une pratique de la vie en groupes communautaires fédérés.

P. M.

P U B L I C LE FAIT

— En vente dans les kiosques ou 12, rue Chabanais — PARIS-2^e —

Téléphone : 742-79-00

*De l'amour, considéré au
travers de son dernier refuge,
le modernisme, d'ailleurs partie
intégrante d'une mode
intellectuelle tout entière*

par Arthur MIRA-MILOS

« Ce n'est pas son argent qu'elle aime, elle l'aime parce qu'il est riche. La richesse est une qualité morale. »

Jacques Rigaut

(« Roman d'un jeune homme pauvre » in « Ecrits »)

Que je débute ici par une citation du grand (1) Jacques Rigaut, donne déjà le ton, la note, le **la** de mon propos. Je considère assez l'acte sexuel comme l'acte surréaliste pur, corollaire de celui que Breton entendait offrir aux frissons des bonnes âmes et qui consistait à descendre dans la rue, revolver au poing, et à tirer au hasard dans la foule. Breton d'ailleurs ne l'a jamais fait, mais laissons les morts dans leurs matins froids. L'acte sexuel considéré comme l'apprentissage de l'humour, du merveilleux, du rêve, de la folie de l'objet, et de l'automatisme pur, n'est plus alors une ridicule partie de jambes en l'air, un acte de simple prostitution rabougri, mais l'exutoire de la démençe. Se conformer à la règle du jeu, c'est faire de l'amour épidermique alors qu'il s'agit de tout autre chose : de la chair et du sang. Qu'on ne s'y trompe pas, il s'agit bien là de la violence à l'état pur, du déchaînement total, de la perte sans retour de la conscience et (pour parler plus net) de la Raison. Les philosophes

(1) C'est avec le calque de vies médiocres que je peux dire que Rigaut est « grand » ; il l'est justement, perdu dans la médiocrité de son monde.

ne sont pas des jouisseurs ; même leur cervelle ne sait pas embrasser comme il faut.

Nous vivons un monde sage. Un monde tranquille, paisible, simple, nu, pâle, dégoûtant. Nous vivons un monde froid, où l'on nous fait miroiter la splendeur des étoiles, alors que la Beauté, l'unique et uniforme Beauté est bien plus près de nous, dans un ventre. Lorsqu'on apprend l' « amour », on ne sait jamais que des gestes qui deviennent obscènes avec l'âge. On n'apprend pas la rupture de l'être tout entier avec le reste du monde : quoi de plus étranger au tiers provisionnel, à l'armée, au bulletin de vote, à la grâce des magistrats, au tiercé et à monsieur Guy Lux, qu'une verge dans une bouche de femme ? Les mots sont terribles. C'est ça, voilez-vous la face, couvrez votre honte d'un drap noir, et continuez à tourner, et à prendre les femmes par derrière pour vous faire du « bien » et parce que c'est le « signe du temps ».

La jouissance est une sensation contraire à la survie. C'est la vie tout entière qui s'y déchaîne, c'est l'effondrement définitif de toutes nos pierres froides. Qu'on se mette bien ça dans le crâne...

Ecrire le plaisir avec des mots de la langue est une bien triste consolation : lorsque je dis amour, l'amour ne sort pas de ma gorge ; lorsque je l'écris, l'amour ne sort pas du papier. Tout cela n'est que lettre morte. Autrefois, dit-on, la lettre s'est faite chair : quelle rigolade ! C'est la chair aujourd'hui qui se fait lettre et tout cela se vend fort bien, ma foi.

L'amour n'a pas pour habitude de réclamer grand-chose. A peine un clin d'œil dérobé, une soirée au restaurant, ou la promenade au Bois, et la partie se termine dans un tête-à-tête fort sympathique. Le jeu d'ailleurs en vaut la chandelle. Car qui de celle qui avale ou de celui qui est avalé peut garder le maintien haut ? Qui gagne ou perd à ce jeu ? Celui qui donne, ou celle qui reçoit ? Car c'est aussi d'une lutte vaine qu'il est question dans les chaumières au coin du feu ; se faire violer ou être marron devant une pucelle hermétiquement fermée à la tentation. Non qu'elle sait n'avoir pas envie, mais elle est là, gourde, déjà bonne sœur, faisant l'apprentissage de la terne simplicité, et du doux espoir marital, dans la quiétude d'un foyer vaporeux. Elle est déjà perdue, et sa virginité lui est une grande consolation.

L'autre est là à jouer le jeu de l'offre et de la demande. « Mon corps contre quelque chose » : ces femmes manquent vraiment d'ambition. L'amour n'est alors qu'une simple constatation, l'impression d'être comme la bourgeoisie, émancipée, « libre » et pas sage du tout. On flirte, on rit, on s'amuse et on a l'impression d'avoir « eu » l'autre, parce que c'est une compétition où l'honneur est en jeu : on en arrive à croire que « tu m'as baisée parce que j'ai bien voulu ».

Bref, n'en parlons plus. C'est le lot quotidien, où l'on est vicieux un peu, mais pas trop, juste de quoi être un ou une intellectuelle respectée et d'avoir sa place dans les bistrotts du boulevard Saint-Germain.

L' « émancipation » sexuelle n'est pas autre chose : un commerce vertueux où l'on cherche à être dans le vent tout en ne se mouillant pas trop dans la tempête. On en vient à faire l'amour par standing, pour

montrer qu'on n'est pas un con, que la virilité ce n'est pas de la guimauve, et qu'on marche avec son siècle, les jambes écartées.

L'Amour n'est pas cet « amuse-gueule » ; c'est le plat de résistance de la vie, puisque c'est chaud, terrible, dangereux, démentiel. Ça ne s'achète pas devant un verre de « Coca-Cola » dans les pubs de la rue de Rennes, ça se vole à la face du monde, c'est en fin de compte le plus beau croc-en-jambe qu'on puisse faire à l'humanité.

Tiens, la véritable révolution, c'est ça !

Allez : « Heureux celui qui meurt d'aimer »...

A. M.-M.

ANNONCE : Jeune homme dans la misère, sans expérience, 21 ans, ongles rongés, fesses sales, possédant œuvres complètes de Lénine, épouserait femme riche, 50-60 ans, possédant villa, voiture, bonne santé, parlant le suisse, bonne moralité. Ecrire A. M.-M. «La Rue». Joindre photos, nues, jambes écartées.

L'APPEL

UN NOUVEL HEBDOMADAIRE

L'APPEL, édité par le Mouvement Communautaire Français, devient indépendant et paraîtra désormais chaque semaine. Il veut être la tribune de toutes les forces de progrès, sans sectarisme ni prosélytisme, le lien de tous ceux qui veulent une Société rompant avec l'injustice. L'APPEL n'est pas vendu au numéro. Pour abonnement d'essai, adresser 15 F à son C.C.P. : Paris 10.484.09

Art et contestation

par Michel RAGON

On parle beaucoup aujourd'hui de « crise de l'art ». On conteste l'art et la culture. On les accuse d'être aliénés à une société dont ils sont l'expression, ou la bonne conscience. L'art et la culture apparaissent aux jeunes contestataires comme l'alibi suprême d'une société qu'ils réprouvent. Certains jeunes artistes, troublés par cette accusation, ont cessé de peindre et de sculpter. Leur silence est considéré par certains comme un suicide de l'art.

De la « crise de l'art », on en est venu en effet à parler de mort de l'art. Rien d'étonnant à cela. L'art est une des formes de l'expression vitale d'une société. Si l'on parle de « crise de l'art », c'est qu'il existe dans le monde actuel une « crise de l'homme ». Si l'on parle de mort de l'art, c'est que l'humanité tout entière est menacée de mort par la science. Tout en haut de la pyramide du progrès industriel se tient aujourd'hui un Veau d'Or qui a la forme d'une bombe H.

Le refus du monde technologique a conduit l'art contemporain à une esthétique de la dérision qui va du **pop-art** à l'**art pauvre**, en passant par le groupe français des **Nouveaux Réalistes**. En récupérant tous les déchets de la société de consommation, en en faisant des « objets » considérés comme des tableaux et des sculptures et vendus comme tels aussi cher que de l'or ou des diamants, Rauschenberg démontrait par l'ironie l'absurdité des « lois du marché ». « Tout ce que je crache, c'est de l'art, puisque je suis artiste », disait déjà, voulant être provocant, l'un des fondateurs du **dadaïsme** : Schwitters. Rauschenberg ramassait dans les poubelles de New York les bouteilles de Coca-Cola jetées après usage et, les plaçant dans un tableau-montage, comme des pierres précieuses dans un reliquaire, les imposait comme œuvres d'art aux milliardaires américains. En France, César allait dans les cimetières de voiture, les faisait comprimer en blocs de ferraille d'une tonne, et les exposait comme œuvres d'art dans les galeries et musées. Tinguely construisait de grandes machines, fonctionnant parfaitement, mais ne servant absolument à aucun usage. Arman accumulait des vieux rasoirs, des peignes, toute une bimbeloterie qui devenait reliefs du monde industriel. Mais de ces déchets se dégageait finalement une étrange beauté. Ces artistes, sans l'avoir voulu peut-être, réhabilitaient la beauté fanée des objets perdus, oubliés, rejetés. Et ces objets intervenaient de nouveau, dans une société qui les avait éliminés, métamorphosés par le regard amoureux de l'artiste. Comme la Belle au Bois Dormant réveillée par le baiser du Prince Charmant.

Cet esthétisme finalement triomphant, a conduit d'autres artistes plus jeunes à une négation qu'ils voulaient encore plus grande. Puisque finalement, on en venait toujours à un « art riche », eux allaient faire délibérément de l'art **pauvre**. Rauschenberg procédait à des montages qui avaient l'apparence du tableau ou de la sculpture, même si le matériau était « pauvre ». Eux, allaient exposer le matériau tel quel. Les galeries d'art se mirent à ressembler soudain à des chantiers de démolition. On y exposait des tas de briques, tels qu'ils tombent d'une brouette, des tas de sable, des vieilles planches, des fils de fer. Mais il se trouva encore des collectionneurs pour acheter, comme s'il s'agissait d'œuvres d'art, ces matériaux bruts qu'ils auraient pu parfaitement ramasser eux-mêmes dans la rue. Mais peut-être le « spectateur » est-il arrivé aujourd'hui à une telle paralysie d'imagination qu'il lui faut un artiste pour lui souligner la beauté d'un pavé, dans la rue.

Une troisième vague d'artistes considéra les deux premières comme trop esthétisantes, et décida de se passer cette fois-ci de tout « support ». Ainsi naquit l'art **conceptuel**. Dans le désert du Nevada, certains jeunes artistes américains tracent des lignes blanches que personne ne pourra voir (mais ils prennent soin, en général, de faire photographier ou filmer leurs « performances », ce qui enlève quelque désintéressement à leur « acte gratuit »). D'autres creusent des trous. L'Italien Manzoni, mort en 1963, à l'âge de trente ans, projetait de peindre une ligne blanche le long du méridien zéro de Greenwich. En attendant, il peignait sur un rouleau de papier journal, même rouleau que ceux des imprimeries, une ligne de sept kilomètres de long. Cette ligne sur le rouleau fut ensuite enroulée dans une boîte cachetée. Ainsi, personne ne pouvait la voir, ni l'exposer. Elle restait au niveau du concept.

L'Italien Manzoni, et son contemporain le Français Yves Klein (lui aussi mort à trente ans, en 1962) exercent actuellement une grande fascination sur les jeunes artistes. Yves Klein était l'inventeur des tableaux monochromes bleus. Manzoni, lui, présentait des « achromes » blancs. Yves Klein baignait dans la couleur bleue des femmes nues qui, ensuite, imprégnaient des toiles blanches de leurs formes. Manzoni, lui, se contentait de signer des femmes nues ou d'apposer son empreinte digitale sur un œuf.

Alors que l'histoire de l'art est le récit de la longue lutte des artistes contre la matière, de nouveaux artistes apparaissent dans notre temps qui ne luttent plus qu'avec l'idée. On produit moins d'œuvres, que des idées pour faire des œuvres. Mais il en est de même dans tous les arts : les romanciers ont tendance à publier l'histoire d'un romancier qui voudrait écrire un roman ; les cinéastes, depuis Jean-Luc Godard, préfèrent le brouillon d'un film à un film objet fini ; les musiciens font intervenir dans leur partition l'aléatoire.

Alors que le public pense que l'artiste est aujourd'hui totalement détaché de la vie humaine normale et banale et que ses œuvres ne sont plus du tout le reflet, ou la réflexion, de la vie humaine contemporaine, il existe au contraire des relations très étroites entre les arts modernes et l'actuel vie humaine. L'art abstrait, en réaction contre le temps de l'image anecdotique partout répandue par les écrans de télévision et de cinéma est comparable, en importance, dit le philosophe Stéphane Lu-

pasco, à l'irruption en physique des phénomènes quantiques et de certaines révolutions biologiques capitales. L'art abstrait lyrique a été aussi une nouvelle manière de voir la nature. Le tachisme d'un Georges Mathieu s'est apparenté au culte de la vitesse si cher à tant de nos contemporains.

Après de longues années d'art abstrait, une nouvelle figuration est apparue. Tout comme Kierkegaard, des jeunes artistes qui étouffaient dans l'abstraction devenue une formule, se sont écriés : « L'univers, rendez-moi l'univers ! ». La « figuration narrative » a redonné la primauté à l'anecdote, anecdote vite devenue une arme de combat politique. Ainsi, là encore, l'artiste voulait s'insérer dans les préoccupations des hommes de son temps. Ces tableaux figuratifs étaient des manifestes contre la guerre au Vietnam ou contre la faim dans le tiers-monde. Mais ces tableaux restent au stade des bonnes intentions car une arme politique est de peu de portée avec le simple tableau de chevalet, comparé à ce que peuvent être une émission de télévision, un film, une affiche. Il semble qu'ici la peinture se soit égarée dans des chemins où elle n'a plus d'efficacité.

Une autre forme de contestation est apparue, plus esthète : les **objecteurs de vision**. Dans cette tendance, Jean-Pierre Raynaud peint tout en blanc, avec quelques surfaces rouges, des « environnements » qui ressemblent à des intérieurs d'hôpitaux ou à des salles de machines dans le sous-sol des usines. C'est la parfaite expression de ce « cauchemar climatisé » par lequel Henry Miller définissait la civilisation industrielle.

Par contre, d'autres artistes, de plus en plus nombreux, sont séduits par la technologie. On trouve cette séduction déjà dans le **Bauhaus** où l'ingénieur était considéré comme le nouveau magicien des temps modernes. Le **cinétisme** et le **pop-art** ont repris ce thème. Vasarely crée des peintures qui peuvent parfaitement être industrialisées. Nicolas Schoffer a créé des sculptures, dont l'une est mue cybernétiquement, qui sont mobiles, sonores, et projettent des spectacles colorés. Des industriels se sont très intéressés à cet art qui tend à se rapprocher de la science et un institut s'est créé aux Etats-Unis qui offre aux artistes tous les moyens techniques les plus avancés pour faire des expériences. Un accord inattendu entre l'art et la machine, qui furent ennemis mortels au siècle dernier, est comparable à l'accord entre le prolétariat moderne et la machine. On sait qu'aux débuts de la période industrielle, les ouvriers brisaient souvent les machines dans lesquelles ils voyaient la cause de tous leurs malheurs. Aujourd'hui, au contraire, dans toutes les grèves ou émeutes, les ouvriers protègent les machines. L'éloge de l'ingénieur partit jadis d'une réaction culturelle anti-académique, mais la séduction exercée aujourd'hui par la technologie sur certains artistes risque d'aboutir à une oblitération de l'art et de la culture étouffés par le monde mécanique. Il en est donc de l'art comme de l'homme : la machine peut le magnifier en le transformant, ou l'anéantir. (1)

(1) La machine deviendra-t-elle, elle-même, artiste ? Les ordinateurs dessinent actuellement des formes impossibles, c'est-à-dire géométriquement impossibles. Il est probable que cette géométrie du trompe-l'œil créée par la machine va envahir prochainement le domaine de l'affiche et des arts visuels en général.

L'art, qui apparaît souvent au public comme une activité non utilitaire, a en fait une grande influence sur nos activités et le cadre général de notre vie. Sans que l'on s'en rende toujours compte, c'est lui qui transforme, qui indique les voies. Par ses intuitions, l'artiste joue finalement un rôle plus important que l'ingénieur qui est l'homme du calcul, donc des applications.

Par exemple, de Cézanne à Mondrian, en passant par le cubisme, la recherche d'un nouvel espace pictural a abouti à la création d'un nouvel espace architectural, dans lequel nous vivons. La sculpture mobile, de Calder au cinétisme, a abouti aux nouvelles notions d'architecture mobile qui joueront un grand rôle dans l'habitat et l'urbanisme de demain. Le baroque de certains peintres et sculpteurs a brisé le credo du fonctionnalisme qui était devenu un nouvel académisme. Les théories du non-art et de l'immatérialité de l'art ont pour parallèle les théories prospectives de l'immatérialité en architecture. Les peintures immatérielles au feu de Yves Klein, et toute sa cosmogonie naturaliste de peintures faites avec des empreintes de vent, ou de pluie ; les peintures au néon de Martial Raysse, aboutissent aux recherches architecturales de toits d'air que l'on ne voit pas, de climatisation de cités sous coupoles translucides.

L'avenir de l'art ? L'art aura un avenir, si l'homme en a un. L'avenir de l'art sera fonction de l'avenir de l'homme. Il atteindra de hauts degrés spirituels si l'homme se détache du matérialisme et de l'utilitarisme comme finalité, pour se préoccuper plus de notions de liberté, de loisirs et de spiritualité.

Le monde actuel souffre d'une absence d'art urbain. C'est ce que l'on essaie de redécouvrir aujourd'hui sous le nom « d'environnement ». Tout comme on essaie de redécouvrir par le **happening** la vertu des spectacles totaux qu'étaient jadis en Occident les « mystères » religieux joués sur le porche des églises et les grandes fêtes collectives du Carnaval. L'architecture de l'avenir tendra à redevenir cet art total que fut en Occident chrétien la cathédrale, synthèse de l'architecture, de la technique la plus avancée, de la sculpture et de la peinture. Bien sûr les cathédrales de notre temps ne seront pas des églises, mais d'autres lieux architecturaux, polarisation du cœur des villes, où l'homme pourra trouver en permanence une imprégnation de tous les arts : lumière, mouvement, couleur, forme, images, langage. Mais il faudra sans doute pour cela que notre civilisation réussisse à trouver son éthique, en même temps que son esthétique ; c'est-à-dire une certaine homogénéité.

M. R.

Le soulèvement de la jeunesse, l'économie nucléaire, la kladologie et l'hyperthéodémocratie devant l'anarchie et la destruction de l'Etat

par ISIDORE ISOU

1. BREF HISTORIQUE DE L'ANARCHIE RELIGIEUSE A L'ANARCHIE DU SOULEVEMENT DE LA JEUNESSE ET DE L'ECONOMIE NUCLEAIRE.

Le refus du pouvoir politique établi date, selon Platon, de l'époque des sophistes : il est devenu l'expression d'un grand nombre de conceptions qui l'ont progressivement enrichi sans cependant lui permettre de vaincre et de détruire l'Etat.

1) L'histoire a connu l'anarchie fondée sur une **conception générale, religieuse**, telle qu'elle dérivait de la doctrine des hussites ou des anabaptistes — qui rejetaient toute autorité et contrainte, parce que, selon eux, Dieu se trouve dans tout croyant — et surtout telle qu'elle ressortait du message du curé Meslier, qui s'appuyait sur les **Actes des Apôtres**, précédant ainsi le christianisme libertaire d'un Tolstoï.

2) Le passé a également enregistré l'anarchie fondée sur une **conception générale, éthique, juridique ou « bourgeoise »** telle qu'elle s'était manifestée dans certains messages des parlements, opposant au roi, le **droit des citoyens contre les voies régulières du pouvoir absolu**, et telle qu'elle s'était exprimée même chez les « enragés » de 1793, Jacques Roux, Varlet, Leclerc... qui attaquaient l'autorité établie, au nom des **valeurs morales**, en s'élevant contre la « malveillance », l'« avarice » et qui voulaient aboutir à l'égalité par la loi, la taxation des subsistances, le décret sur le maximum des grains : dans la même catégorie, on pourrait ranger des théoriciens comme William Godwin, dont le titre de l'ouvrage principal, **Recherches sur la justice politique**, nous définit le domaine d'où il tire ses arguments contre les dirigeants de la nation.

3) Enfin, l'histoire nous a découvert l'anarchie, fondée sur une **conception économique**. Si on peut trouver des formules contre l'Etat parasite, chez les libéralistes d'Adam Smith à J.-B. Say, il faut surtout enregistrer le grand courant de l'économie « critique », de Proudhon à

Bakounine, qui a mis tous ses espoirs dans les capacités de la classe ouvrière et ses possibilités de réalisation de la société libertaire.

4) Mais depuis 1949, les théories atomistiques (libéralistes) et moléculaires (collectivistes, prolétariennes) de la science des richesses ont été considérées comme des expressions fragmentaires et insuffisantes par le **système nucléaire (juventiste)**.

Seule une vision dépassant le circuit des agents assis — capitalistes et prolétaires — et envisageant la **sphère économique intégrale** avec ses millions de jeunes et d'externes, **esclaves et surexploités**, par rapport aux millions d'internes, et considérant non seulement le produit de la population active, c'est-à-dire le travail additif, mais également le fruit multiplicateur des **gratuités** externes, à savoir les **créativités pures ou détournées** fondées sur la totalité des branches de la culture et de la vie, matrices multiplicatrices, seule une telle vision, disons-nous, saisissant le mécanisme par lequel on peut arriver à constituer la **société paradisiaque**, peut offrir les moyens profonds et précis de destruction de l'Etat parasite et proposer une stratégie efficace afin d'atteindre cette fin.

Ainsi, selon nous, l'anarchie après avoir possédé un contenu sophiste, religieux, juridique, bourgeois et prolétarien devra s'appuyer sur l'économie nucléaire et son contenu composé de quatre **dimensions originales** : le **secteur juventiste** (fondé sur l'appel aux forces de millions de jeunes reconsidérés par notre théorie comme **des esclaves et des surexploités**) ; le **secteur novateur** (basé sur les capacités multiplicatrices créatrices, **distinctes du travail additif**) ; le **secteur kladologique** (constitué par l'ensemble bien défini des dimensions du savoir et de l'existence) ; et enfin le **secteur hyperthéodémocratique** (représenté par la démocratie des super-dieux polytechniciens, la **société paradisiaque** des promoteurs des structures inédites, en reconversion permanente).

Seul ce système sera assez puissant pour aboutir à une destruction de l'Etat et de l'autorité parasites.

L'anarchie deviendra juventiste, novatrice, kladologique et hyperthéo démocratique ou ne sera pas !

2. L'ESCLAVAGE ET LA SUREXPLOITATION DE LA JEUNESSE PAR RAPPORT AUX FORMES D'EXPLOITATION CONNUES PAR L'ANARCHIE PASSEE.

Les théories libertaires antérieures étaient ou trop fumeuses (religieuses et morales) ou trop fragmentaires et statiques (bourgeoises et prolétariennes).

L'économie nucléaire a déterminé, pour la première fois, l'état réel de toutes les catégories d'habitants de la société et surtout a défini, pour la première fois, la condition de la jeunesse — ignorée par les doctrinaires passés — comme **une condition d'esclavage et de surexploitation des externes, situés en dehors du circuit, par rapport aux internes (exploités et revendicatifs ou non)**.

En établissant la carte élargie de toutes les injustices de l'humanité, formulées d'une manière quantitative mathématique, notre système a pu offrir le **mécanisme intégral des mécontentements de la collectivité**, exigeant une stratégie originale. Ce que nous affirmions depuis 1949, depuis

la publication du **Soulèvement de la Jeunesse**, a pu enfin se propager, et s'expérimenter partiellement en France, au cours de la révolte du mois de mai 1968, qui a commencé non avec les syndicats ouvriers, — ainsi que l'exigent les schémas marxistes et prolétariens — mais avec les syndicats d'étudiants et de lycéens, puis de jeunes travailleurs, qui ont **externisé** les vieux travailleurs et leurs délégués d'entreprise et politiques.

3. LES FORCES MULTIPLICATRICES DE CREATIVITE PURE OU DETOURNEE PAR RAPPORT AUX FORCES ADDITIVES OU PRODUCTIVES CONNUES PAR L'ANARCHIE.

Les anarchistes, depuis Proudhon et Bakounine, préoccupés surtout des capacités de la classe ouvrière, n'ont pas saisi que ces capacités ne représentent qu'une section fragmentaire de la masse de peines du circuit ou du marché, **qui ne peut pas briser et renouveler son système de rémunération ou sa section partielle de plaisirs.**

En dévoilant la sphère économique intégrale, la théorie nucléaire a défini toutes les quantités d'énergie qui circulent dans la société ; d'abord **la masse de gratuités** des jeunes esclaves et surexploités dépensées non pour fabriquer des marchandises, mais simplement pour « évoluer », « arriver », atteindre la place désirée ; puis les accomplissements quintessentiels de ces gratuités, c'est-à-dire **les créativités pures ou détournées** (les multiplications enrichissantes ou destructives des militaires ou révolutionnaires) ; qui s'allient — afin de reconvertir ou pousser à la révolte ou entrent en conflit — afin d'écraser et éliminer — **avec les quantités de travail acquis.**

Seule la vision réelle des forces possibles (virtuelles) et existantes des puissances dynamiques (multiplicatrices) et statiques (additives) peut offrir une image précise des capacités autoritaires et anti-autoritaires, tyraniques et libertaires, de la société.

Sans cette conception, l'anarchie fera toujours appel aux éléments assis et résignés ou embourgeoisés (comme les couches d'ouvriers impuissants), en laissant de côté les millions d'éléments externes et novateurs, révolutionnaires et créateurs, qui, seuls, sont capables d'**externiser** les premiers, puis anéantir l'Etat néo-libéraliste ou bureaucratique, afin de nous conduire au-delà du baignoire de la société socialiste ou communiste, à la société paradisiaque, fondée sur le fonctionnement des structures nucléaires, à savoir **l'école des créateurs, le crédit de lancement, la planification intégrale et novatrice, la rotation aux postes de responsabilité.**

4. LES COMPOSANTS POSITIFS DE LA KLADOLOGIE ET DE L'HYPERTHEODEMOCRATIE PAR RAPPORT AUX BUTS NEGATIFS DE L'ANARCHIE

Mais l'anarchie n'a jamais pu devenir une forme d'organisation ou d'expression durable de la société ou de la vie humaine, parce que comme son nom l'indique, cette conception représente une **négation** : **a(n)arkhia** : **non-commandement, non-autorité.** Or la société et la vie humaine subsistent par leurs composants **positifs.**

Tous les éléments de notre existence se sont trouvés ou ont été inventés **en dehors des conceptions de l'anarchie** : l'air dont nous avons

besoin pour respirer, les nourritures quotidiennes, les vêtements qui nous défendent du froid, les logements qui nous abritent, les médicaments qui nous guérissent des maladies, les moyens de communication, l'amour, les chefs-d'œuvre de la poésie ou de la peinture, le cinéma, les approfondissements du conscient ou de l'inconscient, l'astronomie, la physique, la chimie, la biologie, l'anatomie, la physiologie, les découvertes de la mécanique, tout cela a été saisi en dehors des théories sociales opposées au pouvoir établi, à l'Etat, à la hiérarchie.

Il y a un ensemble de branches de l'art, de la philosophie, de la science et de la technique qui constitue le domaine immense de la culture et de la vie, ensemble appelé par nous la **kladologie ou la science des branches** et qui s'est définie et développée **au-delà des doctrines politiques ou anti-politiques**.

Or, la formulation de la **kladologie** est d'autant plus importante, aujourd'hui, que nous assistons à une floraison de doctrines totalitaristes qui désirent, **au nom d'un fragment de la connaissance et de la pratique, dominer l'ensemble des valeurs de l'existence** et cela grâce à des « mouvements dialectiques », comme nous en avons malheureusement trop connus dans le passé, depuis le jésuitisme jusqu'au stalinisme en passant par le nazisme. Ainsi, encore récemment, la volonté de faire de la seule « praxis » politique, la panacée, au détriment de la science, de la philosophie, de l'art, de toutes les fonctions vitales, depuis l'agriculture jusqu'à l'architecture ou aux moyens de communication, cette volonté, disons-nous, exprimée par de soi-disant « enragés » et « situationnistes », apparaissait aux créateurs du **Soulèvement de la Jeunesse** comme un recul intellectuel et pratique, une nouvelle mouture de l'hitlérisme ou du jdanovisme.

Un certain anti-politicisme vaut l'anti-judaïsme, autant qu'il prétend résoudre l'ensemble de problèmes du savoir, et de l'existence **par une solution unique, de monomaniaque, aussi « radicale » fût-elle**.

Les plagiaires situationnistes qui ont détourné le **soulèvement de la jeunesse** vers le néo-nazisme anti-culturel — comme André Still a détourné le surréalisme pour en faire du jdanovisme —, par l'égal succès qu'ils ont remporté — car tout le long de l'histoire les formes d'abrutissement des hommes ont, au début, plus de succès que les formes d'élévation et de création — me font penser au général hitlérien d'un film américain banal, **Le Pont de Remagen**, qui, au nom de l'« essentiel » (sic), la guerre ou la politique, détruit une statuette de prix, en attendant de se faire arracher les yeux — cette vision de l'organisation du monde que cette statuette symbolise — par les balles du peloton d'exécution de son propre parti.

Nous, le **Soulèvement de la Jeunesse**, nous avons attaqué l'école et les professeurs parce qu'ils représentent l'**anti-crédation**, c'est-à-dire l'anti-progrès, l'opposition à l'évolution vers une société paradisiaque : mais combattre les œuvres des créateurs, comme le proposent certains situationnistes et « enragés », c'est devenir les **complices des professeurs réactionnaires, les ennemis de l'évolution multiplicatrice vers la société paradisiaque**.

L'anti-politicisme vaut le politicisme s'il aboutit au même abrutissement culturel et vital, s'il conduit à l'anéantissement de toutes les particules novatrices de l'art, de la philosophie, de la science et de la technique.

La décapitation des dieux et des maîtres peut aboutir à une société de décapités, au règne de la mort, dont nous ne voulons pas.

L'anarchie représente pour nous une phase nécessaire d'attaque de l'Etat parasite et des formes d'autorité statiques et dépassées.

Mais l'anarchie ne représente pas la kladologie, c'est-à-dire l'ensemble de valeurs positives — l'air, les nourritures, les vêtements, les médicaments, les arts, les pensées, les sciences, l'amour — qui constituent la vie, les composants organiques que la créativité multipliera pour nous offrir la société paradisiaque de demain. Nous, les membres du **Soulèvement de la Jeunesse**, nous sommes également opposés à l'Etat, qui, selon le système de l'économie nucléaire, représente le pouvoir acquis de la créativité détournée, l'extrême opposé de la créativité pure, et dans ce sens, **le domaine le plus parasitaire de la société**, l'endroit où les dirigeants donnent le moins — quelques combines et paroles productives, plagiées — et reçoivent le plus — les rémunérations et les «pots-de-vin» les plus substantiels.

Mais en s'appuyant sur l'ensemble de couches de l'externité (prises comme armées), de la créativité pure (prises comme techniciens) et de la créativité détournée (prises comme officiers et dirigeants militaires), la société féodale, « bourgeoise » ou marxiste, léniniste et stalinienne, a pu s'imposer par un ordre d'**emploi positif de ces matériaux collectifs**, alors que les projets séculaires des anarchistes n'ont jamais pu constituer un régime durable, justement parce qu'ils étaient purement négatifs par rapport au domaine politique, **sans embrasser non plus la définition et la reconversion de l'ensemble des catégories réelles de la sphère économique** (externité, etc.), **de la sphère d'accomplissement ou de manifestation** (créativité multiplicatrice, différente de la productivité additive), **de la culture et de la vie** (kladologie) **et de la société** (structures nucléaires, hyperthéodémocratie).

Détruire l'Etat et les fausses autorités actuelles — de l'administration de la production, de la banque, de l'école, des branches du savoir et de la vie — c'est toujours commettre un acte négatif — **nécessaire**, mais insuffisant ; car les gens ont toujours préféré le pain rassis au manque de pain, l'ordre fasciste au désordre de la mort.

Il faut aller plus loin, au-delà de la destruction et apporter **le système de transformation créatrice des hommes** — qui doivent être mués en **polytechniciens novateurs**, en **dieux** — et de leurs formes d'**association** — qui doivent être muées en structures nucléaires de la **société paradisiaque**.

Au-delà de l'anarchie, il faut révéler aux gens le système de la **kladologie**, ou le domaine des composants de toutes les branches de la culture et de la vie — et les formes d'organisation de l'**hyperthéodémocratie**, c'est-à-dire de la société où **tous les hommes seront des dieux et des maîtres**.

5. CONCLUSION : UNION AVEC LES VIEUX ANARCHISTES POUR LA DESTRUCTION DE L'ETAT PARASITE. SEPARATION POUR ALLER AU-DELA, VERS LA SOCIETE PARADISIAQUE, DE L'HYPERTHEODEMOCRATIE.

A) Si, au cours de l'histoire, l'anarchie a changé de conception en passant des théories sophistes, religieuses, ou plus précisément chrétiennes, aux théories juridiques, « bourgeoises » et « critiques », prolétariennes, notre mouvement, le Lettrisme ou le Soulèvement de la Jeunesse, propose, lui, d'élargir et de reconvertir la conception libertaire, grâce à trois ou quatre dimensions ou niveaux de découverte, quintessentielle.

1) L'économie nucléaire propose aux anarchistes la définition de la sphère sociale intégrale — et de ses catégories internes et externes — par rapport à l'ancien circuit d'échanges fragmentaires ; la première détermination de la condition réelle de la jeunesse, à savoir la découverte de son état d'esclavage et de surexploitation, qui transforme cette masse de millions d'individus, parqués dans les bagnes des universités, des lycées, des écoles, en force révolutionnaire principale ; seule apte, selon une ligne stratégique originale, à **externiser** les autres couches revendicatives du circuit — le prolétariat, les paysans, les artisans, les commerçants, etc. — et à briser les structures de la société actuelle, pour forger une société sans classes et d'opulence, fonctionnant grâce aux structures nucléaires de l'école créatrice, du crédit de lancement, de la planification intégrale, de la rotation aux places de responsabilité.

2) L'économie nucléaire propose également aux anarchistes la définition de toutes les catégories de forces ou d'énergies de la sphère sociale, à savoir les **doses de gratuités** des externes et les **doses de créativité multiplicatrice, pures ou détournées**, — différentes des doses de peines-plaisirs, envisagées par les anciens théoriciens du circuit — ensemble composant la carte de toutes les puissances constructives ou destructives, de toutes les capacités autoritaires ou anti-autoritaires — tyranniques, guerrières ou révolutionnaires — de la collectivité ; la vision de ce mécanisme général permet la compréhension des moyens possédés par les différentes couches d'adultes ou de jeunes et l'établissement d'un tableau de manœuvres ou d'actions infiniment plus efficaces que les agitations antérieures, système permettant la brisure des résistances réactionnaires et la construction d'une société débarrassée des politiciens et des hiérarchies parasitaires.

3) L'économie nucléaire propose ou débouche enfin sur la définition de l'ensemble des branches de la culture et de la vie — c'est-à-dire de l'art, de la philosophie, de la science et de la technique, représentant les composants positifs de la **kladologie** et de l'action multiplicatrice, créatrice, capables de constituer l'**hyperthéodémocratie** ou la **société paradisiaque, des dieux et des maîtres, des polytechniciens novateurs de demain**.

B) Nous disons aux vieux anarchistes, vagues, fragmentaires et falsificateurs — totalitaristes — que nous serons leurs alliés dans les phases ou les étapes passagères et négatives de destruction des structures ou des hiérarchies de l'Etat parasite et de la **société néo-libéraliste ou bureaucratique-communiste**.

Mais nous irons plus loin qu'eux, au risque de nous séparer de ces alliés superficiels, dès que nous avancerons vers la construction de la société juventiste et paradisiaque, des **polytechniciens créateurs, décidés à forger le monde de l'hyperthéodémocratie.**

L'alliance du **Soulèvement de la Jeunesse** et des anarchistes a commencé déjà vers 1950, quand nous avons organisé ensemble des conférences pour exposer des idées économiques et culturelles nouvelles.

Cette union s'est poursuivie au mois de mai 1968, quand des masses d'étudiants et de lycéens, influencées par nos idées — grâce à nos explications directes ou grâce aux explications de nos plagiaires — au nom de la révolte juventiste spécifique, **se sont élevées contre les politiciens parasites des partis acquis.**

Mais la propagation des conceptions les plus progressistes, les plus complètes et les plus profondes, de la culture en général et de l'économie politique en particulier, la diffusion du juventisme, de la théorie créative, de la kladologie, aboutiront à la **constitution d'une avant-garde de novateurs et de révolutionnaires** qui entraîneront derrière eux les masses de jeunes externes et de producteurs internes, externalisés, afin d'aller ensemble au-delà des théories et des pratiques des vieux anarchistes, **pour construire une société sans classes et d'opulence, une société paradisiaque où tous les hommes deviendront des maîtres et des dieux, une hyperthéodémocratie.**

I. I.

Editions « LA RUE »

Collection
« *La Voix des Anarchistes* »

ALBERT CAMUS
ou la Révolte et la Mesure
par Maurice JOYEUX
(disque 33 tours - 30 cm)

Prix : 19 F

Collection
« *Culture, Musique, Poésie* »

Consuelo IBANEZ
chante le poète
Maurice LAISANT
(disque 45 tours)

Prix : 5 F

Collection « Poésie »

FLAMMES
SONNETS HAUTAINS
par Maurice LAISANT

Prix : 6 F

Collection « Brochures »

1. **ALBERT CAMUS**
2. **André BRETON**
3. **Historique du Groupe Libertaire Louise Michel**
par Maurice JOYEUX
4. **STIRNER**
ou l'extrême liberté
par Paul CHAUVET

Prix : 2 F chacune

Ces ouvrages et ces disques sont en vente à la Librairie PUBLICO
Tous renseignements concernant les Editions « LA RUE » près des militants du Groupe Libertaire Louise Michel ou au local du Groupe
10, RUE ROBERT PLANQUETTE — PARIS-18^e

Une cause première de conflit entre les peuples

par Jeanne HUMBERT

Attelés à la tâche immense et rude tout à la fois de lutter contre la guerre et de jeter les bases d'une paix durable entre les peuples, nous avons le devoir, nous les pacifistes intégraux, de bien connaître les causes des conflits qui divisent les hommes, de n'en omettre aucune, pas plus sous les prétextes nationalistes que sous l'emprise des préjugés finalistes, religieux ou sexuels.

Comment pourrions-nous poser des jalons en vue de cette paix que nous souhaitons, si nous laissons, à la base de sa fondation, un sol boueux, mouvant et chaotique de passions homicides et d'intérêts meurtriers.

La guerre est de tous les temps, de tous les peuples, de toutes les latitudes. Du nord au sud, de l'est à l'ouest, en passant par le centre, aujourd'hui comme hier et, malheureusement peut-être encore pour demain, la folie assassine des hommes a ensanglanté le monde sans arrêt. Aussi loin que nous remontions dans l'histoire nous trouvons des traces, des preuves irrécusables que les conflits armés ont dressé nos ancêtres face à face pour la conquête des aliments, de la place au soleil et des femmes, pour la domination ou bien encore pour satisfaire tout simplement à l'instinct animal du meurtre qui pourrait bien n'être qu'une manifestation subconsciente de la peur.

Un fait aussi général, aussi profond, aussi persistant peut-il disparaître d'un coup de baguette magique, par le naïf énoncé d'une formule cabalistique quelconque, comme le « Aimez-vous les uns les autres », par exemple ? Nous ne le pensons pas, malgré notre désir ardent de vivre en paix. Si cela eût été possible, depuis longtemps déjà, avant l'incorporation des intérêts particuliers si formidables aux industries de guerre, la paix aurait régné entre les hommes. Le mal est donc plus grave et plus complexe.

A notre sens, on pourrait ramener toutes les causes de guerre à trois grandes catégories :

- Naturelles ou biologiques ;
- Sociales ;
- Psychologiques.

Dans les causes naturelles ou biologiques figureraient le surpeuplement et l'instinct de combativité des jeunes mâles — impulsion qui pourrait bien être d'origine sexuelle.

Dans les causes sociales, on pourrait comprendre le militarisme, la religion, l'Etat et le capitalisme.

Dans les causes psychologiques entreraient l'éducation particulariste relative au clan ou à la nation, les préjugés de race, de couleur, de langue, de coutumes et de mœurs, l'esprit de corps ou ce que l'on a appelé « l'âme collective ».

Le but de cette étude sera de tenter d'élucider la première de ces trois catégories, celle ayant trait au surpeuplement de la planète.

*

**

Pour nous, la guerre n'est que la transplantation, dans le domaine social, d'un phénomène naturel : la lutte pour l'existence, ce que Darwin a appelé le « struggle for life », ou concurrence vitale, l'étranglement des faibles par les forts. On pourrait encore la définir ainsi : une contestation par la force, avec menaces de mort, naissant entre des groupements politiques sous l'action impérieuse de la concurrence vitale.

Par suite de l'évolution des sociétés humaines, on devrait ajouter à ces deux définitions la profession militaire avec son aboutissement : l'armée permanente et l'industrialisation du meurtre collectif dont la légitimation ne peut être que la guerre et qui, par conséquent, en sont en même temps une raison et une cause.

La lutte pour la vie provient de la faculté qu'ont tous les êtres organisés de se multiplier à un taux tellement élevé que, s'il n'y avait pas destruction constante, la terre tout entière serait bientôt couverte par la postérité d'un seul couple. Même l'homme qui engendre lentement — on sait qu'un couple peut être suivi tout de même de quinze rejetons, et il y en a qui dépasse ce chiffre — verrait sa descendance doubler en l'espace de 25 ans. Mais la destruction opère sur toutes les espèces et même souvent entre elles. Pour l'homme, que son génie et sa science ont mis à l'abri des animaux féroces ; qui, par la puissance de ses armes offensives et défensives est, sans conteste, le plus fort, n'étant plus limité dans sa pullulation par les autres espèces, s'est vu contraint s'il ne voulait périr étouffé, de procéder à son autodestruction.

Malthus avait mis en valeur ce fait et en avait tiré une loi ainsi formulée : « La population, si aucun obstacle n'intervient, tend à s'accroître selon une progression géométrique : 1, 2, 4, 8, 16, 32, etc., tandis que les subsistances, dans les meilleures conditions, ne croîtraient qu'en progression arithmétique : 1, 2, 3, 4, 5, 6, etc. ». En d'autres termes, la terre étant limitée et la reproduction de l'espèce humaine ne l'étant pas, il y avait fatalement déséquilibre entre les deux facteurs, d'où lutte pour la vie.

La fréquence des famines qui ont décimé l'humanité au cours des derniers siècles semble donner cruellement raison à Malthus.

Mais le point de vue du célèbre économiste anglais a pourtant été fortement critiqué. Surtout dès le XIX^e siècle, le monde émerveillé par les conquêtes de la technique mit toute sa confiance dans les savants, les ingénieurs, chimistes et agronomes, afin qu'ils augmentassent le rendement des terres. Et, de fait, des progrès ont été réalisés en matière agricole, dans le développement des engrais, le défrichement, l'irrigation, la mise en exploitation de territoires nouveaux, le machinisme envahissant. Mais malgré les efforts faits, la production agricole est demeurée en général inférieure à celle d'avant les grandes guerres, surtout en ce qui a trait au rendement en viande et en matières grasses. Et, en face de ces productions activées, il y a eu la montée croissante des populations sur tout le globe, enflure démographique encouragée par les gouvernants dans le dessein de dominer, de faire état de leur nombre, et le désir de maintenir leur puissance et d'imposer leur force.

Depuis longtemps cependant de nombreux savants, des écrivains, des sociologues, des philosophes, dans tous les pays, se sont souciés de la question primordiale de la population et de ses rapports avec les problèmes qu'elle conditionne.

En remontant aux Anciens, nous trouvons Platon qui, dans sa « République », liv. II, écrit : « Les humains connaîtront alors le bonheur ; du reste ils proportionneront à leurs biens le nombre de leurs enfants pour éviter les inconvénients de la pauvreté et de la guerre. » Plus près de nous, d'autres voix se sont fait entendre. Voltaire, dans sa « Gazette littéraire » note : « Si nous n'avons pas encore procuré le bonheur aux hommes, pourquoi tant souhaiter d'en voir croître le nombre ? Est-ce pour faire de nouveaux malheureux ? Mais les gouvernements désirent l'accroissement des peuples pour faire la guerre. » Et Tolstoï, dans son « Recueil de pensées sur la question sexuelle », a écrit ceci : « Si l'humanité se doublait chaque cinquante ans comme maintenant, alors, en comptant 7.000 ans depuis le premier couple, il y aurait actuellement tant d'hommes que, placés l'un au-dessus de l'autre par toute la planète, ils formeraient une colonne qui, non seulement atteindrait le soleil, mais serait vingt-sept fois plus longue que cette distance. Quelle conclusion tirer de là ? Il n'en est que deux : ou admettre et désirer des épidémies et des guerres, ou aspirer à la pureté sexuelle. » En cela, il rejoignait Malthus qui n'admettait comme moyens pour raréfier les naissances que le mariage tardif et le **moral restraint**, soit l'état de continence dans le mariage après avoir eu le nombre d'enfants voulu. Ce qui n'est pas la thèse des néo-malthusiens qui considèrent ces deux solutions comme anti-naturelles. Ainsi que le disait Paul Robin — qui introduisit dès 1896 les théories néo-malthusiennes en France — « Il faut que les hommes et les femmes sachent que, sans se priver d'amour, ils peuvent sans danger pour leur santé limiter leur progéniture. » Dans un livre récent « Le Zoo humain », l'écrivain anglais Desmond Morris donne son avis comme suit : « Si nous ne poursuivons pas une politique mondiale de contraception, alors quelque autre inévitable facteur limitant le développement de la population interviendra. En tant qu'espèce nous atteignons rapidement le point de saturation et, si nous ne réussissons pas à réduire notre fécondité volontairement, ce sont les populations existantes qui en souffriront. S'il vaut mieux prévenir que guérir, alors la contraception est la solution évidente. On voit mal comment on pourrait sérieusement sou-

tenir qu'empêcher quelqu'un de vivre est pire que guérir quelqu'un d'être vivant. L'être humain n'est pas un organisme simple qu'on puisse gaspiller sans y prendre garde. C'est un produit de haute qualité qui exige des années de croissance et de développement et qui a besoin de toute la protection possible. Malgré cela, les adversaires de la contraception persistent dans leur opinion. S'ils l'emportent, les hordes de descendants qu'ils encouragent à venir au monde en renonçant aux méthodes contraceptives vivront peut-être pour voir l'effondrement total de la société humaine. » Il semble que nous avançons sérieusement vers cette issue.

Puis, il y eut, au pays de Malthus, Stuart Mill, H.-G. Wells, William Vogt et, près de nous, les travaux des économistes modernes français Francis Delaisi, Roger Heim, Gaston Bouthoul et, avant eux, Paul Robin déjà nommé, Gabriel Giroud, Eugène Humbert, Manuel Devaldès, auteur de ce livre remarquable « Croître et multiplier, c'est la guerre ! », et j'en oublie. Leurs appels à la sagesse n'ont guère trouvé d'écho. Jusqu'ici, dans les milieux officiels, on ne veut pas aborder franchement le problème. On établit des statistiques, on cherche des remèdes à côté, des palliatifs provisoires bientôt dépassés.

« L'explosion démographique des pays sous-développés, nous dit Gaston Bouthoul, nous a conduits aujourd'hui à un résultat décourageant : l'humanité a atteint (et dépassé) trois milliards sur lesquels deux milliards ne mangent pas à leur faim. Tout porte à prévoir — à moins de mesures énergiques — que ce nombre s'élèvera en moins d'une vingtaine d'années à quatre milliards, avec une proportion supérieure d'affamés. » Au vrai, l'humanité a toujours vécu et continue de vivre dans un état de surpopulation, de sous-alimentation et de massacres. Et même dans les pays dits « pourvus », bien des gens vivent dans la privation quant aux besoins vestimentaires et autres, et en état de malnutrition... Le progrès n'est pas bénéficiaire à tous. Il crée des besoins qui ne peuvent être satisfaits, ce qui développe un sentiment de frustration, d'envie et de désespoir chez les déshérités de toutes les nations du monde. « Même si les risques de guerre étaient inexistants (ce n'est guère le cas présent), l'humanité civilisée ne peut assister indifférente à la submersion de continents entiers par l'avitilissement et le désespoir ». Et Gaston Bouthoul — qui est vice-président de l'Institut international de sociologie — nous dit encore : « L'explosion démographique actuelle constitue une entrave au progrès matériel et moral, aussi grave que le danger nucléaire. L'une et l'autre présentent un risque aussi tragique de régression. Cependant la science atomique issue de la guerre peut être détournée à des fins utiles. Au contraire, la surpopulation ne peut plus être aujourd'hui que dépressive. Elle est la plus grande force rétrograde et réactionnaire, car elle maintient, malgré les meilleures volontés, des sociétés entières dans l'état primitif. Dans tous les pays du monde, riches ou pauvres, les vaccinations et les mesures d'hygiène sont imposées depuis longtemps. Aujourd'hui la plus dangereuse des épidémies est la surpopulation. Dans l'état d'urgence où nous sommes, elle doit être combattue par des méthodes analogues. »

Je me borne, car tout serait à citer. En fait, le droit à la vie tant prôné par les démagogues pour des fins politiques est tout à fait imaginaire. Pour le rendre réel, il conviendrait de ne pas mettre la charrue devant les bœufs et d'ajuster d'abord la reproduction de l'homme à son

espace vital et à ses ressources alimentaires tangibles. Nous n'en sommes pas encore au régime hypothétique promis par de providentiels optimistes, ceux qui tirent si facilement des traites sur l'avenir, de la triste pilule destinée à remplacer le gigot breton, ou de la délicieuse fricassée d'algues marines, à l'extraordinaire pouvoir nutritif, nous dit-on. Ces bonnes nourritures de synthèse, pas plus que l'utilisation possible de l'énergie solaire pour activer la pousse des céréales n'apportent de remèdes à la situation présente, celle qui nous intéresse de toute urgence. Et je partage en plein l'avis de M. Roger Heim, l'éminent directeur du Museum, quand il dit à ce propos : « Si je crois à la science, dans une certaine mesure, je ne crois pas aux miracles ! ».

Il ne faut pas oublier non plus que les guerres économiques, plus sournoises, d'apparence moins terrifiante que les guerres militaires, ont des conséquences aussi désastreuses que celles-ci, qu'elles tuent autant — et parfois plus — d'êtres humains ; qu'elles frappent surtout les enfants ; compromettent la race et produisent à la longue une dégénérescence irréversible des peuples épuisés. Les rivalités internationales naissent de motifs économiques, et le régime capitaliste accentue et envenime ces rivalités. Mais, en dernière analyse, on découvre que la rivalité économique ne fait que traduire l'antagonisme des besoins vitaux des peuples.

Les hommes ont victorieusement combattu des maladies graves ; ils ont amélioré, par une connaissance plus étendue et mieux comprise de l'hygiène, la santé générale ; ils ont reculé le terme de la vie. Ne peuvent-ils donc terrasser le spectre de la faim et de la guerre par des moyens dignes de leur précellente intelligence et de la morale qu'ils se sont inventée ?

D'aucuns proposent déjà la conquête de quelques planètes afin de les coloniser. Le projet ne manque pas de hardiesse ; il est bien à la mesure de nos apprentis sorciers dont il faut attendre plus de catastrophes que de bien véritable. Leurs récents essais sur l'astre mort, cher aux poètes, la sidérale Séléné, ne sont pas jusqu'à ce jour très concluants. Du reste, au rythme présent d'accroissement de la population, il faudrait pour satisfaire aux besoins de l'humanité occuper chaque siècle plusieurs planètes semblables à la nôtre, c'est-à-dire habitable ! Alors qu'il serait si facile de se ranger à une autre solution, réalisable celle-là dès à présent.

Et pourquoi tourner les yeux vers d'incertaines visées, quand nous avons à notre disposition des moyens puérilement simples de combattre le fléau du surnombre et cela sans recourir aux massacres périodiques, de plus en plus rapprochés. Le général Cherfils avait trouvé cette formule pour donner une explication valable à la réduction du nombre des hommes : « La guerre est d'essence divine. Elle est la saignée qui rétablit la santé morale du monde congestionné de mauvais désirs. Elle est aussi l'exécutoire par quoi se rétablit l'équilibre de la population chez les races saines et bien portantes. » En somme, une sorte de sélection à rebours. Nous disons, nous, tant que les nations n'établiront pas une balance exacte entre leurs ressortissants et leurs possibilités de subsistances ; tant qu'elles seront tenues de recourir aux conquêtes du sol et du sous-sol pour les produits qui leur sont indispensables et qu'elles devront y

consacrer la plus grande partie de leurs ressources, la guerre sera toujours l'**ultima ratio** et l'humanité traînera sans fin une vie douloureuse.

D'après un rapport de la Commission de la démographie des Nations unies, la population du globe atteindra vraisemblablement quatre milliards en 1980. Nous avons déjà dépassé les trois milliards. Or la valeur de l'homme n'est pas dans son nombre, mais dans sa qualité, et il y a un déchet impressionnant dans le tout-venant humain. Après examen de ces chiffres, on tente à l'O.N.U. de découvrir un plan de stabilisation estimant que « si aucune solution révolutionnaire n'intervient, le monde connaîtra très vite les redoutables conséquences de la surnatalité, c'est-à-dire la plus âpre des luttes pour l'existence ».

Mais de quelle solution révolutionnaire peut-il s'agir ? Un remède qui n'ose pas dire son nom ? Le choix de la maîtrise sur l'instinct ? En un mot le contrôle des naissances. Alors qu'attend l'O.N.U. pour exiger des Etats l'abrogation des lois restrictives de la liberté d'enseigner aux couples les notions anticonceptionnelles ? Car si une certaine tolérance se manifeste de nos jours dans notre pays si arriéré en ce qui touche à ce problème, il ne faut pas oublier que la loi est toujours en vigueur et peut être appliquée au gré de ceux qui ont le pouvoir... Cette disparition d'une législation féroce aurait déjà pour but immédiat de rendre moins fréquents les drames dus aux maternités inconscientes, indésirées et haïes, dont la presse nous donne quotidiennement un faible écho, par les avortements clandestins et leur séquelle de maux, le martyre des enfants non voulus, l'atmosphère suffocante des foyers surchargés et la peine des femmes qui, à notre époque démentielle, ont en plus de leurs travaux ménagers et des soins aux enfants à remplir des tâches au-dehors pour assurer un peu plus de bien-être à la famille. L'U.N.E.S.C.O. a élaboré une charte des droits de l'homme très complète et méritoire. Mais il y manque l'essentiel. Car ce qui se passe, non seulement dans les pays sous-développés mais dans le monde, montre que l'on peut accorder tous les droits que l'on voudra à l'homme et à la femme, hormis celui de procréer à leur fantaisie, dans la démesure et au hasard.

Le surpeuplement est devenu un problème mondial qu'il convient d'examiner comme tel. Pousser à augmenter sans cesse la « marée humaine » est le fait d'une politique conquérante et d'un bellicisme cruel s'efforçant de conserver à la démographie son rythme archaïque, alors que les autres composantes de notre milieu social : temps, espace, dynamisme constructif ou destructeur se sont transformées. Du reste, le progrès n'a jamais été acquis par la force. Il n'est pas l'œuvre des masses grégaires, mais celle d'individus non conformistes ; il est assuré par le labeur pacifique du penseur et de l'inventeur. La pression démographique ne nous mène pas au progrès, mais, en général, à l'appauvrissement et surtout au massacre.

Certains prétendent qu'il faut laisser faire : si le déséquilibre démographique s'aggrave, le progrès technique y remédiera. Mais cet optimisme n'exprime pas un espoir certain. Favorisé en matière de sciences morales (au sens classique du mot), il s'est traîné dans les ornières du passé. Il est rare au surplus que l'invention réponde exactement à nos besoins. Actuellement, elle se montre surtout généreuse en moyens de destruction. « Les progrès agricoles, eux, n'ont pas été comparables aux

progrès industriels, malgré les efforts accomplis. La production des aliments reste aussi lente ; les terres s'épuisent, l'érosion effectue des ravages grandissants. Puis, il faut tenir compte des industries qui ont domestiqué les forces de la nature, abattu les forêts, inondé les terres fertiles dans certaines régions pour installer des équipements hydrauliques, cela pour les besoins sans cesse accrus de l'énergie électrique... » Aux méfaits de l'homme, il convient d'ajouter ceux de l'insoucieuse nature, aux coups imparables de ses éléments déchaînés qui détruisent, en une heure, ce que des mois de patient labeur avaient élaboré : pluie torrentielle dévastatrice ou sécheresse persistante, tremblements de terre, orages, grêles, raz de marée, inondations, maladies épidémiques des animaux et des plantes, etc.

Nous en sommes arrivés, je crois, à un point où il est urgent de faire quelque chose. Les encouragements à la natalité sans frein, à la multiplication désordonnée des enfants de l'allocation exercés par les gouvernements, de droite ou de gauche, doivent cesser. L'humanité est placée devant cet angoissant dilemme : choisir ou une éthique biologique conforme aux thèses du contrôle des naissances ou bien la misère sans fin, la guerre, le déclin, le chaos et la disparition.

En dépit des doctrinaires et des politiciens qui en sont restés aux débats socialo-politico-économiques du siècle dernier, il faudra bien obligatoirement en venir à cette réforme et à l'imposer aux fous du nombre, aux conseillers intéressés et aux conquérants dangereux. Puis, en somme, quand ces sages mesures ne tendraient qu'à être moins nombreux pour n'être pas trop ignorants, exploités, vaincus, assujettis et conduits, elles se justifieraient déjà suffisamment.

Que l'on mette en avant, comme causes de guerre, la haine des peuples — soigneusement entretenue, il faut le reconnaître —, l'intérêt des dynasties, l'opposition des croyances, la langue, la couleur de la peau ou tout autre mobile, le surpeuplement pèse sur le tout et favorise les conflits. S'il ne suffit pas, à lui seul, à expliquer toutes les guerres, il leur donne leur caractère matériel et animal. Les causes sociales et psychologiques peuvent jouer leur partie, mais le surnombre des hommes leur apporte toujours son formidable atout.

Dans son ouvrage « La Surpopulation dans le monde » déjà cité, Gaston Bouthoul note ceci : « Les motifs politiques d'accroître systématiquement la population du globe, sans tenir compte des ressources et en sacrifiant l'amélioration des niveaux de vie, sont tous fondés sur l'agressivité. Il s'agit de préparer la guerre. L'introduction dans les compétitions nationalistes d'arguments statistiques a donné naissance à de nouvelles raisons d'inflation démographique. Les revendications de souveraineté sont désormais accompagnées de chiffres. On invite les commissions internationales à des recensements sur place pour donner raison aux plus prolifiques. »

La surpopulation, ce mal du siècle, engendre l'instabilité, le besoin de conquérir de nouveaux territoires, de nouveaux marchés, de nouveaux débouchés, de nouvelles sources de matières premières, d'organiser l'émigration pacifique ou armée. D'ailleurs l'argument majeur des surnatalistes ne varie pas ; il est toujours basé sur la nécessité du nombre dans un but de puissance et de domination vis-à-vis des autres pays.

Il suffit que quelque part on redoute l'inflation démographique des voisins, pour que l'on se sente obligé de faire de même, pour opposer le nombre au nombre. Ce qui nous conduit à penser qu'il est vain de parler de désarmement si l'on ne place pas sur le même plan le désarmement démographique. Car les armes ne sont que les instruments de l'agressivité, et l'agressivité vient du tonus social. Logiquement, on devrait donc « rationaliser la production de l'homme », selon le terme de Bergson qui, en 1936, eut le courage de proposer un impôt sur les familles nombreuses.

Sans aller jusque-là, il serait raisonnable, dans un souci d'équilibre constant et maintenu des populations, de procéder à une équitable répartition des richesses mondiales ; assurer le pain (et aussi le superflu) à tous, car la misère n'est pas pacifiste. On peut faire le beau rêve des frontières abolies, mais en admettant que l'on juggle la guerre, que l'on arrive à supprimer les massacres sanglants, le problème ne serait pas résolu si l'on ne tient compte parallèlement de la loi fondamentale de population.

J. H.

— TOUS LES LIVRES QUE VOUS SOUHAITEZ LIRE —
TOUS LES DISQUES QU'IL VOUS PLAÎT D'ECOUTER

se trouvent

à la **LIBRAIRIE PUBLICO**

3, rue Ternaux — Paris-11^e — VOL. 34.08

Ecrits sur l'anarchie, le syndicalisme, l'éducation, la sexualité, le sur-réalisme - Ecrits philosophiques, psychologiques - Romans - Poésies
Livres d'enfants - Revues - Brochures.

Vous ne les paierez pas plus cher en vous les faisant adresser à domicile, et vous contribuerez ainsi à faire vivre le « MONDE LIBERTAIRE »

— Vous apporterez votre soutien pratique à l'Action Anarchiste —

Heures d'ouverture de la Librairie 13 h à 19 h 30

Samedi 10 h à 19 h 30

Fermeture : dimanche, lundi et jours fériés

Assez de surréalisme !

par Jean-Yves QUEFFELEC

Posséder la vraie liberté, ne serait-ce que par instants, est d'une grande poésie ; ne pas veiller à son renouvellement, à son rajustement perpétuel, est une infériorité et une décadence. A telle enseigne que la plupart proclament encore comme une valeur ce qui n'est plus qu'outrageante pestilence.

A. MIATLEV

Il n'y a eu qu'un seul chrétien et il est mort sur la croix.

F. NIETZCHE

Assumant la plénitude de la vie, plongeant ses racines dans le terreau de la parole primitive — continuellement poétique —, n'ayant pas encore été desséché par la sémantique et la syntaxe de convention crevant sous l'arbitraire, le surréalisme défie les codes, l'astreignante et horripilante éducation, lit de Procuste pour émasculés, afin de clamer l'enivrante liberté en amont de l'amour.

Narguant la convention, l'esprit-objet distingue le principe d'indétermination régissant le monde et la naturalité de la lettre surréelle. Faisant fi d'une prétendue raison, descendez en votre tréfonds et percevez la voix de l'Univers. Avant qu'on instituât la raison était le chaos, avant que la morale ne consacraît le droit des inégalités et que la religion et le roman d'aventures ou d'espionnage ne vendissent la poésie à des tarifs d'Uniprix étaient les cairns et les menhirs, les vraies et solides valeurs qu'il urge de redécouvrir sous peine de suicide. Nous appelons à un monde sans classes où la parole aura brisé ses frontières d'artifice, où il n'y aura plus d'un côté la « tour d'ivoire » et de l'autre la publicité de l'art prolétarien. Tintera l'heure des eaux claires et René Char qualifie cette poésie, la seule cosmiquement possible, « la vie future à l'intérieur de l'homme requalifié ».

Au cours des siècles, parmi maint essai de franche respiration, nous devons de signaler les phares que furent les « chants de Maldoror » de Lautréamont et les « Illuminations » de Rimbaud. Le ravissant nectar s'écoulait, sans mascaret, sans digues ni vase, de l'Hippocrène à l'Océan, d'un seul tenant.

Mais le fleuve ne devait faire le plein d'harmonie et atteindre le maximum de fluidité qu'avec l'auteur de « Najda » et de « Clair de Terre » auquel notre légitime souci de pureté nous enjoint de joindre celui du « Déshonneur des poètes » car le surréalisme étant conscience d'impermanence, regard synoptique et détachement angélique ne tolère aucun reniement, ni aucune compromission.

Berton dut codifier ses explorations et ses découvertes en manifestes pour les mettre à la portée des éduqués, des vermoulus de la Culture rougissant de l'ingénuité enfantine et de la grâce adolescente, bref pour parler le jargon des Conventions. Pugnace, Péret creusa des tranchées à l'aide d'une plume corrosive afin de défendre ses candides territoires. Et qui le lui reprochait aujourd'hui, à l'heure où le surréalisme est intégré aux puffismes les plus exécrables, ingrédient de toutes les sauces y compris celles de l'Exploitation et des traquenards. Maintenant, l'on vend, achète, traite, bâfre, pissote, spéculé, défèque de surréelle manière. Lisez les placards publicitaires, Scrutez les lapidaires formules de l'aliénation. Les salauds ont sali pour récupérer. Les bourgeois ont délégué des « vedettes » (proches parents d'Escobar et d'Escogriffe) pour préparer le terrain. L'une de ces mondanités joue au coq dans la basse-cour de secrétaires d'un bureau de l'O.N.U., l'autre, mandarin-putois, s'affale dans un fauteuil directionnel d'un Parti frauduleusement nommé communiste. Et puis il y en a d'autres qui ont joui, jase, jabotté, tous plus écœurants, plus laids, plus infects.

Soupault, Aragon, Eluard, Desnos et autres métaphrastes de Théorie ont dénaturé, vilipendé, dilapidé un moyen de Libération en exploitant systématiquement une codification. Jamais, ils ne furent surréalistes, toujours, ils jouèrent leur rôle de pantins, de sous-fifres, d'acteurs mal à l'aise dans leurs culottes et pour cause. « On s'est bien amusés quand on était jeunes. On a récité des prières hypnotiquement endormis. On a tiré son petit billet du chapeau banal, tiré son petit trait... mais nous étions des hommes appelés par des postes. Nous ne sommes pas aussi stupides que ces Rigaud, Cravan ou Crevel ». Non ! servum pecus ! macchabés parvenus ! car vous les auriez assassinés s'ils ne vous avaient échappé.

Heureusement, tous ne se sont pas laissés flouer, tous n'ont pas illustré des points de repère. Nombre d'anonymes ont vécu, entraînés par le courant palpitant de la réalité inconsciente, dépassée par la spontanéité. Nombre, écrasés par la contingence surent concilier leurs options d'un « autre monde » par démission de celui-ci avec la facticité en militant dans les rangs libertaires.

Mais pour ces justes combien de félons ! d'entrepreneurs d'idées ! de faussaires ! Combien de boue sur les murs ! dans le ventre ! dans les églises ! sous les ceillades ! dans les cervelles des magisters et celles des élèves !

Cent onze jours après que le verrat eut sailli la truie naquirent les gorets.

On ne conçoit le surréalisme que si tout est permis et que si tout but précis est omis. Abstenez-vous par mesure de simple prudence si vous n'avez renié famille, patrie, polices, intérêts, ambitions, si vous

n'êtes qu'un publicain aux couilles barbouillées des prurits odeur de Grande Muette de toutes les cramouilles en forme de goules. Merci Breton d'avoir poussé le cri « Familles, je vous hais ! » et dût-on écouter un drôle patouillant dans l'encre d'une revue d'action française — certes ! — et poétique — voyons ! — dont je tairais le nom pour ne pas contracter de gingivite, pour cette « abominable grossièreté », pour cet « outrage des hubris » les toges de sang eussent dû vous écrouer, les psychiatres puants de mentale maladie vous « soigner » et les éditeurs-hongreurs faire appel aux ciseaux par égard pour vos textes (ceci évidemment après une enquête de marché). Le malheur veut que ces drôles fourmillent. Les paillasses acéteux tiennent le haut du pavé.

N'allez pas arguer pour cela avec votre habituelle précipitation toute technologique et para-fonctionnelle que le surréalisme garde jalousement ses terrains, non la chasse est ouverte à tous les hommes, aux hommes éveillés bien sûrs, priant par-delà le Bien et le Mal et qui n'ont de surhomme qu'une hyperbole nietschéenne et pour hérauts Homère, Jésus, Diogène, Durutti, Zarathoustra, un paresseux (un type qui nuit et jour contemple) que je connais bien, Bosch, un ami mien, ivrogne, toujours sirotant l'eau d'Amour...

Vive la convulsion libertaire ! non au surréalisme de pacotille !

Vive la fluence du Présent Eternel ! non aux artifices des trusts malévoles et aux pitreries scatologiques des designers !

J.-Y. Q.

ANTONIN ARTAUD TORTURÉ PAR LES PSYCHIATRES

Les erreurs d'André Breton, Tristan Tzara, Robert Desnos et Claude Bourdet dans l'affaire de l'internement d'Antonin Artaud

par **Isidore ISOU**

Actuellement, souscription des exemplaires de luxe de cet ouvrage pour aider sa parution : 150 F le volume signé, numéroté, **nominatif**, tirage limité, sur velin d'Arches, enrichi d'un dessin.

Le livre coûtera à parution 50 F en exemplaire ordinaire, le prix élevé de cette publication devant permettre une action plus générale dans ce domaine.

(Editions du Centre de Créativité, 13, r. Mulhouse, Paris-2^e)

Et si la poésie redevenait sauvage

par Gérard GEDELWEISS

*C'est entendu je hais le règne des bourgeois
Le règne des flics et des prêtres
Mais je hais plus encore l'homme qui ne le hait pas comme moi
De toutes ses forces.*

P. Eluard.

La poésie c'est, peut-être, si l'on veut me permettre le jeu de passe-passe mot, ce qui manque quand on a tout et ce qui reste quand on a rien ; évidemment dans notre siècle de lumière au néon où, semble-t-il, le confort matériel constitue un perpétuel but aux yeux des gens sensés insensibles et où la vie s'ouvre entre une automobile et un torche-cul automatique, le poète, l'homme poétique, créateur au tic-tac insoumis, reste la bête rare et étrange, le bout d'orange dans la mâchoire, le météore dans un tamis...

Mais lorsque des êtres se dressent et en appellent à la révolution violente, lorsque le vieux monde fout en branle ses flics et ses tortures et par suite met à jour les fissures de son temple, le poète se trouve propulsé dans la réalité et ses poèmes couchés tendrement au cœur des catapultes de la provocation ; la provocation ! seule arme pure, du simple cri de haine au pavé, tout pour la poésie est motif à explosion, à donner au poète la beauté de cette réalité qui l'entoure par laquelle il progresse jusqu'à l'expression poétique et pour laquelle son art se signifie aux yeux des hommes.

Il y a pour le poète révolutionnaire (et je lie ces deux termes en provocation aux naïfs puristes de la poésie en écrivain...) un rôle d'action poétique : l'écriture murale en est l'exemple, ce n'est pas le seul, du désintéressement à la beauté folle du grand refus, un rôle qui dépasse forcément la simple (auto)contemplation artistique et qui engage la poésie dans la quotidienneté, ferment irrémédiable et vivable, vivable pour ne pas dire « éternel », mot détestable entre tous, abjecte par sa définitive stagnation, lui donnant un impact parfait au service de l'insurrection. AU SERVICE et pour rétorquer aux membres gracieux(ses) de l'intelligentia

à hémistiches qui changent déjà mon visage en stand de tir, pour démystifier le faiseur de rimes aux mains blanches. MERDE au poète hermaphrodite, nos mains seront sales, nous sommes des hommes ET des poètes.

L'insurrection poétique reste le dernier sursaut de la création face aux diverses aliénations des sociétés autoritaires, c'est l'insurrection de l'esprit et du corps, irrémédiable comme un enfant qui veut naître.

Je prône la victoire sauvage de mes insurrections poétiques et place le combat définitivement où bon me semble, attirant ainsi dans les guets-apens de mes mots-araignées et sous le feu des mitraillettes à images, les lépreux de la poésie conforme, à légions d'honneur et autre catafalques de soie.

Insurrection à chaque instant de vie, sauvage et violente, aveugle parce que inexorable ; et ce désir de retrouver ou de redécouvrir la beauté continuelle de la vie nous entraîne vers l'inondation sexuelle de nos âmes, balayant les ruines en préparation et les cadavres tenaces, aux caveaux scellés par leurs soins.

Sur le grand écran de nos existences enfin libres et farouchement, bleuissent, rougissent les contorsions interdites et les cris anthropophages de vie. Nos lits prennent déjà la forme de nos persistances, élans vers ouvertures, femmes en feu...

Il y a, et cela est certain et cela est indéniable, parmi toutes les rues de nos villes, un interrupteur plaqué sur un mur, plaqué sur la vie, il attend, il attend votre doigt, pour qu'ensuite...

La subversion totale vient du fantastique, du livre d'enfant retrouvé, de l'étrange saisit au vol ; ce zigzag de l'esprit est notre seule chance de salut : « enivrez-vous », le merveilleux est à portée de visage ; vous ne pouvez pas vous tromper, s'il persiste un royaume, un refuge, un antre où se calfeutre le rêve, tremblant de froid, nos destriers nous y mèneront et les ponts-levis resteront définitivement ouverts.

Allez-y !

*Les femmes avancent mains
grandes ouvertes
bras tendus
Les hommes de même face à face*

*Tous, le soleil sur la peau nue
les seins pointés comme
les sexes cherchant la mer*

*Les mains se touchent
les bras se détendent
pour que les corps s'emboîtent*

POURSUIVEZ !

Récréation :

Crépuscule.

L'hémisphère gobe l'arme du soir.

La nuit résonnait déjà des martellements des enragés sur les pavés et des cœurs contre les poitrines.

Les bouches collées au silence. La rue retrouve son écho, bondissant à l'assaut des coquillages calmes au fond de nos oreilles.

La poésie est là, chat sauvage, recroquevillée ; la poésie est rue, comme elle : ouverte aux vaisseaux fantômes de ces refrains sans origines, sans destinations, fossiles perméables aux grêles de nos rêves.

Rue, buvard de poésie où la révolte se conjugue au présent.

Rue, nos retrouvailles se firent aux lueurs des pavés, au son des matraques.

Face à la servitude le poète-pirate plonge ses crocs dans la gorge des maîtres et passe à l'abordage des visages muets, cons, morts de vie morte.

Face aux chars d'assaut des poètes en uniforme il dresse, cheveux au vent, les bazookas poétiques, verges inverses...

Attention, attention la croix gammée a retrouvé sa moustache, le fascisme multicolore se balade en smoking, l'aristocratie poétique fait mumuse au salon. A foutre en l'air ; le poète doit asseoir son cul sur les poubelles, l'image faufile entre les doigts et la pierre, laisse, laisse l'image guider ta main sur les trottoirs :

*Ventre à l'air
bourrée de pavés
l'automobile brûle
C'EST SA SEULE UTILITE*

Phrases toutes nues, fanions déchiquetés, violentes : le cœur entre les dents, j'attendrai le jour sur la barricade, des émeutes aux carrefours de mes veines.

J'ai la langue en forme de kérosène.

Sortir de l'éprouvette de sa folie, la formule secrète de la rose noire, frémissante.

Le rôle du poète-sauvage est d'

*Abattre
Le flic au sourire de fils barbelés
Abattre
Les murs surmontés de tessons de bouteilles
Abattre
Abattre
Refermer les caveaux des vieillards qui s'obstinent à baver leur
morve et codifier les mots
Abattre
Tous les escaliers qui ne montent pas jusqu'à l'amour météorite*

Dada a déjà fait la route, l'araignée y retrouva ses empreintes, dans les oasis — FLASH — dans les toundras — FLASH — dans les steppes...

« Regarde, le chemin se forme derrière nous, nous sommes torpilles de vos âmes. On crève nos yeux pour que nos mains se trouvent plus facilement, que nos corps baobabs incessants atteignent la pieuvre gluante.

«Les femmes debout une à une sur les falaises de nos cerveaux ; la poésie sauvage s'ouvre entre leurs seins comme une bouche verticale.

«Elles s'élancent et planent.
comme un tigre entre la branche et l'antilope

FLASH

.....

Je répète

.....

«Les éphémères à l'autre bout du sexe se dévorent, requins, à la recherche d'une goutte de ton sang. »

Le vent feuillette les visages, autre à autre

Poésie sauvage = révolte

Le crayon ouvre le feu, sabre, allumette, hache du poète : les fleurs, belles inattendues, surgiront en rafales d'entre les rochers noirs. Que la jungle de nos nerfs surexcités envahisse vos villes ; ouvrez ! que le rêve se ressuscite dans les labyrinthes de vos cervelles et s'infiltré dans les murs. Ouvrez ! que notre sauvagerie s'élançe et frappe en pleine gueule le mur casqué de la loi, et frappe toujours, harcèle de ses venins tout juste mortels les ennemis du « désordre », les morts-vivants, les militaires ennemis congénitaux du poète...

J'écris sur les murs et j'écrirai encore des mots sans importance, j'écrirai toujours — c'est dégueulasse ? — non, c'est propre, plus propre que votre vie, propre comme une merde dans le crâne d'un prêtre — c'est con ? — non, ça égratigne les maisons tristes, immenses demoiselles, ça soulage l'imagination. Pour que le printemps vienne plus vite le poète détourna un vol de cigognes sur sa chaumière.

Guerre à la passivité : « l'acte surréaliste le plus simple consiste, revolvers aux poings, à descendre dans la rue et à tirer au hasard, tant qu'on peut dans la foule ».

Inutile ? dément ? c'est la haine de l'acceptation qui guidera nos doigts : l'inutile c'est celui qui dit oui à ce monde, amen ; celui-là avec son petit chapeau et ses huit gosses gueulards, celle-là la grosse, l'énorme conasse et son rire beurré, l'autre la fille blafarde, fanal dans la brume, et son courrier du cœur : conasse ! conasse ! je me révolte, révolte-toi ou crève !

Le pus coule de vos fenêtres, la merde pend de vos sourires et de vos sexes. Tu es maudit de n'avoir pas su maudire, tu es haïssable de n'avoir pas su haïr !

*J'ai la bouche
pleine de vipères
Le jour où je meurs, camarades,
plantez des bâtons de dynamite
dans mes yeux
Quelle joie après l'explosion
des copeaux d'iris partout sur leurs gueules !
sur leurs gueules !*

Wisigoths, Wisigoths nous sommes les hordes descendant à l'appel du massacre qui se prépare, enfin.

La poésie sauvage est beauté et innocence comme une bulle de savon entre les mâchoires d'une tenaille.

Il y a autour de nos visages les ondes gigantesques des tentations et des désirs ; j'ai rêvé du remplacement des hommes des métropolitains par des mannequins de cire et des chevaux de Marly par des hippocampes.

Je déplierai tes paupières après la nuit, mains jointes coupées net au poignet ; que Paris sombre dans la bouteille d'un clochard, pour réapprendre le masque à oxygène, sans masque à oxygène, des langues sachant lire sur d'autres langues les mots inenfantés et beaux.

Hommes respectables et respectés, ancêtres maudits, le cimetière c'est par là, vous êtes responsables de l'habitude : il faut que chaque instant retrouve sa palpitation véritable, que chaque jour soit un nouveau jour, qu'il n'y ait plus que côtés piles et côtés faces de terre, au hasard :

*Je serai là dans trois soleils
merveilleux rendez-vous
incertain, incertain, incertain
et si le temps est beau
et si le temps est laid
trois soleils
incertain
Viendras-tu si, l'arc-en-ciel ?...*

Langage indien, langage amour ; hommes des calendriers la malédiction pèse sur vos écritures cadavériques, il n'y a plus sur vos corps que nécrophores et religions, Jésus le mythomane hémophile a compris, il est rentré chez lui, dans le ventre de sa mère pour s'y dissoudre.

Cadavres ! la destruction des corps pousse vos squelettes vers les statues de pierre : un squelette enfile une statue et se tait, vous ne nous échapperez pas, cette fois.

La seule renommée c'est de vivre libre ; appel aux bûcherons de la révolte indomptable : ABATTEZ !

*Le geste se doit d'être
séparé de la raison
par des kilomètres et
des kilomètres de caresses*

Les méridiens lèvent leurs filets : échappée d'hommes.
Noirs, blanches... Blancs, noires...

Des enfants en damier, beaux ; sagaies de liberté.

Afrique noire, noire : l'Africaine, poitrine pam-tam, cuisses cannibales ;
Afrique, terre de feu aux baisers bleus, dans le Sahara de nos âmes se dispersent les oasis de ta fraîcheur, les puits de ton art nu et chaud.

Du haut des visages il tombe des larmes de réouverture de chasse.

La préhistoire de notre corps résiste-t-elle à la rencontre d'un homme et d'une femme ? Il coule des torrents d'amour sous les ponts de nos yeux.

Cherchez, la solution des visages se trouve quelque part sous les paupières. Il est un monde plein de ronces et de pierres domptées, où parfois, pour une rose un enfant froisse sa peau le long des fils barbelés, il est un monde où la coalition des mains sur une cuisse peut faire hurler, il est un monde et c'est le nôtre... quelquefois...

L'aiguille de l'horloge écaille le jour ; le poète se déguise en arrêt d'autobus et TOUT attend !

G. G.

Michel RAGON

URBANISME et ARCHITECTURE :

LA CITE DE L'AN 2000 (Editions Casterman)
LE LIVRE DE L'ARCHITECTURE MODERNE (R. Laffont 1958)
OU VIVRONS-NOUS DEMAIN ? (R. Laffont 1963)
L'URBANISME ET LA CITE (Hachette 1965)
LES VISIONNAIRES DE L'ARCHITECTURE (R. Laffont 1965)
PARIS DEMAIN (Hachette 1966)
LES CITES DE L'AVENIR (Planète-Denoël 1966)

CRITIQUE D'ART :

L'AVENTURE DE L'ART ABSTRAIT (1956 épuisé)
LA PEINTURE ACTUELLE (1959 épuisé)
LE DESSIN D'HUMOUR (Fayard 1960)
NAISSANCE D'UN ART NOUVEAU (A. Michel 1963)

HISTOIRE SOCIALE :

HISTOIRE DE LA LITTERATURE OUVRIERE, 1953
KARL MARX, 1959

ROMANS ET RECITS (Editions Albin Michel) :

DROLES DE METIERS 1953
DROLES DE VOYAGES 1954
UNE PLACE AU SOLEIL 1955
TROMPE L'ŒIL 1956
L'HONORABLE JAPON 1959
LES AMERICAINS 1959
LE JEU DES DAMES 1960
LES QUATRE MURS 1966

En vente à la LIBRAIRIE PUBLICO et dans toutes les LIBRAIRIES

Guesclin

(La mémoire)

Par **LEO FERRE**

Guesclin quand je t'ai vu plonger
Tes vergues de roc où ça cogne
Des feuilles mortes se peignaient
Quelque part au Bois de Boulogne
Le rite de mort aperçu
Sous un divan de sapin triste
Je m'en souviens j'étais perdu
La Camarde est ma camériste
C'était un peu après midi
Tu luisais des feux de l'écume
Je rentrais dans la chantilly
Avec les psaumes de la brume
La mer en bas disait ton nom
Ce poudrier serti de lames
Où Dieu se refait le chignon
Quand on le prend pour une femme
O Chansons sûres des marins
Dans le port nagent des squelettes
Et sur la dune Rousselin
Vend du butane à la vedette
En croix granit christ bikini
Comme un nègre d'enluminure
Je le regarde réjouï
Porter sur le dos mon carburé
Les corbeaux blancs de Monsieur Poe
Géométrisent sur l'aurore
Denise leur laisse le pot
Où git le homard nevermore
L'eau cette glace non posée
Cet immeuble cette mouvance
Cette procédure mouillée
Me fait comme un rat, sa cadence
Me dit de rester dans le clan
A mâchonner les reverdures
Sous les neiges de ce printemps
A faire au froid bonne mesure

Et que ferais-je nom de dieu
Sinon des pull-overs de peine
Sinon de l'abstrait à mes yeux
Comme lorsque je rentre en scène
Sous les casseroles de toc
Sous les perroquets sous les caches
Avec du mauvé plein le froc
Et la vie louche sous les taches
Cette rumeur qui vient de là
Sous l'arc copain où je m'aveugle
Ces mains qui me font du flafla
Ces mains ruminantes qui meuglent
Et mon cachet qui saura bien
Payer des lychies à ma gosse
Qui m'a sacré grand chimpanzien
A tant peiner pour son négoce
Cette rumeur me suit longtemps
Comme un mendiant sous l'anathème
Comme l'ombre qui perd son temps
A dessiner mon théorème
Et sur mon maquillage roux
S'en vient battre comme une porte
Cette rumeur qui va debout
Dans la rue aux musiques mortes
C'est fini Guesclin c'est fini
Sur la plage le sable bête
Comme des moutons d'infini
Quand la mer bergère m'appelle

Tous ces varechs me jazzent tant
Que j'en ai mal aux symphonies
Sur l'avenue bleue du jusant
Mon appareil mon accalmie
Ma veste verte de vert d'eau
Ouvrte à peine vers Jersey
Me gerce l'âme et le carreau
Que la Pépée a dérouillé
Laisse passer de ce noroît
A peine un peu d'embrun de sel
Je ne sais rien de ce qu'on croit
Je me crois sur le pont de Kehl
Et vois des hommes vert-de-gris
Qui font la queue dans la mémoire
De ces pierres quand à midi
Leur descend comme France-Soir
La lumière du Monsignor
Tout à la nuit tout à la boue
Je mets du bleu dans le décor
Et ma Polaire fait la moue
J'ai la leucémie dans la marge
Et je m'endors sur des brisants

Quand mousse la crème du large
Que l'on donne aux marins enfants
Quand je me glisse dans le texte
La vague me prend tout mon sang
Je couche alors sous un prétexte
Que j'adultère vaguement
Je suis le sexe de la mer
Qu'un peu de brume désavoue
J'ouvre mon phare et j'y vois clair
Je fais du Wonder à la proue
Les coquillages figurants
Sous les sunlights cassés liquides
Jouent de la castagnette tant
Qu'on dirait l'Espagne livide
Je fais les bars américains
Et je mets les squales en laisse
Des chiens aboient dessous Guesclin
Ils me laisseront leur adresse
Je suis triste comme un paquet
Sémaphorant à la consigne
Quand donnera-t-on le ticket
A cet employé de la guigne
Pour que je parte dans l'hiver
Mon drap bleu collant à ma peau
Manger du toc sous les feux verts
Que la mer allume sous l'eau
Avec les yeux d'habitants louches
Qui nagent dur dedans l'espoir
Beaux yeux de nuit comme des bouche
Qui regardent des baisers noirs
Avec mon encre Waterman
Je suis un marin d'algue douce
La mort est comme un policeman
Qui passe sa vie à mes trouses
Je lis les nouvelles au sec
Avec un blanc de blanc dans l'arbre
Et le journal pâlit avec
Monsieur Lévy Bref sur le marbre
J'ai du bardot dans mon ciré
La bégum aussi me bégale
Et soraya s'en vient mouiller
Son chalutier sous mon bengale
Je danse ce soir sur le quai
Une rumba toujours cubaine
Ça n'est plus messieurs les anglais
Qui tirent leur coup Capitaine
Le crépuscule des atouts
Descend de plus en plus vers l'ouest
Quand le général a la toux
C'est nous qui toussons sur un geste
Le tyran tire et le mort meurt
Le pape fait l'œcuménique

Avec des mîtres de malheur
Chaussant des binettes de bique
Je prendrai le train de marée
Avec le rêve de service
A dix neuf heures GMT
Vers l'horizon qui pain d'épice
O boys du tort et du malheur
O beaux gamins des revoyures
Nous nous reverrons sous les fleurs
Qui là-bas poussent des augures
Les fleurs vertes des pénardos
Les fleurs mauves de la régale
Et puis les noires de ces boss
Qui prennent vos corps pour un châle
Nous irons sonner le Breton
Au quarante-deux rue Fontaine
Réveille-toi Dédé - Façons
C'est Benjamin qui se ramène
Oui c'est Péret moi le filou
Le glob'trotteur des mayas tristes
Ferme ton bistre et viens chez nous
A Guesclin je suis sur la liste
Reprends tes vingt berges veux-tu
Laisse un peu palabrer les autres
A trop parler on meurt sais-tu
Y'a pas plus con que les apôtres
De la glaise où tu m'as laissé
A Clichy comme un bout d'automne
Je sais que jamais je n'irai
Fumer les cours de la Sorbonne
Mais je suis gras comme l'hiver
Comme un hiver surréaliste
Avec la rime au bout du vers
Cassant la graine d'un artiste
A bientôt Dédé à bientôt
Ici quelquefois tu me manques
Viens je serai ton mort gâteau
Je serai ton Péret de planque

Je suis le prophète Bazard
Le Jérémie des roses cuisses
Une crevette sur le dard
Et le dard dans les interstices
Je baliverne mes ennuis
Je dis que je suis à la pêche
Et vers l'automne de mes nuits
Je chandelle encor la chair fraîche
Des bibelots des bonbons sûrs
Des oraisons des bigornades
Des salaisons des dessous mûrs
Quand l'œil descend sous les œillades

Regarde bien c'est là qu'il gît
Le vert paradis de l'entr'aide
Vers l'entre doux de ton doux nid
Si tu me tends le cœur je cède
Ça sent l'horreur des cafards doux
Quand le crépuscule pommade
Et que j'enflamme l'amadou
Pour mieux brûler ta chair malade
O ma frégate du pallier
Sur l'océan des cartons pâte
Ta voilure est dans l'escalier
Reviens vite que je t'empâte
Une herbe douce comme un lit
Un lit de taffetas de carne
Une source dans le midi
Quand l'ombre glisse et me décharne
Un sentiment de rémission
Devant ta violette de parme
Me voilà soumis comme un pion
Sur l'échiquier que ta main charme
Le poète n'est pas régent
De ses propriétés câlines
Il va comme l'apôtre Jean
Dormant un peu sur ta poitrine
Il voit des oiseaux dans la nuit
Il sait que l'amour n'est pas reine
Et que le masculin gémit
Dans la grammaire de tes chaînes
Ton corps est comme un vase clos
J'y pressens parfois une jarre
Comme engloutie au fond des eaux
Et qui attend des nageurs rares
Tes bijoux ton blé ton vouloir
Le plan de tes folles prairies
Mes chevaux qui viennent te voir
Au fond des mers quand tu les pries
Mon organe qui fait ta voix
Mon pardessus sur ta bronchite
Mon alphabet pour que tu croies
Que je suis là quand tu me quittes
Un violon bleu se profilait
Ma mer avec Bartok malade
O musique des soirs de lait
Quand la Voie Lactée sérénade
Les coquillages incompris
Accrochaient au roc leurs baroques
Kystes de nacre et leurs soucis
De vie perleuse et de breloques
Dieu des granits ayez pitié
De leur vocation de parure
Quand le couteau vient s'immiscer
Dans leurs castagnettes figures

Le dessinateur de la mer
Gomme sans trêve des pacages
Ça bêle dur dans ce désert
Les moutons broutent sous les pages
Et la houle les entretient
Leur laine tricote du large
De quoi vêtir les yeux marins
Qui dans de vieux songes déchargent
O lavandière du jusant
Les galets mouillés que tu laisses
J'y vois comme des culs d'enfants
Qui dessalent tant que tu baisses
Reviens fille verte des fjords
Reviens gorge bleue des suicides
Que je traîne un peu sur tes bords
Cette manie de mort liquide
J'ai le vertige des suspects
Sous la question qui les hasarde
Vers le monde des muselés
De la bouche et des mains cafardes
Quand mon ange me fait du pied
Je lui chatouille le complexe
Il a des ailes ce pédé
Qui sont plus courtes que mon sexe
Je ne suis qu'un oiseau fardé
Un albatros de remoulade
Une mouche sur une taie
Un oreiller pour sérénade
Et ne sais pourtant d'où je viens
Ni d'où me vient cette malfide
Un peu de l'horizon jasmin
Qui prend son thé avec Euclide
Je suis devenu le mourant
Mourant le galet sur ta plage
Guesclin je reste au demeurant
Méditerranéen sauvage
La marée je l'ai dans le cœur
Qui me remonte comme un signe
Je meurs de ma petite sœur
De mon enfant et de mon Cygne
Un bateau ça dépend comment
On l'arrime au port de justesse
Il pleure de mon firmament
Des années lumière et j'en laisse
Je suis le fantôme jersey
Celui qui vient les soirs de frime
Te lancer la brume en baisers
Et te ramasser dans ses rimes
Comme le trémil de juillet
Où gisait le loup solitaire
Celui que je voyais briller
Aux doigts du sable de la terre

Rappelle-toi ce chien de mer
Que nous libériions sur parole
Et qui gueule dans le désert
Des goémons de nécropole
Je suis sûr que la vie est là
Avec ses poumons de flanelle
Quand il pleure de ces temps-là
Le froid tout gris qui nous appelle
O l'ange des plaisirs perdus
O rumeurs d'une autre habitude
Mes désirs dès lors ne sont plus
Qu'un chagrin de ma solitude
Je me souviens des soirs là-bas
Et des sprints gagnés sur l'écume
Cette bave des chevaux ras
Au ras des rocs qui se consomment
O le diable des soirs conquis
Avec ses pâleurs de rescousse
Et le squalé des paradis
Dans le milieu mouillé de mousse
Reviens fille verte des fjords
Reviens Bartok des violonades
Dans le port fanfarent les cors
Pour le retour des camarades
O parfum rare des salants
Dans le poivre feu des gerçures
Quand j'allais géométrisant
Mon âme au creux de ta blessure
Dans le désordre de ton cul
Poissé dans les draps d'aube fine
Je voyais un vitrail de plus
Et toi fille verte mon spleen
O tu voyais ce qu'on pressent
Quand on pressent l'entrevoiyure
Entre les persiennes du sang
Et que les globules figurent
Une mathématique bleue
Dans cette mer jamais étale
D'où nous remonte peu à peu
Cette mémoire des étoiles
Ces étoiles qui font de l'œil
A ces astronomes qu'escortent
Des équations dans leur fauteuil
A regarder des flammes mortes
Je prierais Dieu si Dieu priait
Et je coucherais sa compagne
Sur mon grabat d'où chanteraient
Les chanterelles de mon pagne
Mais Dieu ne fait pas le détail
Il ne prête qu'à Ses Lumières
Quand je renouvelle mon bail
Je lui parlerai de son père

Du fils de l'homme et de Guesclin
Quand je descendais sur la grève
Et que dans la mer de satin
Luisaient les lèvres de mes rêves

Cette matière me parlant
Ce silence troué de formes
Mes chiens qui gisent m'appelant
Mes pas que le sable déforme
Cette cruelle exhalaison
Qui monte des nuits de l'enfance
Quand on respire à reculons
Une goulée de souvenance
Cette maison gantée de vent
Avec son fichu de tempête
Quand la vague lui ressemblant
Met du champagne sur sa tête
Ce toit sa tuile et toi pour moi
Cette raison de nous survivre
Entends le bruit qui vient d'en bas
C'est la mer qui ferme son livre

L. F.

EST PARU

L'Anarchie et la Société Moderne

Précis sur une structure de la pensée et
de l'action révolutionnaires et anarchistes

PRIX : 15 F

par

Maurice JOYEUX

(L'auteur du livre « LE CONSULAT POLONAIS »)

Editions Calmann-Levy

Prix : 6,20 F

EN VENTE ET A COMMANDER A LA LIBRAIRIE PUBLICO

Une noire vaut une blanche

par Gabriel POMERAND

J'ai rédigé ce texte pour montrer à ma panthère noire combien son séjour auprès de moi ne fut pas inutile.

La société américaine a du moins pour qualité de vous laisser insatisfait. Opportunément les blancs y disposent des noirs qui les ont — depuis qu'entre eux existent des problèmes — protégés de la mort par l'ennui, en les agitant, comme faire se peut, avec le hochet de l'égalité et de l'inégalité des races. Sans le bouc émissaire noir, les Américains blancs seraient encore aujourd'hui parqués dans le Harlem — en Europe nous dirions dans le ghetto — de leur misérable médiocrité.

En Amérique, les gens de couleur prennent le pucelage de ceux qui sous prétexte d'être blancs n'en savent cependant pas moins qu'ils n'ont pas de couleur ; et, si les noirs n'étaient pas là, pour canaliser leur passion, ces blancs prétendus n'auraient d'autre solution que de s'entre-tuer ou de s'entreculer, ce qui — il faut bien en convenir — confinerait quelquefois à l'inceste. Les gens intelligents ne comprennent pas les problèmes des gens idiots, qui ne sont agités et bornés que par des amours et des haines de clans et de tribus, démodés depuis aussi longtemps que le sont en matière artistique, la nécessité de l'alexandrin et celle de la reproduction figurative.

Quant à moi, je regarde indifféremment le noir et le blanc. Invariablement j'oublie la couleur de leur peau, pour n'attarder mon intérêt qu'à leur esprit ou à leur amitié. Par malheur, nous vivons dans le sein d'une ère décadente d'êtres stupides et demeurés, qui ne nous jettent à la figure que ses problèmes stupides et demeurés. A tous les coins de rue, dans la presse, à la télévision, les crapules américaines arriérées et bornées, entretiennent, tisonnier en main, le feu violent de la question des noirs, auxquelles ceux-ci, de plus en plus opprimés depuis qu'on leur laisse entendre qu'ils vont cesser de l'être, sont astreints sans répit, à donner la réplique, en combattant et en souffrant, au lieu de vivre, dans un compromis de bonheur, parmi les peaux blanches, olivâtres, jaunes ou rouges, conduites par un solidaire esprit de création concernant les problèmes inhérents à la nature humaine.

La souffrance des hommes de couleur est exploitée par les meilleurs des blancs eux-mêmes, parce qu'elle leur donne une motivation — dont il ne leur importe pas qu'elle soit ou non humaine — pour se livrer à

leur besoin d'agitation et de combattre. Cette souffrance — dont pourtant je recueille la honte — ne me fournit-elle pas, ici même, le sujet de ce texte ! Les blancs ne mettront un terme à leur mauvaise conscience — quand bien même celle-ci n'est que l'expression d'une bonne conscience acquise aux dépens des êtres dont on brise la conscience — qu'en rétablissant la notion d'humanité, au même niveau de conscience que celui du problème posé.

Il se peut que ma proposition soit absurde. Je m'en justifierai néanmoins, en concluant que les idiots, à force de me bombarder de déclarations idiotes, et de me confiner dans des situations qui le sont tout autant, ont fini par me crétiniser moi-même. Puisque je ne fais aucune distinction entre les noirs et les blancs, l'idée n'en pouvait me venir qu'au niveau de l'amour, où la censure des êtres sans couleur — les blancs en l'occurrence — a instauré autant de tabous entre eux qu'à l'égard des hommes de couleur.

La femme, de tout temps tenue en esclavage, me conduit à passer ici, discursivement en revue tous les êtres humains réduits par d'autres hommes à végéter en cet état.

Or, récemment, le sexe faible fut libéré de la crainte de l'amour par la découverte et la vulgarisation sur une grande échelle de la pilule contraceptive, lui procurant ainsi plus de plaisir, la libérant de certaines craintes, et lui évitant de ce fait quelques souffrances qu'entraînaient précisément naguère les nécessités de l'augmentation de l'espèce.

Pendant, chaque fois qu'un blanc atteint l'orgasme, il abandonne ses soucis de sécurité. Les orgies sexuelles et alcooliques des troupes armées, occupant un terrain déterminé, ont toujours fourni à leurs ennemis une occasion idéale de massacrer ce camp énié de jouissances.

La libération des femmes blanches refusant de persévérer à n'être que des truies vouées à la multiplication de l'espèce affaiblit inéluctablement le camp de la race blanche. Les visages pâles ayant donc ainsi perdu un allié, il est temps que les hommes de couleur en profitent pour déborder l'opresseur. Il leur suffit d'interdire à leurs femmes l'usage de la pilule contraceptive. Ils se multiplieront alors à un rythme d'autant plus intense, que la race blanche s'acheminera vers la dépopulation. La pilule assassine dans le sexe des femelles d'opresseurs un nombre infini de futurs opresseurs. Les opprimés doivent donc renoncer radicalement à la contraception, pour permettre à leurs organes géniteurs, le jaillissement massif d'enfants opprimés, qui deviendront autant de rebelles combattant par le nombre, la récession des races.

De toute évidence, une entière génération de mères subira un surcroît de souffrances, pour élever cette progéniture. Mais, elles seront des héroïnes muettes, de sincères humains, ayant lutté vaillamment, afin de résoudre un problème, qui, déjà se posait à leurs ancêtres, et dont leur sacrifice ferait cesser le tourment.

Les femmes de couleur me rétorqueront qu'elles ont, ni plus ni moins que les femmes blanches, le droit de jouir de la vie, sans se soucier de cette connerie qu'est le problème racial aux Etats-Unis d'Amérique. Et pourtant, moi non plus, je ne puis jouir en paix de mon existence, étant sans répit accablé par l'ignominie de ceux qui font de la race un problème abusif.

Un accroissement de rejets représente un surcroît de misère pour ceux qui les élèvent. Et cet argument issu de la dialectique primaire de la race blanche, est parfaitement en mesure de convaincre les hommes de couleur en les maintenant dans l'état d'indigence où ils vivent depuis qu'ils furent vendus à des hommes blancs au poids de la chair fraîche ; et en les terrorisant quant à l'étendue de l'indigence qui sera la leur dans un avenir auquel nul ne cherche à assigner des limites.

Toutefois, les hommes de couleur, s'ils veulent acquérir la puissance des blancs, doivent aussi se pourvoir de leur ruse. Or, le problème de la démographie ainsi qu'il fut posé par les économistes blancs a reçu deux réponses, qui valent d'être étudiées, bien que suspectes puisque émanant de l'esprit tortueux d'hommes blancs.

L'une de ces réponses émane d'une bonne volonté pacifique ; et l'autre est d'un irréprochable cynisme. Elles sont également susceptibles de servir la cause de la race noire ; les hommes de couleur n'ayant selon moi, pas le droit d'être moins bien intentionnés, ou moins sujets à la cruauté sans limite, de leurs ennemis qui sont aussi leurs exploitants.

La réplique bien intentionnée, donc courtoise, a pris le ton de la résignation. Si l'on devait l'en croire, il faudrait accepter les souffrances présentes, afin de pouvoir jouir un jour du bonheur promis pour une période que nul, je le répète, jamais ne songea à déterminer. Les peuples courageux ne sont-ils pas capables de tous les sacrifices ? Les êtres de couleur auraient l'audace de subsister dans leur misère, non point seulement parce qu'ils y sont accoutumés, mais aussi, parce que la richesse qui leur est proposée par les Américains, conserve en elle une indigence encore trop impertinente, et qu'il lui manque le plus essentiel, pour une âme noire, le complément indispensable de la dignité humaine.

Se priver en faveur d'une nouvelle progéniture, c'est se priver au profit de nouveaux combattants. Tous les peuples en guerre contre des oppresseurs — toutes les masses colonisées, ainsi que le sont les peuples noirs — connaissent des situations analogues.

En revanche, la répartition cynique peut être d'autant mieux calquée par les noirs qu'elle fut déjà mise en application par les blancs. Dans une société, où ils sont exploités et maintenus en un état d'indigence inconcevable, les pauvres n'ont aucun besoin de subvenir à l'entretien de leur progéniture. Ce devoir incombe systématiquement à leurs exploitants.

Le seul rôle des gens de couleur consiste en la préoccupation de fabriquer de futurs combattants. Dès leur âge le plus tendre — O ! délicieux euphémisme ! — ils doivent recevoir une éducation de guerriers ; c'est-à-dire apprendre à se débrouiller tout seul sur le terrain où ils auront à se battre ! Attaquer l'ennemi afin de lui subtiliser ce qu'il transporte sur sa personne physique ! Faire la quête en faveur des troupes qu'ils auront à constituer eux-mêmes ! Bref ! Mendier ! Jeûner s'il le faut, en l'attente de quelque pillage riche en butin ! En somme, toutes les actions illicites pouvant devenir se faisant une excellente forme d'entraînement pour les guerriers qu'ils seront appelés à devenir, au cours de toute époque opportune.

Par crainte de ces enfants noirs et sauvages, les structures de la collectivité où les insèrent les hommes blancs, peuvent accélérer et déve-

lopper outrageusement les entreprises d'assistance sociale, qu'ils considèrent comme des moyens d'abrutissement, auxquels ils supposent que les noirs se résignent. Ceux-ci, qu'on ne peut aveugler avec si peu, les acceptent comme des profits douteux et provisoires, en attendant d'y échapper par une victoire, dont il est acquis qu'elle sera sanglante. C'est sciemment que je me répète ici, en utilisant une autre terminologie. La conception massive de nouveau-nés est un poids intolérable pour ceux-là qui en assument la responsabilité. Vivant, ou survivant plutôt, dans le sein d'une société d'oppression, dont les conducteurs vous retirent tout droit à la liberté d'action, ainsi qu'à toute responsabilité, les femmes de couleur ont intérêt à renoncer d'assumer leurs devoirs envers les leurs, en les abandonnant à la charge de ceux qui prétendent assumer la direction de la dite société. Les femmes noires doivent procréer des enfants en surnombre et les confier à la responsabilité apparente des blancs, ainsi qu'à leurs entreprises d'éducation et de nutrition industriellement organisées par les réformistes blancs, lesquels se sont octroyé une belle vocation parasitaire en se faisant les représentants de la mauvaise conscience d'individus dénués de toute conscience, mais dotés par contre d'une panique indescriptible devant la loi et ses procédés en vigueur.

Etant, pour ce qui me concerne, dépourvu de toute crainte à l'égard des lois en vigueur où que ce soit, j'affirme avec passion qu'une progéniture opprimée peut — et doit à sa seule dignité humaine — faire le même usage que des grenades, et ne doit pas craindre de servir en tant que chair à canon.

Le cas échéant — et il me semble d'ores et déjà échu — les hommes de couleur résoudre le problème racial aux Etats-Unis, par tous les moyens — qu'ils soient ou non en leur pouvoir — y compris le rejet systématique de la pilule contraceptive, cette invention de la race blanche, qui comporte ce double avantage de donner plus de plaisir sexuel aux femmes blanches, et de maintenir les gens de couleur dans un état de minorité écrasant.

Ils ne faut plus que les mâles noirs assassinent eux-mêmes leurs enfants dans le propre sexe de leurs femmes. Ils doivent les laisser se multiplier, afin de pouvoir sans danger, lorsqu'ils seront démographiquement en surnombre, les jeter violemment contre les oppresseurs de la race blanche, ou bien afin de contraindre ceux-ci à reconsidérer qu'une race devenue majoritaire, a tout autant qu'eux-mêmes, le plus élémentaire droit à la parole.

G. P.

PARIS-THEATRE ★ PARIS-SPECTACLES

La plus importante revue de théâtre française et aussi la moins conformiste

Rédacteur en chef : Maurice LEMAITRE

Numéro spécimen sur demande à Paris-Théâtre, 6, r. de Liège, Paris-10

ZEPH

par Raymond MARQUES

Santa Bafouilla di Joconda sous le vent. Le cap Corse sent la pierre chaude. C'est la saison des touristes, croqués aux carrefours des chemins qui tortillonnent et ne savent plus se perdre.

Je lisse mes plumes. Je suis geai. Moi, Zeph. Un beau geai du cap. Pas n'importe quel gagailleux de verger, mais un geai de bonne naissance, huit quartiers de corse et treize d'italien, sans compter un ou deux d'arabe. Mais c'est tellement loin. Je m'arrête aux huit quartiers. C'est plus noble.

Je bombe le jabot et dresse mon aigrette. Elle est fausse, mais on l'ignore. Je passe très vite et ne montre que mon meilleur profil. Je snobe comme je peux. Pas très facile par ici, car tout m'espionne. Mine de rien, le nez en coin sous une casquette, la plume rentrée sous la patte, l'œil couvé sous une paupière brûlée, tout se gabeloule par habitude ou tradition. Je suis coincé comme un Génois.

Je me sens triste. Me faudrait un adulateur perpétuel pour rompre mon ennui. J'ai beau espérer, voleter autour du village, nul ne se décoiffe à mon passage. Ils rigoleraient plutôt, ces macreux des quatre vents ! J'en ai même connu qui me tiraient des coups de fusil.

Je vis au jour le jour. Pourtant, moi qui ai failli enlever Guillaume en 1915, un jour d'assaut ! Je suis allé si loin que je me suis retrouvé en plein quartier général boche, avec les pointes, ou les casques à soupière, je ne sais plus très bien. D'ailleurs quelle importance ! Le Guillaume causait avec ses officiers. J'ai survolé en douce, j'ai failli me poser. C'est comme pour Hitler dans son nid, je ne sais plus où, je m'en moque, tout ce qui n'est pas corse n'a qu'une consonance dérisoire ou ridicule. Hitler, mon bon, je l'enlevais lui aussi si j'avais voulu, mais personne ne m'a aidé. Comment devenir un héros dans de telles conditions ? Je n'ai pas senti les dieux avec moi. Pourtant ils ne manquaient pas. Chaque village avait sa Vierge et chaque régiment sa mascotte.

J'ai failli devenir mascotte, mais j'ai refusé. La planque me hérissait les plumes. Je ne suis pas du genre pétochard à me cagner dans des burlingues ou des planques de bas étage pour fils de colonel. J'ai refusé de venir boire dans tous les quarts de la compagnie et de me faire appeler Zéphirin comme un vulgaire bouc. Surtout avec des zouaves comme j'en ai croisé, j'aurais fatalement viré du croupion.

Je n'ai pas résisté en 40, ni en 44, mais j'ai failli débarquer en Normandie avec les commandos américains. Des trucs en bich qui sonnaient

bien comme des plages à la mode. J'avais pourtant fait une demande, mais j'avais oublié de laisser mon adresse. Un geai di Joconda ! Ils ne m'ont pas cru sincère. Mont-ils pris pour un espion juif ? Pourtant je ne sentais pas le roussi.

J'ai voleté avec courage jusqu'à Marseille après le débarquement. D'un peu j'aurais pu respirer la poudre des dernières cartouches. J'ai croisé beaucoup de cadavres mal ensevelis. Des types fusillés par le tribunal du peuple. J'ai aperçu un congénère trop spirituel, abattu pour avoir imité le pas de l'oie. Le F.T.P. de service depuis juillet 44 en fut bouleversé d'une juste indignation et l'abattit.

Ce n'est pas le courage qui m'a manqué, mais je ne suis pas allé jusqu'au Rhin. J'ai l'impression malgré tout de l'avoir franchi au son d'un tambour qui roulait depuis Valmy. J'ai des connaissances de certif, primaires mais utiles pour en imposer. Berlin, je l'ai vu en rêve, comme je vois l'île d'Elbe. N'en parlons plus. On ne m'a pas aidé, c'est tout. La fatalité. Je suis un geai marqué. Le destin m'a toujours poursuivi. Je devrais avoir une statue sur un pissoir public.

A Marseille, j'ai caqueté pour un bordel itinérant. Il aurait fait le tour des campagnes comme un bibliobus. Abonnements au mois, carte, photos, ristourne pour les grands consommateurs, legs acceptés, la charité par ci, comme à l'église. Avec tout mon respect. Attention, on a de l'honneur et de la religion ici. Ne pas confondre avec le continent qui ne cherche qu'à nous exploiter.

Personne n'a voulu de mon boxon. J'arrivais trop tard, paraît-il. Les meilleures places étaient prises par les résistants provençaux, des genres de mémés. J'ai lissé ma plume avec indifférence pour cacher mon amertume. Je tenais la fortune. Mais la fatalité ! J'ai rebroussé ciel vers Santa Bafouilla. J'ai atterri au milieu des vivats. La population me croyait ministre. Je ne l'ai pas tout de suite détrompée. J'ai paradé, discouru, inauguré une châtaigneraie méritante, ressuscitée pour fait de guerre. Enfin un capitaine en retraite me décora d'une plume de paon.

Je me suis retiré glorieux et satisfait pour quelques jours. Ensuite j'ai décortiqué des glands et des châtaignes. Je me suis résolu à vivre dans la pêtitesse d'une vie de geai. Une routine.

Le bistrot fut mon château, ma fosse de plaintes, mon église de campagne, cette chapelle en dehors des routes pour initiés. J'ai analysé tous les pastis et entrepris une série de tours avec les cartes. Malheureusement, mes partenaires se sont braqués contre mes façons et m'ont interdit de triche. Je ne peux plus jouer dans aucun bistrot de l'île. Il faudrait que j'aille sur la Côte d'Azur ou en Sardaigne, mais j'ai passé l'âge des voyages. Je me contente de réussites secrètes dans les arrière-salles, à côté des feux de sarments et de la cafetière. Je donne beaucoup de conseils aux jeunes. Ils se moquent de moi. Je continue. Ma plume de paon garde son lustre.

Aujourd'hui, je rajeunis. Je caquette comme une mauviette, je claque comme un pigeon, je zuitille comme un merle. Aujourd'hui, j'ai rencontré l'amour de ma vie. Je tourne dans le vent, je sautille sur une patte, je fais le tour des chênes, des romarins et des caveaux de famille

éparpillés entre les cyprès. Aujourd'hui, je me moque des jeunes et je garde mes conseils.

J'ai rencontré derrière la plage, dans l'ombre tendre d'un buis, une pie mignarde, jeunette, jabotine, faut voir, la queue relevée, le vol balancé, la tête polissonne, l'œil d'un rond et le cri velouté. Une rencontre du hasard, car ce buis ne me tentait pas plus qu'un autre, mais je m'y suis posé, las, et que vois-je au bout de mon aile, somnolente à peine, souriante à pointe de bec, avec retenue comme une pie bien élevée, pas une de ces jacasses qui arrivent cul déplumé, gueulardes, froufrouantes, mettent la pagaille dans les nids de nos corbeaux et se font payer deux fois plus cher que nos corneilles. Non, une gentille, je l'ai vu tout de suite, j'ai assez bourlingué pour juger une pie du premier coup d'œil. Que vois-je ? Mais cette jeunette timide qui me coupa l'envol.

Je caquetai doucement pour ne pas l'effrayer. Je me méfie de mon accent, bien qu'il se soit patiné au cours de mes aventures continentales. Elle ébourrifa deux plumes et se trémoussa sur sa branche. Je me suis rapproché. Elle sentait bon ! Oh ! pas le sable chaud, ni la fumée des incendies de maquis, mais une odeur légère, puceline au duvet. J'en faillis perdre la tête.

J'ai raconté ma vie. Pouvais-je faire autrement ? Elle écouta jusqu'au bout sans broncher. J'ai laissé de côté le bordel marseillais. Avec une enfant ! Respectueux, tendre et respectueux je suis avec les jeunes pies.

Elle m'avoua qu'elle était de l'Assistance. Une telle petite sans famille pour me chercher des noises ou scier mes arbres préférés à force de relations, c'est plus qu'une fortune. A nous deux, nous ferons des aiglons. Peut-être commencerons-nous bientôt. Je sens l'air favorable, un air discret qui nous enveloppe sans nous relever la jaquette.

Ce matin, nous avons fait le tour de la plage. Elle m'avoua qu'elle était pauvre. Elle songeait parfois au suicide. Je cherche une solution pour l'aider.

J'ai beau jouer au P.M.U. tous les dimanches, j'ai rarement gagné. Mais le destin ne sera pas toujours contre moi. J'ai décidé de le briser. Je vais enlever la caisse d'un P.M.U. dans un port de l'île. Personne ne s'en étonnera et ma plume de paon éloignera respectueusement les flics, je veux dire les agents de l'ordre, mes compatriotes.

Je monte un gang. J'ai raccolé deux merles contestataires qui refusent les pâtés et un âne je m'en foutiste qui portera la caisse du hold hup. Peu de gens nous remarqueront. Ils croiront à de nouvelles élections. Les merles sont de mon avis. L'âne ne rêve qu'à la place publique et aux w.c. en bordure de mer. Pour un indifférent il me semble bizarre. Mais nous ne pouvons nous passer de lui. J'ai songé à le dénoncer anonymement, après coup, comme responsable de l'affaire. Il finira sa vie en saucisson et j'épouserai ma pie. Le curé nous bénira. Ce sera grandiose. J'espère que les merles émigreront sur le continent, sinon je serai obligé de les abattre pour éviter les chantages.

Je vais être franc : je n'aime pas le banditisme pour l'avoir quelquefois tenté. Nous sommes tous ainsi. J'ai vu des vols de canards sauvages

traverser notre pays sans perdre une plume. Ils volaient très vite et très haut. Mais si nous avions voulu, honnêtement bien sûr, pour la beauté du sport.

Le folklore nous pèse parce qu'il a perdu son mystère. Les bruyères ne fleurissent plus aux mêmes saisons et les pipes sont en nylon. Les vignes ont des reflets de la Mitidja et les merisiers avortent en conserves. Les moineaux eux-mêmes parlent breton ou savoyard, très mal balanais. J'en suis honteux devant des geais étrangers qui viennent enquêter. Je tente de masquer la chose, de biaiser comme dit une tourterelle, cette torchasse de petite vertu, une Niçoise, de les étourdir de souvenirs et d'un passé plus sincère et plus grand. Il me manquait l'enthousiasme. Ils ont compris. Surtout le jour où des galopins en ont estropié deux à coups de carabine. Vous voyez, j'ai dit, vous voyez, rien n'est perdu ! Ils ont malgré tout fiché le camp avant la fin de leur enquête.

Je n'aime pas le banditisme, mais cette pie de Romorantin, en club de mer à Santa Bafouilla. J'ai tout failli dans ma vie, cette fois, par la fesse de la Madone, j'enlève tout. Et ne me parlez pas de morale, je la connais assez pour garder conscience nette. Ne mélangeons pas la politique et les passions, le social de place publique et les cœurs étonnés. Je connais le Code pénal sur la pointe des ergots et le Code civil depuis ma coquille. Si je comparais un jour devant le tribunal, j'embarquerai l'assemblée. Tous cousins.

Je retrouve mon coin poussiéreux, ma plage, la mer qui se douloute sous le vent, les vieux qui poussent une pétanque à bout de bras, les rochers qui renvoient le soleil, les fillettes rondes comme des cochonnets, je retrouve ma paix.

J'ai eu chaud pour le hold hup. Un fiasco où j'ai failli laisser ma plume de paon.

Le port, donc. Nous poussons l'âne chargé de dynamite pour faire sauter les fortifications du bistrot P.M.U. Il se lance, encouragé par les sifflets des merles, par ma claironnade très 1^{er} zouaves. Il gambade, veut se faire remarquer, cette andouille, par une ânesse de panneau publicitaire. Ce campagnard, il l'avait prise pour une vraie, il attendait son braiement de reconnaissance, Il fallut l'exhorter, le supplier. Un agent commençait à se poser des questions et se préparait à remuer.

Notre âne fonce dans la porte, renverse un rapatrié d'Indochine qui manqua de dégainer, pénètre dans la salle, nous en vol plané, lance sa dynamite sur le patron, le déconcerte d'une ruade dans l'estomac, saisit la fortune avec ses dents et cabriole vers la sortie tandis que nous jetons la confusion en chantant la Marseillaise dans un mouvement de ballet très Coppélia. Quelques bouteilles tombent toutes seules, le patron essaie de se débarrasser de l'explosif qui lui pète entre les mains et le colle contre la grande glace, chauve-souris, Jésus-chat-huant qui montre sa rate à ses aïeux.

Dans la rue, le seul mouvement de l'agent fut de sourire à notre passage.

L'âne, son magot toujours aux dents, galopa vers les bateaux. Nous tentâmes de le diriger vers les faubourgs, mais il s'entêta. Mes w.c., braillait-il. Une passante se précipita dans une latrine en récitant son chapelet. Elle connaissait l'âne de Samosate. Devant la porte close, le nôtre sauta la rembarde et s'écroula sur les quais. Deux cordons de CRS en embuscade le ligotèrent. Ils récupérèrent la caisse et la rapportèrent au propriétaire. Perchés dans un arbre de la place, nous regardâmes passer le cortège. L'âne assommé et traîné par la queue laissait des traces de sang.

Les deux merles s'envolèrent pour Calenzana. Je retournai à Santa Bafouilla, pauvre et honteux, mais couinant d'amour. Hélas ! malheur aux touristes de l'Assistance, aux oiselles sans vertu ou sans mémoire, ma pie était partie pour le continent.

Je suis dans le buis de notre rencontre, un peu plus voûté, la huppe dégringolante, le bleu fané de mes ailes, l'œil ovale et la fiente constipée.

J'attends un coup de fusil qui me délivrera. Me jeter au milieu d'une vendetta et mourir éparpillé sous les plombs. Mais les règlements se font rares. Il faudrait m'inscrire à l'avance et je n'ai pas le courage de chercher.

Gagner Romorantin et me venger ? Ah ! si je voulais. La galine, me faire ça, moi qui ai failli enlever Guillaume !

Le sommeil me gagne. Ma sieste, et puis j'irai ravager un verger de pied noir. Et que je ne rencontre surtout pas une alouette !

A bas le tourisme !

R. M.

Cette revue vit et progresse grâce

à ses abonnés, à ses amis et aux souscripteurs

HEM DAY (1902 - 1969)

par Bernard SALMON

Voici déjà plus d'un an, le 14 août 1969, Marcel Camille Dieu s'en retournait au néant. Les libertaires du monde entier le connaissaient sous le pseudonyme de Hem Day. En effet, peu de camarades ont réussi ce tour de force d'être présent dans tous les continents à la fois. Travailleur infatigable et diligent, il sut, dans tous les pays du monde, mener le bon combat pour l'anarchie, la non-violence et l'objection de conscience.

Il naquit le 30 mai 1902 dans une petite cité wallonne du pays noir : Houdeng Coegnies. Il était adoré de ses parents et il le leur rendait bien. Cependant, dès l'adolescence, il était déjà contestataire : son père étant boucher, il se déclara végétarien ! Ce n'étaient point les séquelles de la guerre de 1914-1918 ou de l'occupation allemande qui le tourmentaient et lui faisaient refuser une nourriture assez rare pour les garçons de son âge, non, c'était seulement son non-conformisme naissant qui s'affirmait.

Cette grande guerre, comme on se plaît à l'appeler, et cette occupation avaient marqué tous les Wallons et le jeune Marcel comprit bien vite l'inutilité, la bêtise et l'atrocité des guerres. C'est à ce moment-là qu'il décida de consacrer sa vie à l'homme. Refusant de désespérer, alors que bien des militants avaient sombré dans le ralliement à « la guerre du droit et de la civilisation », alors que bon nombre d'anarchistes étaient totalement désillusionnés à la suite du « manifeste des seize » qui prenait position en faveur du bloc dit « allié », contre le bloc des Etats centraux d'Europe, reniant par là leur idéal d'internationalistes et d'anarchistes, alors que le mirage de la révolution russe allait emporter les esprits inconsistants de notre mouvement, alors qu'une répression féroce s'organisait contre les syndicalistes révolutionnaires, contre les éléments anti-autoritaires, contre les anarchistes, Hem Day s'éveille à l'idéal libertaire.

C'est à ce moment que quelques camarades, en Belgique, tentent de relancer le mouvement anarchiste. Daenens, avec son journal « Haro », Mattart avec « L'Emancipateur », Stroobants avec « De Baanbreker », aidés des collaborateurs qui se nomment Théo Couret, Louis Fel, Charles Plisnier, Firmin Vercey, Dr Charles Fontaine, A. Lebrun, Caron, Jean Pater, Henah Davi, Jules Labuche, F. Rocourt, etc., ils fondent le groupe libertaire de Bruxelles et publient « Le Bulletin libertaire ». Ils

sont une poignée qui se réunissent à la Brasserie du Cornet, cependant qu'un autre groupe se fonde à Ixelles qui se réunit au Café de l'Athénée et que Jemeppe-sur-Meuse, Seraing et Liège forment leurs propres groupes. Le 4 décembre 1921, est fondée l'Union anarchiste de Belgique qui réunit les Fédérations wallonne et flamande. Le 7 janvier 1923, se réunit le premier congrès « national » en Belgique. Marcel Dieu y participe.

C'est dans le numéro 25, du 15 novembre 1922, de « L'Emancipateur », que paraît le premier article de Hem Day. Il s'intitule « A ceux qui oublient » et est consacré à Francisco Ferrer, puis, dans le numéro 32 (15 juin 1923), « Une conscience pendant la guerre », dans le numéro 33 (15 juillet 1923), « La philosophie de la mort », et ainsi de suite jusqu'au numéro 68 du 15 décembre 1925, dernier numéro de « L'Emancipateur ». Il s'efface pour faire place au journal « Le Combat » dont le premier numéro sortira encore sous la responsabilité du camarade Mattart, tandis qu'à partir du second, la responsabilité en incombe à Hem Day. Le Congrès anarchiste du 25 décembre 1925 nomme, en plus, Hem Day comme trésorier-secrétaire. La question anti-militariste est alors abordée. Hem Day donne connaissance d'un rapport sur « L'Anti-militarisme » et le Congrès adopte une résolution qui s'inspire des grandes lignes de ce rapport, à savoir : l'espoir qu'en cas de déclaration de guerre, les peuples y répondront par la grève générale, qui paraliserait toute mobilisation.

La menace fasciste s'accroît, l'affaire Sacco-Vanzetti amène une recrudescence d'activité étonnante mais le journal « Le Combat » est en péril, sa situation financière est désastreuse. En avril 1928, il doit cesser sa parution et une nouvelle série de « L'Emancipateur » est lancée grâce à une petite imprimerie qui est l'œuvre du camarade Mattart.

A cette époque (1927), se constitue à Bruxelles, un Comité International de Défense Anarchiste (C.I.D.A.)

Ce comité doit venir en aide aux camarades victimes de la vindicte sociale. Hem Day en est nommé secrétaire et il assumera ces fonctions jusqu'à la déclaration de la deuxième guerre mondiale. Depuis juin 1927, il avait cessé d'être le responsable du journal « Le Combat » et, en novembre 1927, il publie « Le Rebelle », organe mensuel d'action sociale anti-dogmatique, anti-autoritaire. Cinq numéros seulement pourront paraître.

Sacco et Vanzetti ayant été assassinés le 10 juillet 1927, un autre crime se prépare, il s'agit de l'extradition et de la menace de mort qui pèsent sur les camarades Ascasso, Durutti et Jover. Puis ce fut l'affaire Angelico Bartolomei, menacé lui aussi d'expulsion. Jean de Boé, Ernestan, Lazarevitch et Hem Day sont sans cesse sur la brèche pour la défense du droit d'asile.

En novembre 1930, paraît « Pensée et Action », organe anarchiste. Il n'y aura, hélas ! que deux numéros. De nouveaux espoirs étaient venus d'Espagne après la chute de Primo de Rivera, mais il fallut vite déchanter et, le numéro 44 de « L'Emancipateur » (juillet-août 1932) publie un article de Hem Day : « Des voix s'élèvent contre l'esprit inquisitorial de la République espagnole ». La police (belge) saisit alors le

livre d'adresse des abonnés et des dépositaires de « L'Emancipateur », ainsi qu'une partie de la copie.

C'est alors que le gouvernement belge veut interdire toute propagande aux pacifistes.

Hem Day et Léo Campion, lequel était secrétaire de la section belge de l'internationale des résistants à la guerre (W.R.I.), écrivent, fin février 1933, au Ministre de la Défense nationale :

« Attendu que la guerre est un crime contre l'humanité,

« Attendu que le gouvernement belge l'a implicitement reconnu en signant le pacte Briand-Kellog,

« Attendu que le projet Devèze interdisant toute propagande pacifiste intégrale, ne peut être admis par les hommes propres et libres,

« Attendu qu'ayant rempli jusqu'à ce jour, leurs obligations militaires, ce qui est le plus grand regret de leur vie,

« Les soussignés décident de renvoyer à son Excellence, M. Albert Devèze, ministre de la Défense nationale, leurs livrets respectifs, lui signifiant par ce geste, leur intention formelle de se refuser dorénavant à toute participation directe ou indirecte à la défense nationale, et le profond mépris pour le projet de loi dont il est l'auteur. »

En réponse à cette lettre, Hem Day reçoit la visite de deux gendarmes qui lui apportent un ordre de rejoindre l'armée par mesure disciplinaire. Il était alors incarcéré à la prison Saint-Gilles, cellule 53, pour avoir donné une leçon de politesse à un individu qui se trouvait être commissaire de police. Léo Campion reçut le même ordre et tous deux, bien entendu, refusèrent cette convocation.

Le procès qui s'ensuivit est décrit en long et en large dans le numéro 37/38 de Pensée et Action. Procès humoristique, suivi d'une condamnation, puis d'une grève de la faim, d'une libération anticipée accompagnée d'un billet de « renvoi » où l'on trouve cette perle :

« ...renvoyé du corps comme indigne de figurer plus longtemps dans les rangs de l'armée pour cause d'indignité de continuer à faire partie de l'armée... »

Sous la responsabilité du C.I.D.A. parurent quatre numéros de « Ce qu'il faut dire », de 1933 à 1936 — un par an —, sous la responsabilité de Hem Day et c'est la révolution espagnole qui commence. Hem Day veut transporter son activité et celle du C.I.D.A. en Espagne, à Barcelone. Il s'y rend en compagnie du camarade Pappo, via Perpignan, où, nantis de faux papiers espagnols, ils franchissent la frontière dans une voiture bourrée d'explosifs, ce qui ne manquait pas de sel pour un non-violent ! Il participe aux émissions de radio de la CNT-FAI, prépare des expositions murales, tente sans succès de mettre sur pied un Congrès international anarchiste, visite le front de Lerida où se battaient les brigades anarchistes et revient à Bruxelles sans aucune illusion sur l'issue de la révolution.

La situation internationale n'allait qu'en s'aggravant, l'Espagne s'effondre, les réfugiés affluent et le rôle du C.I.D.A. est surtout d'apporter une aide morale et matérielle à tous ceux qui cherchaient une terre d'asile.

Et voici que la guerre approche. Par arrêté ministériel du 19 juillet 1937, Hem Day avait été expulsé de France pour avoir commis une conférence contre le nazisme. Cette expulsion lui avait été notifiée à Armentières le 26 janvier 1938. Il ne pouvait donc plus se rendre en France pour veiller à l'organisation des secours aux camarades espagnols. Le conflit qui éclate entre l'Allemagne et la France allait amener un flot nouveau de réfugiés en Belgique. A son tour, ce pays est envahi, il lui faut pendant soixante mois s'installer dans la guerre, dans l'occupation, voire dans la clandestinité pour toujours venir en aide aux camarades poursuivis.

Les mauvaises choses ont une fin et tout conflit doit cesser un jour, lorsque les profiteurs de guerre ont fait bonne récolte. Hem Day veut faire reparaître « Pensée et Action » mais, héritage du nazisme, la presse n'est pas libre : il faut des autorisations, des certificats de civisme, des rations de papier, etc.

Il décide de passer outre et publie le premier numéro le 20 septembre 1945. Il en paraîtra 46 numéros jusqu'en décembre 1952. C'est en août-septembre 1953 que paraît le premier numéro des cahiers trimestriels « Pensée et Action ». Il en paraîtra 29 dont 9 numéros doubles.

L'activité de notre camarade s'étend un peu partout. On le retrouve membre du Conseil international de l'Internationale des Résistants à la guerre, ce qui l'amène à voyager en Inde, en Israël, au Liban. Lorsque M. Khrouchtchev vient à Paris, les autorités françaises fouillent leurs dossiers et c'est alors que Hem Day est arrêté à Paris, le 20 avril 1960 pour infraction à un arrêté d'expulsion ! Il est condamné le 22 avril 1960, à un mois d'emprisonnement avec sursis, par la 23^e Chambre correctionnelle du tribunal de grande instance de la Seine. Il est libéré le 23 avril et il faut encore de longs mois pour faire lever ce stupide arrêté d'expulsion.

Homme libre, au sens propre du terme, Hem Day restera pour tous le champion de la tolérance. Anarchiste, anticlérical, non-violent, on l'appelait le « Bouddha » de l'anarchie. Certes, sa corpulence était légendaire, tout comme était renommé son formidable appétit, ce qui nous faisait dire qu'il ne cessait de souffrir d'une grève de la faim rentrée. S'il était épicurien, disciple de Rabelais, c'est peut-être que, précisément dans Rabelais, il trouvait matière à non-conformisme. Un homme, que nous aimons tous, eut une très grande influence sur lui : Han Ryner. Ce fut son père spirituel et il s'en explique dans son étude « Du Pantagrélisme au Subjectivisme Rabelais-Han Ryner », publiée en 1961.

L'œuvre de Hem Day est considérable. Outre de nombreuses brochures traitant de sujets aussi divers que Francisco Ferrer, l'Eglise en Espagne, L'Antimilitarisme, Albert Einstein, Eric Mühsam, l'U.R.S.S. et la S.D.N., la Stérilisation, Bakounine, Erasme, le Fascisme, le Capitalisme international devant l'Espagne révolutionnaire, Etienne de la Boétie, Barthélémy de Ligt, Han Ryner, Norbert Bartosek, Rudolph Rocker, Georges Eekhoud, Non-violence et action directe, Ranjan Sen Samar, Gandhi, Runham Brown, l'Anthologie de l'objection de conscience, William Godwin, Ernestan, Elisée Reclus, Manuel Devaldès, Louise Michel-Jules Verne, Domela Nieuwenhuis, Gérard de Lacaze-Duthiers,

Sébastien Faure, l'Inde, la Bible de l'objection de conscience et de raison, le Droit d'asile, etc., il anima les journaux *Rebelle*, *Pensée et Action*, Ce qu'il faut dire et il collabora aux revues et journaux *Le Libertaire*, *Le Flambeau*, *L'Action directe*, *La Voix libertaire*, *La Conquête du pain*, *L'Emancipateur*, *Le Combat*, *L'En-dehors*, *Simplement*, *Terre Libre*, *La Revue anarchiste*, *L'Action libertaire*, *Le Réveil anarchiste*, *L'Espagne nouvelle*, *Rébellion*, *L'Action directe (Verviers)*, *Le Semeur*, *La Pensée*, *La Raison*, *La Pensée libre*, *Le Flambeau de Brest*, *Rebelde*, *La Revista blanca*, *Vogliamo*, *El Libertario*, *La Battalla*, Ce qu'il faut dire (de Luvet), *Cenit*, *Le Citoyen du monde*, *Contre-courant*, *Défense de l'homme*, *Bulletin de la C.R.I.A.*, *La Revue doloriste*, *Hind*, *L'Indépendant*, *Bulletin de l'I.R.G. en Belgique*, *Il Libertario*, *Les Nouvelles pacifistes*, *Le Phare*, *Plus loin*, *Le Monde libertaire*, *La Pensée*, *Spiritualité*, *L'Unique*, *Universo*, *Cahiers des Amis de Han Ryner*, *L'Adunata dei Refrattari*, *Les Sources libres*, *La Voix de la paix*, *Umanita Nova*, *Volonta*, *De Wapens Neder*, *De Vrijdenker*, *Recht Voor Allen*, *C.N.T.*, *Solidaridad Obrera*, *El Sol*, *Le Combat syndicaliste*. *La Révolution prolétarienne*, *Solidaridad*, *Voluntad*, *Le Peuple*, *Germinal*, *Liberté*, *Freedom*, *Brand*, *Les Cahiers du pacifisme*, *Bulletin intérieur de la F.A. française*, *L'Homme libre*, *Espoir*, *Umbral*, *A.I.T.*, *France-Asie*, *Tierra y Libertad* et *l'Anti-Anti-toutiste pour la paix*.

Il compile sans arrêt et publie — travail énorme — les bibliographies de l'œuvre traduite en français de William Godwin, d'Ernestan, d'Elisée Reclus, de Manuel Devaldès, de Louise Michel, de Gérard de Lacaze-Duthiers, de Francisco Ferrer, de Sébastien Faure, de Han Ryner, d'E. Armand, un essai de bibliographie littéraire consacrée à la mine et aux mineurs, puis entreprend sa propre bibliographie pour, écrivait-il, « éviter ainsi à des amis bien intentionnés, un travail fort ennuyeux parfois, délicat par certains côtés, plein d'embûches, pour tout dire fastidieux ».

Responsable des éditions « *Rebelle* », « *Vie et Action* », « *Réalistes* », « *Pensée et Action* », il a publié, outre ses propres ouvrages, des œuvres de Mühsam Erich, Sadi de Gorter, Léo Campion, Norbert Bartoseck, Barthélémy de Light, Ernestan, Bernard Salmon, Etienne de La Boétie, Manuel Devaldès, Domela Nieuwenhuis, Edouard Daason, Roger Monclin, Edouard Bellamy, Elisée Reclus, Rudolf Rocker, Rhillon, Francisco Galceran Ferrer, Zaccaria, Samar Ranjan Sen, etc.

Son grand regret était de ne parler qu'une seule langue, le français — il n'a même jamais appris le flamand ! —, pourtant ses conférences qui attiraient toujours de nombreux camarades, ont été nombreuses. Parmi les principales, citons : la vie et l'œuvre de Pasteur, Georges Eekhoud, sa vie, son œuvre, *La Femme et la société*, Un artisan de l'avenir : Han Ryner, Romain Rolland, *La vie de Michel Bakounine*, Jean Maréchal, *l'homme de rêve et l'homme d'action*, Han Ryner contre les dogmes, Georges Duhamel écrivain, Andréas Latzko, F. Ferrer, sa vie, son œuvre, *Le problème de l'état dans la révolution*, *La Paix qui ne vient pas*, *On croit mourir pour des idées, on meurt pour des industriels (laquelle lui valut son expulsion de France)*, Franco contre Goya, *Situation en Espagne*, *Les églises brûlent en Espagne*, *Le capitalisme international devant l'Espagne*, *L'Espagne et sa révolution*, *La presse an-archiste*, Xavier Privat, *Dieu n'existe pas !, Faut-il fusiller les traî-*

tres ? Vers la démocratie par le travail, la liberté et la paix, Le National communisme, Fascisme et littérature, Qui a armé Hitler et les puissances de l'Axe ? Nouveau bourrage de crâne, La sexualité et la guerre, Le surréalisme et la politique, Le subjectionnisme chez Han Ryner, L'Artis-tocratie chez Lacaze-Duthiers, La Cité d'harmonie chez Barbedette, La Barbarie mondiale, Panslavisme et slavophilie, Trois hommes récusent la guerre : Multatuli, Domela Nieuwenhuis, B. de Ligt, Erasme actuel, Breughel, Psychologie de la criminalité, Le Dolorisme, La Liberté de la Presse, Panaït Istrati et le drame de l'amitié, Les problèmes des pri-sonniers de guerre, Origine du 1^{er} mai, Trahison des clercs, Rabelais, libre penseur, L'Humanisme chez Elisée Reclus, Elisée Reclus en Bel-gique, La jeunesse et l'église, Ecrivain An-archiste, Les Amis de Garry Davis sont-ils avec G.D. objecteur de conscience ?, Centenaire de Mala-testa, Jules Vallès, Charles Decoster, sa vie, son œuvre, Cervantès, génie de la Liberté, Castellion contre Calvin, Intolérance et violence, La démographie au service du mensonge, Han Ryner, mon père spiri-tuel, Ghandi et la non-violence, Espagne 1948, Hommage à Ghandi, Brisons les fusils, Non-violence et action directe, L'Objecteur de cons-cience en Belgique, Autour d'un procès, Objecteur de conscience contre le droit, La technique de la non-violence, Histoire de l'Internationale an-archiste, La jeunesse rationaliste, La jeunesse rationaliste et son or-ganisation. La libre pensée et la guerre, Encyclopédie et dictionnaires, Han Ryner et Etienne de la Boétie, Impressions sur un voyage en Inde. L'An-archie, La Commune (historique), La Commune en Inde, Castes et religions en Inde, La Satyagraha, Libre examen, Rabindranath Ta-gore, Qu'est-ce que l'Anarchie ?, C'est beau, c'est grand, la France, Anti-cléricanisme, Libre examen, Du futurisme au fascisme : le cas Mari-netti, Du Surréalisme à la résistance : le cas Aragon, Deux hommes de bonne volonté : Elisée Reclus, Han Ryner, Louise Michel a-t-elle écrit 20.000 lieues sous les merts ?, Sébastien Faure, pacifiste, Le paci-fisme et l'Etat, Gérard de Lacaze-Duthiers, pacifiste, Vers un pacifisme scientifique : Manuel Devaldès, etc.

Ces conférences ont été faites un peu partout et bien souvent ré-pétées des dizaines de fois. Ajoutons à cela la participation à une bonne centaine de meetings en faveur de la paix, du droit d'asile, de la libéra-tion des emprisonnés politiques, etc., et l'on n'a qu'un faible aperçu de l'activité considérable de Hem Day.

Cet autodidacte a réussi ce tour de force d'être maintenant reconnu, dans son propre pays, comme écrivain de très grande valeur. Une salle de la Bibliothèque royale de Bruxelles lui sera consacrée et ce ne fut pas une mince surprise lorsque, lors d'un hommage public que nous lui rendîmes à Bruxelles en novembre dernier, de voir le ministre de l'Edu-cation nationale venir rendre hommage à celui qui fut très souvent son adversaire mais qu'il considérait comme une gloire littéraire et sociale de son pays.

Ainsi, l'œuvre de notre ami restera comme le témoignage, non seu-lement d'une époque particulièrement troublée, mais aussi comme celui d'un homme qui a su rester libre au travers de toutes les vicissitudes continuelles qui font la laideur des temps présents.

Hem Day, phonétiquement M.D., ses initiales, pseudonyme astucieux pour un homme qui ne pouvait croire en un quelconque dieu et que le

hasard avait gratifié du nom patronymique de Dieu ! Hem Day restera pour les générations à venir le symbole de l'anarchiste sincère, désintéressé, du travailleur — il écrivait encore la veille de sa mort — qui ne sut point mesurer ses forces et qui se tua pour son idéal.

Son œuvre reste inachevée, hélas ! La revue Pensée et Action va reprendre sa parution pour continuer le travail de notre cher disparu. Quelques manuscrits sont restés en souffrance et nous entendons les publier afin que les générations à venir profitent pleinement du travail de ce camarade.

Je ne doute point, du reste, que, dans la génération montante, laquelle nous a déjà donné de grandes raisons de ne point désespérer, se trouve au moins un camarade qui pourra, à son tour, continuer le labeur de défrichage et de déboufrage de crânes entrepris par Hem Day.

B. S.

par Jeanne HUBERT

EUGENE HUBERT

La vie et l'œuvre d'un néo-malthusien. Fort volume, nombreuses illustrations. Lettre-préface de Manuel Devaldès. Index alphabétique.

PRIX : 10 F

Une plaquette récemment parue :

DEUX GRANDES FIGURES

du mouvement libertaire, pacifiste et néo-malthusien :

EUGENE HUBERT - SEBASTIEN FAURE

Biographies suivies d'une étude sur

LES PROBLEMES DU COUPLE

L'amour — Culture de soi — L'aventure actuelle — Education sexuelle pratique — L'explosion démographique et ses menaces.

PRIX : 3 F

— En vente à la Librairie PUBLICO - 3, rue Ternaux, PARIS-11^e —

Armand Robin en flagrant délit de vie de voix

Par Guy BENOIT

Imaginez un mégalithe qui pousserait en plein milieu d'une de nos cités où il fait bon vivoter, révoter, crevoter, oui, qui pousserait, littéralement, comme une connivence sauvage, et tout craque alentour, l'asphalte, le béton, les vieilles viragos idéologiques. Au-delà du ciel des contraires côté camp ou jardinot, c'est cela, Armand Robin, une affirmation primaire quand les fougères, les oiseaux, les genêts, les chiens et les chevaux savent lire, écrire et ne manquent pas d'air, osent partager le brin d'éternité avec leurs frères hommes (les humbles), c'est cela, une mythologie libertaire aux antipodes des terres bénites, la cause travailleuse dans le sillage d'Ulysse en passant par le Sinaï, Délos, Bethléem les Saharas ou les réserves barbares de Gengis Khan, urgent de connecter tous les circuits d'amour ! Armand Robin transmigra, se fixa dans cette dimension forcément parallèle, l'injure se survoltant en ricochets de source, histor-hic, histor-hic, histor-ic jusqu'à extinction du garde-chiourme matérialiste : un livre-bûcheron pour reboiser l'été. Gens d'armes et de lettres / leur écartage de cuisses / Robin parké dans l'incognito des cas souterrains / SUICIDE AU VIF DU SUJET. Si bien que la société ne sait plus sur quel pied le récupérer, ni prêcheur à la pléiade, ni maudit catégorie insolite, posologie délicate ! ROBIN A VECU SON INEXISTENCE — agissante transparence au monde —, l'intellect peut être détourné bourgeois ou communiste, pas l'homme-poésie ! Il y a du vrai dans l'affabulation de Claude Seignolle sur « un certain monsieur Robin » : «... et on commence à se demander si ce Robin-là a vraiment existé, s'il était **plusieurs**, ou, tout simplement, si le temps n'est pas en train de l'effacer ». Pouce, laissez piaffer le temps, le temps soustrait de son fascisme quotidien, des kilomètres d'instant broutés...

« ô miens, si obscurs... »

Nœud gordien de l'enfance, bulle de silence qui tenaille Armand Robin, lui donne sa voix de revanche mais jamais revancharde. Huitième d'une famille de paysans illettrés, Armand Robin a six ans en 1918 lors-

que son père s'établit à la ferme du Ouesquié, c'est là qu'il grandira, là son apprentissage de la « muetteté », liberté de parole, tu parles, quand tu as, dans les veines, des siècles de sueurs de solitudes renfermées, avec comme rançon du tragique, le secret d'un père parricide (par accident). Résolument, Robin hachure l'horizon de sa lutte, lèprés contre lettrés, son arme sera la connaissance. Longue marche du savoir, apprendre, apprendre et encore, Robin ne chômera jamais, collègue de Campostal, lycée Anatole Le Braz, khâgne à Lakanal, certificats de licence, diplôme d'études supérieures, etc., il faut acculer l'ennemi dans ses derniers retranchements, lever l'interdit des siens « privés d'éclat, privés d'amour », et que les mots leur viennent, enfin !
 violence de la pureté / nouveaux plissements humains (l'avant-aube) où le politique est en cours de décès et l'aventure, de rigueur !

*Le poète, s'il vient du peuple, est indésirable ;
 Il restera du côté des ruisseaux, des nuages, sera semblable
 Aux vents qui ne veulent pas être dirigés,
 Aux têtes de chevaux qui n'aiment pas qu'on ait décidé
 Par avance de leur regard, de leurs museaux, de leurs crinières*

*Venu du peuple », ça les dérange tous.
 Au lieu d'un «Vive Hitler ! Vive Staline ! » voilà des gens
 Qui marchent purement et il y aura dans les rues
 Et dans les villages des écriteaux de fête portant :
 Les hommes du peuple sont supérieurs aux tyrans !
 Les hommes du peuple n'ont pas besoin des gouvernants !
 La haine est chose de bourgeois, surgis du néant de la souffrance
 Nous donnerons au monde le goût très neuf d'amer.*

ébauche d'un arrachement NATUREL sans précédents ni procédés / surimpression clochards célestes / le cousu-main dialectique en perd son latin

« un étrange étranger »

La décision remonte aux années 1930. Robin est allé dans la Russie soviétique, espoir vaincu, le bolchevisme « loin de rompre avec le passé, est la REVELATION de ce qu'était déjà notre civilisation... c'est notre vieil univers enfin réalisant son horrible perfection à la veille du surgissement, dans l'effroi et la douleur, de LA NOUVELLE CONSCIENCE », c'est le systématique froid dans le dos de l'Esprit. Aucune illusion, notre monde n'a plus « un seul centimètre où s'exercer à lever les haltères de la bonté ».

*On assemble en régiments les découragements,
 On arrange en alignements les dérèglements,
 On prêche que les dessèchements sont les fleurissements,
 On prêche que les harassements sont les verdoyements,
 On prêche que l'humain se manifeste inhumainement.*

.....

*Brisez-vous en débris
Patries moisies,
Foudres avilies
Et millions de bras pourris en fusils !
Poème, sois bistouri
Pour l'abcès de cris qu'est l'esprit !*

Croisée des tentations : soit respiration tempérée (donc intégrale !) à la convenance séculaire, soit l'atrophie rassurante des poétiquettes de combat. Robin ne capitulera ni dans l'une ni dans l'autre, pour vaquer authentique, il s'égarera de lui-même et de « l'ère de haine et de propa-grande ». Adieu sans mourir au-devant de la vie ressuscitée. Exil sans naissance derrière la vérité rajeunie. L'extrême-désertion !

*Nuage au ciel errant,
Ruisseau d'herbe en herbe coulant,
Hâte sans fin rafraîchie,
Je me fuis de vie en vie.*

.....

*Ma vie sans moi pour une vie où je serais
Pourra se remplacer.*

*Je dépasserai le temps,
Je me ferai mouvant, flottant.*

Toute la différence du kamikaze à l'éclipsé volontaire, second flash-la Parole Vraie, libre de tendresse et de souriances végétales. Voilà Robin cherchant « les dialectes où l'homme n'était pas dompté » ! Après le breton, sa langue natale, le grec, le latin, l'anglais, l'allemand, le russe, il étudie le chinois, l'arabe, l'uzbec, le tchérimisse (des prairies, seulement !), le suédois, le finnois, l'italien, le hongrois, l'espagnol, le flamand... il traduit Tou Fou, Li Po (chinois du VIII^e siècle), Imroulquais (arabe antique), Holderlin, Maïakovski, Mickiewicz, Jozef, Dylan Thomas Ungaretti, Pasesyro, et, au besoin, publie à ses frais des poètes victimes de la bourgeoisie communiste tels Boris Pasternak et le Hongrois Ady, éditions au profit de la Fédération anarchiste et de la solidarité internationale antifasciste.

*Dans l'Europe,
L'Europe, suspendue aux terres massives,
Tout absolu prenait figure limitée ;
Les pays d'Occident s'étaient pliés...

Et moi je lui voyais un neuf envoi,
Un élan tel que seuls des yeux très purs le voient.

Et ce sont les sauvages,
Les Russes, les Thibétains, les Arabes, les Chinois
Qui jusque dans Paris flamboient.*

En traversant les signes étouffés par l'Occident moyen, Armand Robin tente, vaille que vaille, de « désespérer une voix désespérée » — eh oui ! désespoir, notre survie, notre reconversion ! — de l'éparpiller

dans une sorte d'énergie reconquise, riche à juter (et non chutée dans un espéranto d'avant Babel !), insoucieuse des écorces.

Toute la différence du kamikaze à l'éclipsé volontaire, s'espacer dans Kérouac sous le carnage des écritures.
« mais ortie piquant la fausseté »

Se tuer à la tâche, l'expression robinsonne au pied de la lettre. Collé à un puissant poste récepteur, Robin gommara ses nuits, ses heures, dans l'écoute des radios du monde entier. Une gageure, déchiffrer les messages du mensonge international ! Moyen de ne plus s'espionner, de s'oublier un peu, moyen aussi de préserver son indépendance, il ronéotera un bulletin d'écoute qu'il vendra à quelques abonnés, L'Elysée, le Vatican, des journaux, et pas d'indignation démocratique, s'il vous plaît, Robin, c'est le flair paysan porté à son incandescence, et il a très tôt compris que, par-delà les conflits apparents — si meurtriers soient-ils ! —, capitalisme et bureaucraties communistes ne sont pas des adversaires mais des CONCURRENTS dans la course au brain-trust de l'aliénation, Robin a vu juste, Robin, frère aîné classique de William Burroughs, a visionné Yalta, la coexistence répressive, l'intox généralisé, et sa guerre à lui sera la guerre à la guerre contre le cerveau, messieurs les psych-fric-flics, schizophréneez-moi sur la liste noire des écrivains, quel soulagement !

...le silence totalitaire, parfaitement réalisé sous forme de fausse parole imposée à toutes les lèvres, a ses chances de réussir à hypnotiser une humanité harassée ; un tel silence est promesse, non plus de mort au sens que les religions ont donné à ce mot (dans cette mort il y aurait encore vie et conscience plus éveillée) mais d'une mort encore innommée où chaque homme serait mué en objet glacé ; dans les eaux de la parole totalitaire, l'humanité voguerait à l'aise en goûtant aux plaisirs des poissons silencieux ; bien plus, ces pseudo-humains auraient besoin à chaque instant de ces géantes vagues de paroles insensibilisantes et ne pourraient plus supporter d'en être retirés, encore moins d'être mis dans le cas d'avoir eux-mêmes à parler.

Crabouillère, crabouillère partout, y détruire les choses par leur nom. A commencer par les usines à fringues progressistes, Aragon, pour l'exemple. « Aragon, Barrès sans violon. Il inventa la rhétorique quotidienne du capitalisme finissant : cadavres d'objets ». Gouacheurs d'azimuts, pigeons-larbins du gris sur gris hégélien... partout... partout...

« trèfle béant / Qui n'a pas dit ce qu'il voulait dire »

Et il arrive le moment quand le poème peine à se justifier issue — même à couteaux tirés ! — à la non-existence qui n'est pas le contraire de vivre mais avoir froid le matin ! Quand percer l'embrouillis des frontières où l'ombre revendique plus clair que soi, devient bouche-à-bouche-aux-mots-barré.

*Langue qui voudrait parler,
Langage de qui voudrait parler,
Lèchement de l'Être !
Faire des signes, dessiner des appels.
Toujours être aux aguets, inquiet !*

Pari jamais parfaitement joué.

Cerner le mal, dit-on à la campagne. Robin essaie. Il sera le fugitif en deçà. Il mâchonnera l'instantané, le hasard au bond, végéter pour encore bouger bougeotter ! Chasser la tristesse, alors pourquoi pas vocaliser sur les genoux de Jany, les difficultés grammairiennes, ou sur la restaurantière qu'on regarde « restaureusement », verbe-pop-qui-sautille-mouron-mourant.

ET LE MOMENT ARRIVE quand le froid trop profond... c'est l'aveu : « MES MOTS N'EUVENT DE BRUIT QUE PARMIS LES FOUGERES ».

« L'ontologiquement seul », se taire.

*J'ai fini, je descends la terre lentement,
Je m'enfleuve de vase au-delà de la haine,
Dans la lointaine vase se traînent mes derniers bras
Et mon regard roulant, onde morte, recrée
Un grand pays muet, sur son eau refermé .*

*C'est fini, je descends dans la mort sans un cri,
Couché dans le sommeil des grandes choses vraies.*

« la mort du poète excentrique, Armand Robin, n'est plus mystérieuse »
(« France-soir » - avril 1961)

Si vous avez choisi de crever, vous crevez, l'événement vient à vous, gauchi, disponible. Robin fut à court. A court de vivre. Vers la fin, il dort sur un grabat, des caisses de savon lui servent de meubles, l'attente de la saisie, la dèche, ajoutez une impossibilité sentimentale et nous y sommes : trois points de suspension dans les rues de Paris, flics au rendez-vous...

Robin disparaît une dernière fois, c'est au lieu-dit « Infirmerie spéciale du Dépôt » !

*Mais il reste des oiseaux
Qui ne craignent pas les gestes de papier
Des monstres.*

*Leurs becs se rient des épouvantes,
Ils prennent encore le vert, même interdit.*

A la lumière de Mai, dans le feu de la nuit, déjà des bribes-Kérouac cherchent la relève.

G. B.

La plupart des citations sont extraites de « LE MONDE D'UNE VOIX », poèmes fragments posthumes, réunis et présentés par Henri Thomas et Alain Bourdon, collection N.R.F., Gallimard. Une parution poche est prévue pour le deuxième trimestre 1970.

GALLIMARD : LA MAISON DES MORTS !

Robin en livre de poche (poésie-Gallimard), « ils » l'ont émasculé, éthérisé, un détournement de personnalité, il fallait s'y attendre. Sous prétexte que « quelques fragments... ne venaient pas prendre place comme d'eux-mêmes dans le mouvement général... » (?), black-out sur les poèmes agressifs et situés (particulièrement « le Poète prolétarien » et « Dans le temps des tyrans »), mine de rien, une insidieuse réduction littéraire qui sent son Gallimard. Apparemment on choisit, pratiquement on expurge, l'art de la cisaille consiste à rogner les facettes tendancieuses du poète, ses outrances, son anormalité.

Un exemple : la suppression de tous les poèmes antistaliniens. Sont gardés, par contre, les six vers (sympathiques, d'ailleurs !) intitulés « Le Communiste », six vers qui dans l'optique « Robin » exigeaient le vis-à-vis des poèmes antistaliniens.

Massicot esthétique : un truc qu'« ils » emploient pour préserver les Aragon-en-péril.

Dégueulasse. Médiocrement dégueulasse.

G. B.

Vient de paraître

LE TAMBOUR DU BIEF

de Bernard CLAVEL

Editions Robert Laffont

PRIX 18 F

DU MEME AUTEUR

Les fruits de l'hiver (prix Goncourt)	24 F
La maison des autres	24 F
Le cœur des vivants	20 F

Maurice FROT

Le Prix du Roman Populiste 1970 a été attribué à notre ami **Maurice FROT pour son roman « NIBERGUE » (N.R.F.)** dont La Rue, sur manuscrit, avait donné deux extraits (« La Rue », n° 1 - mai 1968 et « La Mer comme un poème », n° 3 - Octobre 1968).

Le Mouvement Populiste est né du manifeste de Léon Lemonnier paru dans l'Œuvre du 27 Août 1929. D'abord mouvement de réaction contre les détours du roman psychologique, les préciosités du surréalisme et le roman académique, mondain ou bourgeois, cet enfant tardif du naturalisme se cantonna dans une reproduction modeste de la réalité.

Il correspondit exactement pendant une dizaine d'années à la définition de René Lalou : « peindre des êtres qui n'ont rien d'exceptionnel et qui ne songent point à s'analyser ; exclure tout romantisme comme toute sensiblerie ; se garder pourtant des noirceurs à la ZOLA ; bref, obtenir une sorte de réalisme stylisé ». « Hôtel du Nord » de DABIT, est le meilleur exemple de cette tendance.

Cependant, le contenu populiste était plus vaste que le mot qui entendait l'enfermer. On le vit bientôt. La grisaille photographique des débuts céda devant les tempéraments. Aujourd'hui le populisme ne comporte aucune esthétique particulière, mais on peut dire que relève de ce « courant » toute œuvre qui préfère les gens du peuple comme personnages et les milieux populaires comme décors, à condition qu'il se dégage d'elle une tendresse humaine vraie.

Le Prix du Roman Populiste compte notamment parmi ses précédents lauréats.

Eugène DABIT (1931)
Jules ROMAINS (1932)
Henri TROYAT (1935)
Jean-Paul SARTRE (1940)
Louis GUILLOUX (1942)
Emmanuel ROBLES (1945)
Armand LANOUX (1948)

Serge GROUSSARD (1949)
René FALLET (1950)
Yves GIBEAU (1954)
Jean-Pierre CHABROL (1956)
Christiane ROCHEFORT (1961)
Bernard CLAVEL (1962)
Jean HOUGRON (1965)

AVEZ-VOUS LU :

NIBERGUE
LE ROI DES RATS
par Maurice FROT

LE PALAIS D'HIVER
par Roger GRENIER

VIENT DE PARAÎTRE :

LE CANON FRATERNITE
par Jean-Pierre CHABROL

(Editions Gallimard)

Sciences

« La science nouveau dogme », comme la religion ou le marxisme, écrasant l'homme, ne lui laissant rien... Voilà ce que j'appelle « l'idéologie planète » par référence à la revue scientifico-métaphysique du même nom (et de mon point de vue ce n'est pas un compliment).

Les scientifiques prétendraient apporter une vérité qui enlèverait toute liberté à l'homme et ce tout en reconnaissant régulièrement qu'ils se trompaient quelques années auparavant : des rigolos en quelque sorte, autoritaires et dogmatiques de surcroît.

Je n'entreprends pas ici la défense des hommes de sciences. Il y a parmi eux comme ailleurs des cons et des autoritaires. Mais il me semble utile d'expliquer un peu ce qu'est la méthode scientifique et de remettre un peu chaque chose à sa place : la science, la métaphysique et la magie, la liberté.

Ne mélangeons pas découverte scientifique et divination. Demander en 1950 : ira-t-on sur la lune dans vingt ans ? c'était demander quel sera le développement économique et technique d'ici là, quels seront les choix politiques etc., travail de voyante extra-lucide (voir plutôt France Dimanche ou Ici-Paris).

Revenons à nos moutons ; Einstein a bouleversé les notions de temps et d'espace qui avaient cours dans la mécanique classique, cela ne veut pas dire que la mécanique classique était fausse, insuffisante pour traiter certains problèmes qui devenaient accessibles à l'expérience.

Une loi physique est un moyen d'exprimer une prédiction avec une certaine incertitude à la suite d'un ensemble d'expériences : dans telles conditions il se passe telles choses... Mais la connaissance des limites et de la précision avec lesquelles on peut prédire un phénomène est une partie essentielle d'une loi physique.

Une théorie est une image abstraite qui par son analogie avec la réalité expérimentale permet de retrouver tout un ensemble de lois physiques déterminées par l'expérience indépendamment les unes des autres.

Une théorie n'est pas la réalité ni même sa représentation, et elle n'est ni vraie ni fausse mais seulement plus ou moins bien adaptée pour la décrire par analogie (Je ne parle pas ici des travaux n'ayant rien de scientifique, genre Lissenko où l'on trafique les résultats expérimentaux pour qu'ils collent avec la théorie ; la malhonnêteté intellectuelle est une question indépendante de celle qui est abordée ici).

Le malheur vient de ce qu'on commence à aborder par des méthodes scientifiques des problèmes qui jusque-là étaient des croyances ou de la métaphysique et cela dans le même temps où l'écart entre le ni-

veau des découvertes scientifiques et celui de la science vulgarisée s'accroît. Les responsables des malentendus sont les scientifiques eux-mêmes qui n'ont pas compris que la moitié de leur travail était d'expliquer et de divulger ce qu'ils ont trouvé pendant l'autre moitié.

Je prendrai deux exemples correspondant à des travaux scientifiques assez récents : dix ou vingt ans. (On oublie trop souvent que la vulgarisation est très en retard sur la découverte, même pour les plus fondamentales : la relativité restreinte d'Einstein à 65 ans !) Le premier est du domaine de la biologie et plus particulièrement la question de l'origine de la vie. On est capable de décrire assez complètement des processus qui permettent de comprendre le passage continu de la matière inerte à la matière vivante (ce qui ne veut d'ailleurs pas dire que l'on puisse envisager de les reproduire tous en laboratoires, certains d'entre eux faisant appel à l'évolution de systèmes très vastes et sur des temps très longs). Que le problème soit loin d'être complètement débroussaillé n'empêche pas que cela représente une révolution dans les conceptions de beaucoup de gens analogue à l'introduction du concept d'évolution dans les espèces animales.

Une autre question où l'étude scientifique marche sur les platebandes de la philosophie est celle de la cosmologie, c'est-à-dire l'étude de l'univers dans son ensemble. Là aussi on a que des schémas grossiers mais le fait même que l'on puisse déterminer scientifiquement (et cela à assez brève échéance) si l'univers est fini ou infini, ouvert ou fermé ; que l'on puisse déjà évaluer son âge : environ 10 milliards d'années et se faire une idée de toute son évolution depuis le premier millième de seconde (théories dites du « big bang ») avec des méthodes aussi rigoureuses que celles qui ont permis d'établir les lois de l'électro-magnétisme (bien que pour l'instant beaucoup moins précises et complètes), tout cela semble embarrasser les gens. C'est un peu comme s'ils perdaient une prérogative : celle d'imaginer ce que bon leur semblait, n'importe quelle idée en valant une autre.

Alors quand Jean Rostand dit que l'évolution de l'univers condamne toute vie à disparaître dans des délais que l'on peut chiffrer, l'anarchiste crie au scandale, à l'atteinte à sa sacro-sainte liberté. Mais pourquoi ne pas crier de même si je dis qu'en sautant du 1^{er} étage de la Tour Eiffel vous allez vous écraser sur le sol au bout d'un temps dont il est facile d'évaluer la longueur.

Encore une fois la source d'une telle réaction est dans le décalage entre les découvertes scientifiques et leur vulgarisation. La plupart des gens n'ont aucun moyen de contrôle sur les affirmations scientifiques dès lors qu'ils ignorent tout des méthodes qui y ont conduit. Personne ne s'insurge contre la loi de la chute des corps mais on ne comprend pas qu'un homme fasse référence à des choses qu'il considère comme bien établies qu'il prend pour base de sa réflexion mais qui sont rien moins qu'évidentes pour lui. Ce n'est pourtant rien d'autre que ce que fait chaque homme, avec son expérience quotidienne. Seulement certains ont mis un microscope ou un télescope devant leur expérience quotidienne, et maintenant un microscope électronique ou un radiotélescope.

Jean-Loup PUGET

Le dernier livre de Teilhard de Chardin (collection 10/18)

“La Place de l’homme dans la nature”

...la question d’un couple originel unique (« monogénisme ») ne relève pas de la science.

Teilhard de Chardin

Oh ! l’habile homme ! Qu’on m’entende bien, le père Teilhard de Chardin est un savant, un chercheur qui a fait faire un pas considérable à cette science complexe, la paléontologie. Mais enfin, lorsqu’on le lit, on ne peut s’empêcher de penser à Etienne Dolet, au chevalier de la Barre et à quelques autres qui furent brûlés vifs pour avoir manifesté des opinions qui, comparées à celle de Teilhard, peuvent nous paraître comme des brouilles. Et on pense aussi à ce qu’eût été le sort du philosophe si le hasard l’eût fait naître contemporain d’Ignace de Loyola, l’illustre fondateur de l’ordre des Jésuites auquel il appartient.

Le père en eut certainement conscience. Faire coïncider sa théorie de l’évolution de la vitalisation originelle vers l’humanisation et le maintien des relations de « courtoisie » avec la curie romaine, tel sera le souci constant de cette intelligence pratique. Et même si cette théorie n’emporte pas obligatoirement notre adhésion, nous restons béats d’admiration devant un esprit dont la souplesse et l’agilité auraient fait l’admiration du cardinal de Retz.

Mais de quoi s’agit-il ?

Dans quelques paragraphes de son ouvrage, l’auteur écarte l’obstacle qui obstrue l’histoire de la vitalisation de l’humanité et pose quelques principes fondamentaux qui vont étayer sa théorie. Écoutons-le !

« Est-il besoin de rappeler ici que la paléontologie ne saisissant les espèces qu’à l’état de groupes et ceci toujours assez loin de leur point de naissance, la question d’un couple originel unique (« monogénisme ») ne relève pas de la science. »

Teilhard se veut homme de science. Il écarte tout ce qui relève de la liturgie (tout au moins dans cet ouvrage), œuvres de poètes qui sortiraient parfois de la méditation du cloître pour tremper leur plume dans du sang (1). Avec prudence, il trace une limite à la connaissance des

origines, laissant au-delà de l'histoire le champ libre à la divagation spirituelle.

« Comme j'aurais bientôt l'occasion de le rappeler avec insistance lorsqu'il s'agira de la première apparition de l'homme sur la terre, en tout domaine, inexorablement, les commencements s'effacent. Ils deviennent indiscernables à nos yeux par l'accumulation absorbante du passé. La loi sévit même à l'intérieur de la brève histoire humaine. Comment ne jouerait-elle pas dans le cas d'un événement aussi profond et intéressant des éléments aussi infimes que l'animation des premières molécules carboniques ! »

Enfin ce dernier texte qui, tout en soutenant la théorie, ménage « l'unité du cosmos » qui est la pierre angulaire de l'Eglise de Rome.

« Et voilà bien en effet, si je ne me trompe la perspective libératrice dont dépend pour nous la signification du monde. Le vivant, disais-je, a été longtemps regardé comme une singularité accidentelle de la matière terrestre... Tout change si la vie n'est pas autre chose pour l'expérience scientifique qu'un effet spécifique. ...La vie non point une anomalie bizarre florissant sporadiquement sur la matière, mais la vie exagération privilégiée d'une propriété cosmique universelle. La vie, non pas un épiphénomène, mais l'essence du phénomène. »

Et voilà ! Tous les éléments du puzzle sont en place. La science rejette les fabliaux. Elle constate que les origines sont insaisissables. Mais elle peut progresser à partir de l'instant où on ne considère plus la vie, et surtout l'homme, comme une « erreur » de la nature, mais comme l'unité à partir de laquelle tout s'explique. Certes le père Teilhard de Chardin nous ennoblit. Il nous place dans une lignée qui ne peut que nous relever en nous sortant du commun de la matière dont nous ne sommes plus un rameau, mais le fruit le plus achevé de ses contorsions. On s'apprête à s'exclamer que cela est magnifique, convaincant, lorsqu'on s'aperçoit que s'il ne nous parle pas de Dieu, il a laissé des blancs dans sa théorie, ce qui nous permet de l'introduire à la place qu'il nous convient.

Je vous disais que le père Teilhard de Chardin était un habile homme. Mais toute construction de génie exige du métier, et le bon père n'en manque pas. Vous allez vous en rendre compte en suivant son argumentation.

Au début, il y a la matière. Le caractère dominant de cette matière, c'est sa complexité à un moment de son évolution. C'est alors qu'apparaît la vitalisation, premier palier d'une évolution dont le terme sera le point oméga. L'homme n'est rien d'autre que cette vitalisation poussée à son paroxysme. Le vivant n'est plus une singularité de la matière comme on l'a généralement cru, mais le phénomène ultime d'un univers qui s'enroule sur lui-même et crée dans son mouvement complexe les éléments de son évolution.

Cette opération qui conduit au point oméga n'est possible qu'à partir d'un certain nombre de seuils, qui sont des temps de repos d'où s'élançant des éléments modifiés de l'évolution vers l'homínisation.

« C'est grâce et parmi un foisonnement (on pourrait dire un rougeoiement) de protéines que la vie sur terre a dû émerger, s'enflammer pour la première fois. »

Ce phénomène qui tel le rougeoiement de la vie (dont le père Teilhard de Chardin ne nous explique pas l'origine, ce qui laisse la place à l'informel de notre choix) se reproduira plusieurs fois et il sera chaque fois marqué par un progrès vers l'homínisation. De cette couche de vie qui enserre la planète naîtront des rameaux multiples et parmi ces rameaux jaillis de l'arbre de la vie, un plus achevé, composé de vertébrés, dont le fruit, après un travail de la complexité sera la cérébralisation, deuxième seuil qu'on nous propose avec l'apparition des primates. A partir de cet instant, la cadence va s'accélérer jusqu'à un nouveau seuil, marqué par l'apparition de l'homme (l'homo sapiens) puis par d'autres, la réflexion, la socialisation, dans une évolution accélérée de l'univers par enroulement sur lui-même jusqu'au point oméga, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'homme, raison unique de tout le travail de la matière à travers les temps, soit arrivé au point ultime d'évolution.

L'auteur nous a donné une image de ce mouvement de la matière en route vers sa finalité, et cette image s'appuie sur l'immense accumulation de connaissances scientifiques que son vaste cerveau a emmagasinées. C'est l'image de l'artichaut, la théorie des écailles qui poussent sur le fond de la vitalisation et qui, imparfaitement inachevées, se détachent et disparaissent, laissant la place pour d'autres plus élaborées (2), jusqu'à ce que, de ce foisonnement, jaillisse la graine, objet et résultat de ce travail au cours de milliards d'années de complexité évolutive.

Oui, bien sûr, le père Teilhard de Chardin fut un habile homme. A l'image poétique des travaux du Père Eternel, qui avaient duré six jours et qui s'étaient terminés par la création du couple, il en a substitué une autre, celle d'un Dieu pétrissant dans ses mains puissantes une boulette de matière, la jetant dans l'infini, puis regardant pour le reste des millénaires son développement prodigieux, jusqu'à ce que cette matière se transforme en un être parfait, formé à son image. Image poétique de remplacement, singulièrement compliquée, qui comme d'ailleurs celle qui l'avait précédée n'a qu'un seul mérite c'est de correspondre à la connaissance et à l'idée que se font les hommes, dans un moment donné, des origines et de l'évolution possible, imaginable, à partir de l'acquit momentané et toujours susceptible d'être remis en question.

En réalité, la théorie du père Teilhard a la même solidité et les mêmes faiblesses que toutes celles qui avant lui nous furent proposées. A partir de l'indiscernable que chacun meuble à son goût en faisant appel à son imagination, on construit un ensemble qui s'appuie sur les connaissances du moment, et il est probable que ce petit jeu de société des savants continuera encore longtemps, ce qui aura au moins l'avantage de créer des variantes dont les poètes, les littérateurs et les politiciens s'empareront pour renouveler leurs stocks de miroirs aux illusions.

Mais ce qui, à mon goût, reste le plus admirable dans cette construction de l'esprit, c'est le coup de reins remarquable qui va permettre au philosophe de jeter à terre toute l'imagerie d'Epinal qui avait aidé ses prédécesseurs à noyer le poisson des origines et d'en construire une autre, qui conserverait l'unité, c'est-à-dire la possibilité d'introduire la divinité à la demande, à chaque instant de la construction théorique, Dieu ou autre chose, à votre choix.

Cependant, on peut au moins discerner une faiblesse, qui d'ailleurs n'apparaît comme une contradiction, dans cette construction ingénieuse, mais le philosophe ne pouvait y échapper s'il voulait maintenir Dieu au cœur de l'édifice. Dans un article du dernier numéro de « La Rue » notre ami Paul Chauvet a bien senti l'impossibilité de clore d'une manière ou d'une autre le dossier de l'évolution de la matière. C'est cependant ce qu'a fait l'auteur, mais alors il quitte le domaine de la science et de la connaissance momentanée des phénomènes pour rentrer dans l'imagerie populaire.

Teilhard de Chardin a raison lorsqu'il nous déclare que la couche du passé nous empêche de discerner les commencements, mais bien sûr, et pour des raisons identiques qui valent pour tous les cas ou qui sont fausses, la couche d'avenir ne nous permet pas plus de discerner les fins. Et nous pouvons constater que l'homme de Dieu comme les hommes de science, d'ailleurs, restent bien sûr des hommes, et pour que leurs travaux aient un caractère achevé, ils y ajoutent l'imaginaire sous la forme d'une conclusion qui n'a pas plus de logique formelle que celle du romancier, dont les personnages, au-delà des pages qu'il nous inflige, continueront à vivre de leur vie propre (ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants.)

Le père Teilhard a rajeuni le sujet, il l'a inscrit dans notre temps, et les conservateurs à Rome ont fait la grimace. Cependant cet habile homme a fait le nécessaire pour que dans cet autre artichaut, celui autour duquel la complexité religieuse s'enroule, le mouvement fasse tomber les écailles usées par les sciences et la connaissance, tout en maintenant vivante et en évolution la vitalisation de ce qui constitue la foi et qui est l'unité entre la matière et l'Être suprême, son créateur. C'est cette roublardise qui l'empêchera de brûler éternellement dans un enfer dont il a d'ailleurs oublié de nous indiquer la place dans sa nouvelle mythologie.

« La Place de l'homme dans la nature » est d'ailleurs un livre passionnant, et lorsqu'on a assimilé une douzaine de termes dont certains ne sont pas encore dans le dictionnaire et qui reviennent constamment sous sa plume, il est d'une lecture, je ne dirai pas facile, mais possible à chacun d'entre nous.

Mais plus que l'ingéniosité du philosophe, les connaissances du savant ou le métier du littéraire, ce qui semble matière à réflexion lorsqu'on referme ce livre, c'est la persistance chez un esprit puissant, agile, je dirais même retort, sans donner à ce terme un caractère péjoratif, à vouloir meubler ses doutes et son inquiétude, nés des limites du discernable, de mythes à la fois correctifs et rassurants.

Allons, tranquillisons le poète ; malgré l'importance qu'ont prise les sciences et les techniques, l'ère des fabliaux à la fois tendre et terrible n'est pas morte, même si les légendes font leurs mues et vont chercher leurs nourritures dans les bureaux d'études et dans les laboratoires.

Maurice JOYEUX.

(1) Ou plutôt dans le sein de Dieu, disaient les bons pères auxquels Voltaire reprochait de prendre Dieu pour un encrier.

(2) Ce mouvement de nos jours se continue et les races, blanche, noire ou jaune, sont des écailles inachevées qui tomberont pour faire place à un rameau plus parfait de l'homínisation.

*Ovasion du cœur,
des yeux et des oreilles*

avec **LES GUARANIS**

Le mirage américain a bercé des générations de jeunes depuis l'instant où le navigateur revenant des îles lointaines rapportait une brassée de souvenirs colorés qu'il jetait sur le vieux continent où ces îles mirifiques embrasaient les âmes éprises de merveilleux.

Mais leurs récits et leurs illustrations qui se sont multipliés n'auraient pas été suffisants pour alimenter la curiosité, le désir de connaître de beaucoup d'entre nous ; c'est ce qu'ont compris les amateurs d'exotisme depuis le 17^e siècle... et périodiquement depuis ces ménestrels d'antan, nous avons eu, traversant les mers et les océans des êtres de ces pays inconnus et captivants qui venaient porter témoignage de ces civilisations archaïques, parfois féodales et dans ce sens on peut dire que les GUARANIS sont les derniers d'une longue lignée de « baladins exotiques » qui reconstituent sous nos yeux ravis et curieux le folklore de l'Amérique du Sud.

Un art, c'est d'abord une couleur, une ligne, un ton et de la poésie, et c'est à partir de ces quatre éléments qu'un peuple construit son écriture esthétique.

Les GUARANIS ont su se pénétrer de ces vérités et le spectacle qu'ils présentent est complet en ce sens qu'il nous situe l'homme à travers son costume, ses coutumes, ses sentiments, et qu'il peint ses joies à travers la danse et qu'il chante la misère, le désespoir, la révolte à travers la poésie.

On les écoute, l'œil ébloui par la richesse des couleurs, et le mirage s'accomplit, un mirage d'au-delà.

On assimile leur langage, leur gaieté, leur sourire, leur douleur... On vit avec le paysan intégré à sa terre, à sa forêt, à sa bête, à ses oiseaux qui sont ses richesses suprêmes.

La musique qu'il diffuse, à la fois envoûtante, pleine de vie, aux résonnances angoissées, chante le torrent qui bondit à travers la sierra et la fleur fragile qui pousse sur la berge, la tête fragilement inclinée vers l'eau qui court se perdre dans l'immense océan.

Puis c'est un gazouillis d'oiseaux qu'on imagine aux plumages éclatants. On semble entendre leur propre chant dans un tressaillement poétique au lyrisme pur et bien rafraîchissant.

Un dosage d'aventures, de rêve, de nostalgie. On a tout à coup le désir immense de vastes espaces, de la pampa, de la couleur lumineuse de tout ce qui vit là-bas.

- Et les costumes étincelants confectionnés de vérité, de lumière et de souvenirs, et qui portent la « griffe » du bon goût et du vrai folklore...
- Et la virtuosité des guitares qui tour à tour pleurent et nous invitent à l'allégresse...
- Et les mains magiques qui caressent la harpe...
- Et la flûte enchanteresse qui nous transporte vers des horizons lointains...
- Et ces danses insolites, guirlandes d'espérance et d'amour qui brûlent les planches, semblant sortir des légendes et qui nous livrent l'âme et l'amoureuse tristesse de ce peuple douloureusement exploité.

Ainsi la production des Guaranis parachève notre rêve qui s'insère de plain-pied pour quelques instants dans la réalité. En plus, tissée d'humanité et de révolte, cette production inégalable nous fait sentir profondément la misère bouleversante d'hommes toujours et toujours opprimés. Les GUARANIS sont à voir, à déguster, à savourer partout où ils sont programmés.

Suzy CHEVET

Lisez

« LE MONDE LIBERTAIRE »

Rédaction-Administration :

3, rue Ternaux - PARIS (11^e)

VOLtaire 34-08

Prix de l'abonnement :

FRANCE : 6 numéros	10,00 F	12 numéros	20,00 F
ETRANGER : 6 numéros ..	10,60 F	12 numéros	21,50 F

“BENOIT MISÈRE”

Le premier roman de notre ami

Léo FERRÉ



« Ecrire n'est rien. Oser le faire implique cette mémoire multipliée et mille fois anonyme, cette voix du dedans qui est la voix de mille autres voix qui crient derrière les portes de l'absurde, pour quelques uns, de l'éternité, pour tant d'autres. La véritable littérature est impersonnelle et consignée partout, hors des livres. Elle nous vient du silence. »

EDITIONS ROBERT LAFFONT

le volume : 20 F

Dès maintenant, prenez contact
avec les militants du

Groupe Libertaire Louise-Michel

Groupe anarchiste culturel et révolutionnaire

**Appuyez ses manifestations - Assistez à ses conférences
Participez à ses colloques - Suivez régulièrement ses
cours - Aidez-le dans ses réalisations**

Venez le rejoindre

**pour construire à travers la transformation intellectuelle
et sociale indispensable, une société sans classes, une
économie égalitaire au service de l'HOMME.**

Vous pouvez nous écrire ou nous contacter :

GRUPE LIBERTAIRE LOUISE-MICHEL

**10, rue Robert Planquette (rue Lepic) métro Blanche, PARIS-18^e
Téléphone : 076-57-89**

— Permanence du groupe chaque samedi de 17 à 19 heures —

NOTA — Le premier cours de la saison 1970-71 aura lieu jeudi 8 octobre à 20 h 30 au local du Groupe et sera assuré par **Maurice Joyeux**

A paraître prochainement :

Collection M. O. - Editions **CASTERMAN**



L'ANARCHIE ET LA RÉVOLTE DE LA JEUNESSE

Une hérésie politique dans la société contemporaine

par

Maurice JOYEUX

« ...Nous assistons au crépuscule des dieux. Là-bas, dans le temps, l'aube se lève, déchirant le voile. La grande forêt des hommes frissonne. L'air demeure frais. Un rayon venu de Mai perce la frondaison. C'est le printemps de l'anarchie ».

Prix : 9 Francs

DU MEME AUTEUR

LE CONSULAT POLONAIS (roman)

(Calmann-Levy éditeur)

L'ANARCHIE ET LA SOCIÉTÉ MODERNE (essai)

(Nouvelles éditions Debresse)

LE DENONCIATEUR (théâtre)

(Editions La Rue)

ALBERT CAMUS (disque)

La révolte et la mesure

(Editions La Rue)